

**UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
INSTITUT NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
CENTRE – URBANISATION CULTURE SOCIÉTÉ**

**REVISITER LES RAPPORTS AU QUARTIER.
CHOIX RÉSIDENTIELS ET ATTACHEMENT AU QUARTIER DE
JEUNES FAMILLES DE CLASSES MOYENNES DANS LA RÉGION
MÉTROPOLITAINE DE MONTRÉAL**

Par

Sandrine JEAN

M.Sc. Anthropologie

Thèse présentée pour obtenir le grade de

Philosophiae doctor, Ph.D.

Doctorat en études urbaines

Programme offert conjointement par l'INRS et l'UQAM

Juin 2014

Cette thèse intitulée

**REVISITER LES RAPPORTS AU QUARTIER.
CHOIX RÉSIDENTIELS ET ATTACHEMENT AU QUARTIER DE
JEUNES FAMILLES DE CLASSES MOYENNES DANS LA RÉGION
MÉTROPOLITAINE DE MONTRÉAL**

et présentée par

Sandrine JEAN

a été évaluée par un jury composé de

M. Xavier LELOUP, président et examinateur interne, INRS

Mme Annick GERMAIN, directrice de thèse, INRS

M. Richard MORIN, codirecteur, Université du Québec à Montréal

Mme Marie-Soleil CLOUTIER, examinatrice interne, INRS

M. Juan TORRES, examinateur externe, Université de Montréal

*Je dédie cette thèse à toutes les mamans et tous les papas
ainsi qu'aux futurs parents qui doivent user d'astuces
pour concilier vie familiale, professionnelle et résidentielle.
Vous êtes des héros du quotidien.*

RÉSUMÉ

Au cours des dernières décennies, les dynamiques migratoires des villes nord-américaines ont été caractérisées par l'étalement urbain et le déclin démographique des villes centres. Plusieurs grandes agglomérations canadiennes ont été particulièrement touchées par ces changements démographiques rapides. Montréal n'échappe pas à cette tendance et le départ continu des ménages vers les banlieues avoisinantes constitue un des enjeux cruciaux du développement de la région métropolitaine. Dans ce contexte de mobilité généralisée et de concurrence pour attirer les jeunes ménages, que signifie encore aujourd'hui le quartier? Quelle place le quartier occupe-t-il dans la vie quotidienne des résidents?

Cette thèse interroge les rapports au quartier de jeunes familles de classes moyennes dans la région métropolitaine montréalaise. À travers l'analyse de leurs pratiques quotidiennes et leurs représentations de l'espace, la thèse interroge le rôle joué par ces territoires du quotidien. Elle se penche aussi sur les choix résidentiels de ces familles en faveur de la ville centrale ou de la banlieue. Finalement, la thèse revisite l'attachement au quartier dans une perspective comparative entre deux quartiers peu étudiés dans les recherches sur Montréal: un quartier de la proche banlieue lavalloise (Vimont-Auteuil) et un quartier péricentral de Montréal (Ahuntsic). Cette recherche doctorale s'appuie principalement sur des témoignages recueillis lors d'entrevues approfondies semi-dirigées auprès de jeunes familles de classes moyennes, mais elle comprend aussi des observations d'espaces publics sélectionnés, ainsi que des entrevues courtes avec des résidents et usagers de ces lieux.

La recherche va à l'encontre de la thèse de la fin du quartier en démontrant que le quartier continue d'être un espace significatif qui occupe une place centrale dans la vie quotidienne des jeunes familles de classes moyennes. Nos résultats réitèrent la pertinence de l'échelle du quartier pour comprendre la ville, mais aussi les banlieues, et les rapports à ces espaces. Ils mettent en lumière les pratiques et les sociabilités locales déployées par ces familles, tout comme les façons dont elles revendiquent leur attachement au quartier. Celui-ci revêt des configurations plurielles auprès des « citadins » et des « banlieusards » qui résultent de représentations différenciées de la ville et de la banlieue et des modes de vie auxquels elles sont associées. La thèse soulève l'importance d'aménager des milieux de vie ouverts aux familles, en concordance avec leurs

représentations et leurs pratiques. Les différentes façons de « vivre » le quartier, la ville et la banlieue, ainsi que les significations que lui confèrent ceux qui les habitent doivent être mieux comprises si l'on veut favoriser l'attachement au lieu et créer des milieux de vie propices aux familles.

Mots-clés : Quartier, attachement au quartier, jeunes familles, classes moyennes, ville, banlieue, Montréal, Laval, choix résidentiels, diversité ethnique.

ABSTRACT

Over the last few decades, migratory dynamics of North American cities have been characterized by urban sprawl and the demographic decline of city centers. Several major Canadian cities have been particularly affected by these rapid demographic changes. Montreal is no exception and the exodus of middle-class families to the suburbs is one of the critical issues in the development of the Montreal Metropolitan Region. While mobility is on the rise and municipalities are competing to attract and retains young middle-class families, does neighbourhood still matter for urban and suburban families? What does neighbourhood means and what role does it occupies in the daily lives of its residents? Does living in the suburb or the city centre have an impact on neighbourhood attachment and neighbourhood uses?

This thesis addresses the underexplored neighbourhood attachment of young middle-class families in the Montreal Metropolitan Region. Through the study of their daily practices and representations of space, the thesis reconsiders the role played by the neighbourhood in everyday life of their inhabitants. This doctoral research analyses the residential choices of these families in favor of either the central city or the suburbs. Finally, the thesis revisits neighborhood attachment in a comparative perspective, looking at dynamics in a peri-central neighbourhood of Montreal (Ahuntsic) and a suburban neighbourhood of Laval (Vimont-Auteuil). Empirical results are drawn from in-depth interviews with middle-class families, systematic on-site observations of public spaces, and short interviews with residents and users of these public spaces.

Our results contradict the thesis of the end of the neighbourhood and support the hypothesis that neighbourhood still matters nowadays for middle-class families as it continues to be the object of strong attachments. Our results reaffirm the relevance of the neighborhood scale to understand the city, but also the suburbs, as well as residents' relationships to those spaces. They highlight local practices and sociability as well as ways by which families claim their commitment to the neighborhood. These take plural configurations which results from differentiated representations of the city and the suburbs and the lifestyles with which they are associated. The different ways to "live" the neighborhood, the city and the suburbs, as well as the meanings that resident gives to those spaces must be better understood if one wants to promote place attachment and build livable environments. Representations of family life in the city and in the suburbs—particularly

what it should be and what values are associated with it—ought to be neglected, and certainly need further investigations, given their considerable role in neighbourhood attachment and residential choices. How people live and experience neighbourhood life must be better understood to promote place attachment and create family-friendly environments.

Keywords: Neighbourhood, neighbourhood attachment, young families, middle-class, city, suburb, Montreal, Laval, residential choices, ethnic diversity.

AVANT-PROPOS

Je m'intéresse depuis quelques années déjà aux représentations sociales de l'espace face aux modifications qui affectent les liens aux lieux, plus particulièrement dans les villes et les campagnes au Québec. Étant moi-même originaire d'un milieu rural et ayant migré en ville pour poursuivre mes études, c'est par une expérience de vie personnelle que s'est d'abord forgé mon désir de connaissance de la vie en ville et en campagne. Cette approche intuitive du rapport à l'espace s'est peu à peu transformée en une volonté d'objectiver cette connaissance sensible au travers d'une approche scientifique. Dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en anthropologie sociale et culturelle à l'Université de Montréal¹, je me suis penchée sur les différentes représentations de la ruralité et de l'urbanité québécoise véhiculées aujourd'hui par de jeunes urbains et ruraux. Ces représentations étaient mises en lumière par l'utilisation de la méthodologie de la cartographie conceptuelle et par l'entremise de groupes de discussion avec des jeunes Montréalais et Bas-Laurentiens. Une gamme de représentations sociales était répertoriée et comparée avec celles véhiculées dans l'imaginaire social et dans la littérature scientifique. L'analyse des régimes discursifs a souligné le caractère asymétrique des rapports entretenus entre la campagne et la ville. Ce constat m'a permis de démontrer qu'un travail de sensibilisation auprès des jeunes urbains s'avérerait nécessaire puisqu'il semblait exister une certaine incompréhension des caractéristiques spécifiques de la ruralité, alors que les réalités urbaines semblent généralement mieux comprises par ces jeunes. Outre ce décalage dans les représentations sociales de l'espace, les résultats de cette recherche de maîtrise avaient aussi mis en lumière l'importance de l'attachement à la ville et à la campagne, entendue de façon générique. Les jeunes rencontrés démontraient un vif attachement à leur milieu de vie respectif, mais je n'avais pas eu l'occasion d'étudier les formes multiples par lesquelles leur attachement au lieu s'exprimait.

J'ai entrepris le doctorat en études urbaines en voulant approfondir mon questionnement sur les rapports qu'entretiennent les résidents avec le milieu qui les entoure, que ce soit la ville, la

¹ Le mémoire a pour titre « Les représentations sociales de la ruralité et de l'urbanité québécoise: la méthode de la cartographie conceptuelle » et il est disponible à l'adresse suivante : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/7320>. Il a donné lieu à deux publications : Jean, Sandrine. 2012. « Les représentations sociales de la ruralité et l'urbanité québécoise contemporaine. Une approche par la cartographie conceptuelle », *Recherches sociographiques* 53 (1): 103-151 et Jean, Sandrine. 2010. « L'urbanité québécoise contemporaine : entre les représentations sociales des jeunes urbains et des jeunes ruraux », *Diversité urbaine* 10 (1): 105-124.

campagne et plus récemment, la banlieue. Cette fois-ci mon regard ne porterait plus uniquement sur Montréal (ou la campagne), mais aussi sur les quartiers de la banlieue montréalaise, souvent peu attractifs au regard des chercheurs. Mes travaux antérieurs m'ont conduite à appréhender l'espace à travers le sens donné par leurs habitants, tout comme ils ont révélé l'importance de l'espace du quartier dans les représentations de l'urbanité véhiculées par les jeunes montréalais et dans leur attachement au lieu. Dans les prochaines pages, je m'intéresse à l'échelle géographique fine des quartiers.

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à exprimer ma profonde gratitude à Annick Germain, ma directrice de thèse. Annick, tu es pour moi bien plus qu'une directrice, tu es une mentore et une amie. Merci pour tes judicieux conseils, pour ta disponibilité et ta générosité sans borne ainsi que pour l'intérêt et la confiance témoignés durant toutes ces années. De Niagara à Paris, merci de m'avoir aidée « à planter mon drapeau » et de m'avoir permis d'acquérir une solide expérience de recherche. Je souhaite aussi remercier chaleureusement mon codirecteur de thèse, Richard Morin. Merci Richard pour ton soutien, ton écoute attentive et tes constructives relectures. Tu as été une présence rassurante et une force tranquille durant tout mon parcours doctoral. Ton ouverture et ta sensibilité m'ont permis de garder le cap sur ce qui me tenait vraiment à cœur. Annick et Richard, chacun à votre façon, vous avez su me donner l'appui et les encouragements dont j'avais besoin, mais vous avez aussi su me pousser quand c'était le temps. Cette thèse ne serait pas ce qu'elle est dans ce travail de codirection exceptionnel. Un beau trio complice et complémentaire!

Cette thèse n'aurait pas été possible sans toutes ces familles, de Vimont-Auteuil à Ahuntsic, qui m'ont accueillie chez elles et ouvert les portes de leur maison et de leur vie quotidienne. Vous êtes des sources d'inspiration qui m'ont insufflé le courage et la motivation de continuer dans les moments difficiles.

Cette thèse de doctorat est le fruit de beaucoup d'efforts certes, mais aussi d'un travail de collaboration avec toute l'équipe amicalement surnommée « Quartiers moyens » dirigée par Annick Germain et Xavier Leloup avec la collaboration de Martha Radice. Cette thèse fait partie d'un projet de recherche plus large et je tiens à vous remercier ici chères collègues : Annie Bilodeau, Valérie Congote, Marie-Ève Dufresne, Bochra Manaï, Lara Pazzi, Myriam Richard et Tuyet Trinh. En plus de partager des terrains de recherche communs, cette association m'a procuré un espace de discussion et de diffusion privilégié. Vivement la prochaine édition de la fiesta Roselyn.

Différents organismes ont contribué financièrement à la réalisation de cette thèse, à ma participation à divers événements scientifiques, le Fonds de recherche Société et Culture du Québec (FQRSC), le Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada (CRSH), l'Institut National de la Recherche Scientifique, Métropolis-Immigration et Métropoles et le Réseau Villes, Région, Monde (VRM). Qu'ils en soient ici remerciés.

À mes ami(e)s et collègues de « la meilleure cohorte » (et je cite, vous savez qui...), une cohorte solidaire et tissée serrée: Sophie, Taika, Bochra, Alexandre, Christelle, Laurence et Martin. Sans vous, le parcours doctoral aurait été beaucoup plus fade. Vous êtes de formidables sources d'inspiration!

Merci aussi à tout(es) les autres étudiant(e)s de l'INRS (Philippe, Catherine, Frédéric et Claire) qui ont croisé mon chemin pendant ces quatre dernières années.

Je tiens aussi à souligner la chaleur et l'accueil de tout le personnel et les membres du corps professoral de l'INRS, Centre UCS. Vos mots d'encouragements, un sourire en entrant à l'INRS par une dure nuit de labeur, les gentils "*reminder*" des bibliothécaires, question de nous faire sortir de nos bureaux et de nous voir la bette au centre de documentation ne sont que quelques exemples de ces petites attentions qui font chaud au cœur. Je me dois aussi de remercier le service informatique, Bernardo plus particulièrement, pour le support continu dans toutes mes mésaventures informatiques. Gracias!

J'ai aussi une pensée pour Jean-Pierre Collin du Réseau interuniversitaire Villes Régions Monde qui nous a quittés récemment. Je garde en mémoire ton écoute et ta disponibilité et m'ennuie d'avance de nos discussions au café Cherrier.

Un merci particulier à celle qui tape plus vite que son ombre – ou que l'enregistreuse – Louise Lebel pour la retranscription des entrevues. Un merci aussi à Marie-Ève Martin pour nos discussions sur les verbatim.

À mes amies, Amélie, Gaby et Sophie, qui ont le courage de me supporter non pas une, mais deux fois : à la maîtrise et au doctorat. Chapeau! Vous êtes des amies qui me sont très chères et avec vous entraide et solidarité prennent tout leur sens.

Marilène, pour nos cafés d'après-midi et ta compréhension de l'importance des rythmes de travail (et de détente), merci. À Virginie pour nos « *textos* » endiablés et aux filles du HB avec qui j'ai travaillé à la sueur de mon front comme on dit, un grand merci.

À nos « supervoisins », Dulciane, Étienne, Théo et Félize, qui nous ont fait vivre la plus belle des vies de quartier qui soit.

À mes parents, Bruno et Johanne, ainsi que ma sœur et mes frères, Magali, François et Pascal, parce que la famille, elle est toujours là, surtout dans les moments difficiles. Sans votre support et vos encouragements, sans votre inconditionnelle confiance en moi et dans tout ce que j'entreprends, je n'aurais sûrement jamais envisagé de poursuivre le sinueux parcours académique. Vous m'avez transmis courage, détermination et persévérance, valeurs qui me suivent tant dans mon parcours personnel que professionnel. Je suis extrêmement chanceuse d'être si bien entourée et fière de notre si belle famille. Un clin d'œil à Benoit et son œil de chirurgien lorsqu'il est temps de faire des demandes de bourse. Prépare-toi, demande de subventions à venir !

À mon amoureux, Cédric, avec qui je partage le plus merveilleux des quotidiens, merci pour ta réconfortante présence. Merci de m'épauler, de m'encourager et de m'endurer! Merci pour les fous rires et les niaiseries qui font du bien, autant que les discussions bien sérieuses. Faire un doctorat est un accomplissement en soi. Il prend une signification d'autant plus importante qu'il m'a permis de te rencontrer. Juste pour ça, je serais (presque) prête à recommencer.

TABLE DES MATIÈRES

Liste des tableaux	xvii
Liste des cartes.....	xvii
Liste des figures	xvii
Liste des abréviations et des sigles	xvii
INTRODUCTION.....	1
Le contexte de la thèse.....	5
L'organisation de la thèse.....	8
PREMIÈRE PARTIE – RECENSION DES ÉCRITS, CADRE CONCEPTUEL, PROBLÉMATIQUE, QUESTIONS DE RECHERCHE ET MÉTHODOLOGIE	11
Chapitre 1. Recensions des écrits, cadre conceptuel, problématique et questions de recherche	13
1.1 Recension des écrits.....	13
1.1.1 <i>Du déclin à la renaissance : le quartier, un espace réactualisé.....</i>	<i>13</i>
1.1.2 <i>L'attachement au quartier sous la loupe</i>	<i>16</i>
1.1.3 <i>Les choix résidentiels des ménages de classes moyennes.....</i>	<i>20</i>
1.2 Cadre conceptuel	22
1.3 Problématique	29
1.4 Questions, objectifs et hypothèses de recherche	34
Chapitre 2. Considérations méthodologiques et présentation des quartiers étudiés	37
2.1 L'approche méthodologique.....	37
2.1.1 <i>Les quartiers à l'étude: Ahuntsic à Montréal et Vimont-Auteuil à Laval.....</i>	<i>39</i>
2.1.2 <i>Un contexte métropolitain en changement</i>	<i>46</i>
2.2 Collecte des données	47
2.2.1 <i>Entrevues approfondies</i>	<i>48</i>
2.2.2 <i>Remarques sur le recrutement et le déroulement de la collecte des données.....</i>	<i>50</i>
2.2.3 <i>Observations et entrevues courtes</i>	<i>55</i>
2.3 Analyse des données empiriques et présentation des résultats.....	56
2.4 Profil des répondants	58
DEUXIÈME PARTIE – ANALYSES DES DONNÉES EMPIRIQUES.....	65
Chapitre 3. Ville ou banlieue? Les choix résidentiels des jeunes familles de classes moyennes dans la grande région de Montréal.....	67

Présentation de l'article 1	67
Résumé de l'article 1	68
Introduction	69
1. Les choix résidentiels	71
2. Vivre en ville et vivre en banlieue	73
3. L'enquête et les terrains d'étude.....	75
4. Vie de famille en banlieue : un choix centré sur le logement	79
4.1 Un calcul économique?	80
4.2 Parce qu'il n'y a rien de mieux qu'un bungalow pour ma famille	80
4.3 Des banlieusards mobiles	82
5. Vie de famille en ville : un choix centré sur le quartier urbain	83
5.1 Un choix urbain: quartier et localisation	83
5.2 Du temps de qualité en famille	84
5.3 Des urbains convaincus	85
6. Ville et banlieue. Dans le fond, on veut tous un peu la même chose... ..	87
6.1 Une question de prix mais pas uniquement	88
6.2 Entre le logement et le quartier : un milieu de vie à notre image.....	89
6.3 Un secteur résidentiel vert et tranquille	91
7. Conclusion.....	92
Chapitre 4. Neighbourhood Attachment Revisited: Middle-Class Families in the Montreal Metropolitan Region	95
Présentation de l'article 2	95
Résumé de l'article 2	96
Abstract de l'article 2	96
Introduction	99
1. Neighbourhood Attachment.....	101
2. Research Methodology	103
3. Neighbourhood Attachment in the Everyday Life of Young Middle-class Families	105
3.1 Human-scale Neighbourhood or the "Religion" of Proximity	105
3.2 A "Good Neighbourhood" of "People Just Like Us"	107
3.3 Symbolic Attachment Through a Choice of Lifestyle.....	109
Discussion.....	111

Chapitre 5. La diversité ethnique croissante des quartiers de classes moyennes dans la métropole montréalaise : des jeunes familles perplexes	117
Présentation de l'article 3	117
Résumé de l'article 3	117
Introduction	119
Des métropoles en transformation : accroissement et distribution de la diversité ethnoculturelle	120
Une métropole fluide.....	123
Deux quartiers en transition ethnoculturelle.....	124
L'enquête.....	126
1. Le choix d'un quartier : une question d'identité?.....	127
2. Des environnements incertains et des lectures variées de la diversité.....	129
2.1 Les incertitudes des familles immigrantes et natives : si différentes?.....	131
3. Les lieux de côtoiements : ambivalences et attachements	132
3.1 Les écoles et les services de garde comme lieux sensibles	133
3.2 Les parcs	134
4. Des expériences urbaines contrastées à Vimont et à Ahuntsic.....	136
En guise de conclusion	137
TROISIÈME PARTIE – DISCUSSION ET CONCLUSION.....	139
Chapitre 6. Discussion.....	141
6.1 Synthèse des principaux résultats de la thèse	141
6.2 Retour sur les questionnements de recherche.....	151
<i>Sur le quartier</i>	<i>151</i>
<i>Sur l'attachement au quartier</i>	<i>153</i>
<i>Sur le débat ville-banlieue</i>	<i>155</i>
6.3 Pour aller plus loin : des éléments de discussion pour des recherches futures.....	159
<i>Sur le retour à la ville des classes moyennes : des familles et des femmes</i>	<i>159</i>
<i>Sur les environnements accueillants pour les familles</i>	<i>164</i>
6.4 Limites de la thèse et retour sur le parcours de recherche.....	168
CONCLUSION GÉNÉRALE	177
Annexe 1 : Guide d'entretien	183
Annexe 2 : Questionnaire sociodémographique.....	187
Annexe 3 : Document d'information sur le projet de recherche	189

Annexe 4 : Formulaire de consentement.....	191
Annexe 5 : Grille d’observation des espaces publics.....	193
Annexe 6 : Arbre de codage.....	195
Annexe 7 : Certificat éthique	199
BIBLIOGRAPHIE	201

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Les trois composantes des choix résidentiels	27
Tableau 2 : Principales caractéristiques des données sociodémographiques des répondants	61

LISTE DES CARTES

Carte 1 : Localisation des quartiers à l'étude : Ahuntsic à Montréal et Vimont-Auteuil à Laval.	41
---	----

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Campagnes publicitaires montréalaises et lavalloises pour favoriser l'attraction et la rétention des jeunes familles	7
Figure 2 : Schéma conceptuel des trois dimensions de l'attachement au quartier	26
Figure 3 : Cadre bâti d'Ahuntsic	43
Figure 4 : Espaces verts et offres culturelles à Ahuntsic.....	44
Figure 5 : Cadre bâti de Vimont-Auteuil	45
Figure 6 : Activités familiales dans les parcs de Vimont-Auteuil.....	46

LISTE DES ABRÉVIATIONS ET DES SIGLES

RMR	Région métropolitaine de recensement
MESO	Métropolisation et Société
GRACIL	Groupe de recherche sur l'action collective et les initiatives locales
GIRBa	Groupe interdisciplinaire de recherche sur les banlieues
PMAD	Plan métropolitain d'aménagement et de développement

INTRODUCTION

À l'heure de l'accroissement de la mobilité et de la montée de l'individualisation, d'importantes recompositions socio-spatiales façonnent les territoires des métropoles occidentales. En toile de fond, plusieurs grandes tendances fortes : urbanisation, métropolisation, globalisation, migrations, déterritorialisation, suburbanisation, gentrification et ségrégation affectent l'organisation de nos sociétés contemporaines. Non seulement ces changements profonds transforment villes et banlieues, mais ils modifient les liens qui unissent les individus à l'espace. Les rapports que nous entretenons avec ces espaces, et avec les Autres dans ces espaces, changent. La complexification des façons de vivre, alimentée par une diversification et une segmentation des relations sociales, des pratiques et des expériences bouleverse les modes de vie des habitants, tout comme leurs représentations des espaces du quotidien.

Dans l'intention de mieux saisir ces mutations, les travaux contemporains en sociologie et en anthropologie urbaine s'appuient désormais sur les différentes façons de « vivre » le quartier et la ville, ainsi que sur les significations que leur confèrent ceux qui l'habitent. Cette thèse s'inscrit dans ce courant de recherche en explorant les rapports au quartier de jeunes familles de classes moyennes dans une perspective comparative entre un quartier de proche banlieue, Vimont-Auteuil à Laval et un quartier péricentral, Ahuntsic, à Montréal². La thèse se penche plus spécifiquement sur les rapports d'attachement au quartier à travers les représentations et les pratiques que s'en donnent ces jeunes familles. Pour appréhender les rapports au quartier dans deux contextes urbains contrastés, l'approche qualitative a été privilégiée. Par le biais d'entrevues approfondies, nous explorons la façon dont les rapports au quartier se déploient et comment les changements du quartier sont vécus, représentés et pratiqués par les habitants dans leur vie quotidienne. Nous examinons comment les « citadins » et les « banlieusards » se représentent et habitent leur quartier en confrontant les rapports pratiques, sociaux et symboliques qu'ils entretiennent avec leur espace de vie.

L'objectif de la thèse est, d'une part, d'interroger la ville et la banlieue à travers les pratiques et les représentations de leurs habitants, et d'autre part, de voir si dans ces contextes urbains se

² La thèse a bénéficié du soutien financier de la bourse Joseph-Armand-Bombardier et j'en profite ici pour remercier le Conseil de recherche en Sciences humaines du Canada (CRSH).

jouent différents modes de vie et façons de vivre l'espace du quartier à l'échelle de la vie quotidienne. Mais pour s'intéresser aux usages que les habitants se donnent de leur quartier et des rapports d'attachement qu'ils y entretiennent, il faut au préalable savoir ce que représente pour eux le quartier : constitue-t-il pour les individus interrogés un espace de référence ? Quel intérêt les habitants portent-ils à son égard ? Ce prérequis s'avère d'autant plus un passage obligé que de nombreux observateurs de la ville et de la vie urbaine contemporaine remettent en cause le quartier comme espace de référence pour leurs habitants. De la même façon que l'on avait soutenu l'idée de la disparition des milieux ruraux face à l'uniformisation des modes de vie entre urbains et ruraux (Fortin 1971), d'autres auteurs ont avancé la thèse de la mort ou de la fin des quartiers urbains (Ascher 1995, 1998; Chalas 2000). La mobilité accrue des habitants et la diminution des « sociabilités de proximité » auraient affaibli le quartier au profit du logement, d'une part, et de la ville, d'autre part. Que ce soit la fin du règne de la ruralité ou des quartiers, ces diagnostics ont été amplement critiqués et invalidés lorsque confrontés à des données empiriques, donnant lieu à un autre courant de recherche, celui de la renaissance des quartiers (voir notamment : Authier 1999, 2001). Cette recherche s'inscrit dans la thèse postulant la renaissance du quartier, tout en y apportant une contribution originale en revisitant la place, le rôle, ainsi que les nouvelles fonctions de l'espace du quartier. Le territoire du quartier, son importance en tant que lieu de vie quotidien, objet de représentations, de pratiques et d'usages, de même que son rôle en tant que facteur d'attachement, d'identité et de localisation résidentielle est approfondi. S'il peut être tentant de constater le déclin des quartiers plutôt que d'en comprendre les changements qui les traversent, on ne peut pour autant présumer de la perte du sens du quartier, des sociabilités de proximité et de l'importance des lieux proches du domicile comme lieux de référence auprès de ceux qui y habitent ou qui en font l'usage. Toute réflexion sur la ville ne peut faire l'économie du quartier, car il constitue encore pour certains un élément signifiant qui façonne l'expérience vécue et structure l'identité.

Les classes moyennes sont d'intérêt pour cette thèse. Jusqu'à récemment, parler des classes moyennes constituait un anachronisme alors que bien des auteurs avaient prédit la fin des classes sociales (Chopart, Charbonneau et René 2003) ou du discours de classe pour reprendre la formulation de Dubar (2003). Catégorie de population fortement délaissée des sciences sociales depuis les années 70-80 et sur laquelle on avait peu d'informations récentes, il semble y avoir une résurgence d'intérêt face aux classes moyennes (Bosc 2008; Faure 2009). En Europe et aux États-

Unis, le débat porte sur le déclin, l'éclatement, l'érosion, le déclassement, la crise, la dérive et même la disparition des classes moyennes (Bacqué et Vermeersch 2007; Bigot 2009; Chauvel 2001, 2006; Chopart, Charbonneau et René 2003; Dubar 2003; Dubet 2003). Au Québec, il semblerait que la conjoncture économique et politique ait été plus favorable aux classes moyennes (Germain 2011; Langlois 2008). Bien qu'un tassement des couches moyennes se dessine à l'échelle de la métropole montréalaise (Rose et al. 2013), il n'est d'aucune mesure avec celui des autres grandes régions métropolitaines nord-américaines. Les classes moyennes y sont socialement et spatialement bien présentes, bien qu'elles l'aient moins été sous l'œil du chercheur. L'originalité de cette thèse tient de ce nouveau regard sur les classes moyennes, entendues au sens de couche sociale, plutôt qu'au sens fort de classe sociale, oubliées par les sciences sociales au profit des classes populaires d'un côté, des élites et de la haute bourgeoisie de l'autre.

Plusieurs ordres de considérations nous ont conduits à cibler plus particulièrement les jeunes familles de classes moyennes. Puisqu'elles sont très différenciées, il ne fait guère de sens de parler de la classe moyenne (au singulier). Les classes moyennes sont par définition multiples et nous parlerons des classes moyennes au pluriel pour rendre compte de la variabilité interne qui la caractérise. Catégorie importante et légitime de citoyens, les classes moyennes ont pourtant été largement négligé par les études urbaines (Lehman-Frisch 2013) et il manque de connaissances actualisées sur leurs choix résidentiels au Québec. Perçues sous le signe de la mobilité et de l'ouverture à la diversité, les jeunes familles de classes moyennes ont un poids électoral et décisionnel fort pour les municipalités de la région métropolitaine montréalaise. Elles ne sont, en théorie, pas confinées par défaut dans leur quartier et ont les capacités relatives (en capital économique, social et culturel) de leurs choix résidentiels. Proportionnellement beaucoup plus nombreuses que les autres à quitter les villes centres pour s'installer en banlieue, elles sont d'un intérêt politique et démographique particulier. C'est une catégorie de population stratégique puisque la venue d'un enfant (prévue ou anticipée) va souvent de pair avec un changement de localisation résidentielle ou de réaménagements du domicile. Mais c'est aussi une clientèle sensible qui est à la recherche d'un environnement sain, sécuritaire et familial pour y élever ses enfants. Les représentations de ce qui est jugé comme nécessaire, convenable ou souhaitable pour la famille infléchissent la formation et l'établissement d'une famille. Les parents échafaudent un projet familial à long terme en se projetant dans un environnement où grandiront leurs enfants.

Cela peut entraîner un changement d'attentes par rapport à l'entourage immédiat, la composition sociale du quartier, l'environnement résidentiel ou la présence d'espaces naturels par exemple.

La thèse s'inscrit dans les travaux de l'équipe de recherche *La ville à l'épreuve de la diversité : la cohabitation interethnique dans les quartiers moyens de Montréal* dirigé par Annick Germain et Xavier Leloup, tous deux professeurs-chercheurs au Centre Urbanisation Culture Société de l'Institut national de la recherche scientifique (INRS), avec la collaboration de Martha Radice, professeure à Dalhousie University. Ce programme de recherche, financé par le CRSH, porte sur les relations interethniques dans quatre quartiers de classes moyennes de la région montréalaise. Le but est de comprendre comment se vit la diversité ethnoculturelle dans les espaces de la vie quotidienne à l'échelle des quartiers. Il s'agit d'une recherche de terrain, centrée sur les principaux lieux où se côtoient les habitants de différentes origines ethnoculturelles. Ma participation à titre d'agente de recherche au cours de mon programme doctoral a été riche en expériences. Elle aura permis de tisser des liens et des collaborations qui perdureront très certainement dans le temps, ainsi que de partager des espaces de réflexion et de diffusion communs, deux des quatre quartiers ciblés faisant l'objet de cette thèse. D'un cheminement normalement bien solitaire, il en a été un de travail d'équipe. Par conséquent, le « nous » est parfois utilisé dans les pages qui suivent pour rendre justice à ce travail d'équipe. Certaines sections qui sont strictement le fruit de recherche individuelle dans le cadre de cette thèse doctorale sont présentées au « je ».

L'intégration au sein de cette équipe m'a ouvert la porte à des lieux d'échange et de mise en perspective de mes recherches sur les rapports au quartier auprès de jeunes familles de couche moyenne. Il va sans dire que les analyses présentées dans cette thèse ont été influencées et bonifiées par mon insertion dans cette équipe amicalement surnommée « Quartiers moyens ». Le chapitre 5 est d'ailleurs plus particulièrement inspiré du dialogue entre mes intérêts de recherche sur les rapports au quartier et les choix résidentiels des jeunes familles et les objectifs du projet « Quartiers moyens ». Nous explorons avec ma directrice de thèse, Annick Germain, la dimension ethnique en voyant dans quelle mesure l'arrivée de ces nouvelles populations affecte les choix résidentiels des ménages, mais aussi l'attachement que les individus portent ou non à leur quartier.

Avant de présenter les écrits pertinents à la thèse, quelques éléments de cadrage sont nécessaires pour saisir le contexte politique dans lequel s'insère cette thèse. Outre l'éclairage scientifique apporté par la thèse au débat sur le quartier et une connaissance actualisée sur les classes moyennes, elle répond à une demande sociale qui est celle de la mobilité des jeunes familles vers les banlieues. Quelques éléments de contexte seront donc présentés avant d'aborder l'organisation de la thèse. Ceux-ci sont aussi utiles pour comprendre comment les rapports au quartier, particulièrement ceux d'attachement, ainsi que les choix résidentiels des jeunes familles de classes moyennes s'arriment dans une conjoncture métropolitaine particulière.

Le contexte de la thèse

Dans son discours inaugural d'octobre 2012, la première ministre du Québec, Mme Pauline Marois, a fait de l'attraction et la rétention des familles une priorité pour la région métropolitaine montréalaise. Un mois plus tard, un comité d'experts provenant des milieux gouvernemental, municipal, financier, associatif, communautaire et universitaire était formé sous l'égide de Jean-François Lisée, ministre responsable de la région de Montréal. Le comité de pilotage « Montréal=Familles » était chargé d'identifier les mesures concrètes à mettre en œuvre pour inciter plus de jeunes familles et de couples désirant fonder une famille à s'établir sur l'île de Montréal et à y rester (Vézina 2013). Alors que la région de Montréal enregistrait des pertes migratoires interrégionales importantes entre 1991 et 1996 (– 37 250), la situation s'était grandement améliorée entre 1996 et 2001 (– 7 105) selon les données de l'Institut de la statistique du Québec. Pourtant, force est de constater que les gains n'ont pas perduré. Les recensements de 2001, 2006 et de 2011 ont une fois de plus confirmé la tendance des jeunes couples à quitter l'île en grand nombre pour s'établir ailleurs dans la région métropolitaine. Plus ou moins 22 000 personnes quittent chaque année Montréal au profit des quatre régions adjacentes (Laval, Lanaudière, Laurentides, Montérégie). Ce sont les jeunes parents (25-44 ans) et leurs enfants (0-14 ans) qui sont les plus susceptibles de quitter la municipalité centrale vers une municipalité avoisinante (Turcotte et Vézina 2010).

Sur la scène politique municipale montréalaise, une des questions largement débattues porte sur la rétention et l'attraction des jeunes familles de classes moyennes francophones attirées par la banlieue. En raison de la structure de gouvernance métropolitaine fragmentée, les jeunes

ménages, et spécialement ceux avec enfants, constituent un groupe cible particulièrement recherché par les municipalités, tant dans la ville centre qu'en banlieue. Ces familles contribuent à augmenter les revenus fiscaux des municipalités, ainsi que le poids démographique et politique au sein de la région. S'engageant à placer l'intérêt de ces familles au centre de leurs décisions, tous les paliers de gouvernement ont mis sur pied un bouquet de mesures dans le but de créer des espaces de vie propices pour les familles. Politiques familiales, programmes d'accession à la propriété, campagnes publicitaires se sont succédés, sans toutefois réussir à inverser ces tendances démographiques. En 2010, à mi-parcours depuis le lancement de la politique familiale 2008-2012, la Ville de Montréal avait investi une somme avoisinant les 48 millions de dollars pour retenir les familles (Ville de Montréal 2011). Conjointement, une vaste campagne publicitaire « Habiter Montréal : Une vie proche de tout » avait été lancée en 2008.

À la Ville de Montréal, on a entrepris une nouvelle approche pour retenir les familles. Elle mise sur une offre résidentielle (qui se veut « abordable, saine, écologique tout en répondant aux besoins des familles »), mais surtout sur la valorisation du milieu et du mode de vie urbain. Dans cette nouvelle perspective adoptée par la Ville de Montréal, la qualité du milieu de vie ne se restreint pas seulement au domicile, mais débute avant tout dans le quartier. L'objectif est de fidéliser les familles en bâtissant sur l'attachement que portent les jeunes Montréalais et Montréalaises à leur ville et à leur quartier. En d'autres mots, on vise à construire un sentiment d'appartenance et d'attachement au milieu et au mode de vie urbain assez fort pour éviter que les jeunes venus étudier à Montréal repartent au moment de fonder une famille ou à l'arrivée d'un deuxième enfant. Il va s'en dire qu'il est plus aisé de miser sur la vie de quartier et l'attachement à Montréal que d'obliger les promoteurs immobiliers à construire des logements de grandes tailles (3 chambres à coucher ou plus), de bonifier les incitatifs à la rénovation domiciliaire ou à l'accession à la propriété.

La Ville de Laval a elle aussi bien compris l'importance d'attirer et de maintenir les jeunes familles qui s'installent sur son territoire. Troisième plus grande ville au Québec, elle compte déjà plus de 375 000 résidents et continue de connaître un rythme de croissance démographique rapide. À l'opposé de ce qui s'observe à Montréal, Laval a un solde migratoire interrégional annuel positif oscillant aux alentours de +2000 résidents depuis les 10 dernières années après une pointe à +7500 entre 1996-2001 (Girard, Thibault et André 2002). Néanmoins, la Ville de Laval est elle aussi préoccupée par l'exode de familles qui s'installent en nombre grandissant dans les

banlieues de 2^e et 3^e couronne. Elle tend ainsi à adopter un discours d'attraction (des familles quittant Montréal), mais aussi de rétention (au profit de ses périphéries). C'est en 2007, après trois ans de consultation, que la Ville de Laval mettra en œuvre sa politique familiale³. Deux instances ont aussi été créées afin de soutenir l'implantation et la mise en œuvre de la politique : un Conseil de la famille et un Comité de suivi de la politique familiale. La municipalité compte rejoindre les familles en proposant huit champs d'intervention municipaux : le loisir et la culture, le développement communautaire, l'urbanisme et l'habitation, l'environnement, les services de garde, la promotion de la vie familiale, les relations avec les citoyens et la sécurité publique (Ville de Laval 2007).

Avec son récent slogan publicitaire « Vivre à Laval, c'est tous les avantages de la grande ville, sans les désavantages ! », la Ville vise elle aussi à promouvoir Laval comme un milieu de vie propice à élever une famille : « plus d'espace pour voir s'épanouir les enfants, [...] plus de quartiers vivants, dynamiques et sécuritaires. Plus de qualité de vie, plus de tranquillité d'esprit, plus d'oxygène et moins de stress » (Ville de Laval 2007). On mise aussi sur le sport, les loisirs, les écoles et les activités pour toute la famille, mais aussi sur le magasinage, la culture, les divertissements et les bonnes tables. Le tout desservi par un vaste réseau de transport en commun dont trois nouvelles stations de métro.

Figure 1 – Campagnes publicitaires montréalaises et lavalloises pour favoriser l'attraction et la rétention des jeunes familles



Source : Ville de Montréal et Ville de Laval

³ En se gardant néanmoins de définir un échancier comme l'a fait la Ville de Montréal avec sa politique familiale 2008-2012.

Laval tente avant tout de se démarquer par son offre résidentielle diversifiée et moins dispendieuse qu'à Montréal, et ce dans un environnement social de qualité. On y vante des « chez-soi parfaits pour tous les goûts, tous les besoins et tous les budgets »; bref, un espace « qui vous ressemble vraiment » (Ville de Laval 2007). Misant sur l'image d'un milieu de vie privilégié notamment pour y élever ses enfants, le programme municipal d'accession à la propriété et de rénovation domiciliaire a été reconduit récemment (Ali 2009). Ces initiatives de soutien aux familles en matière d'habitation vont de pair avec la culture « penser et agir famille » véhiculée par l'administration lavalloise. Pour ce faire, la Ville de Laval semble chercher à entretenir et développer la qualité du tissu social ainsi qu'à stimuler le sens de la citoyenneté. L'affirmation de la fierté d'être Lavallois, qui se traduit par un fort sentiment d'appartenance à son quartier, à sa ville et à son histoire, est une des valeurs qui guident la municipalité de Laval dans sa démarche. Laval croit que cette « fierté collective des citoyens contribue au développement de la communauté comme partenaire de premier plan pour la famille » faisait de Laval « une île, une ville, une grande famille ! » (Ville de Laval 2007).

L'organisation de la thèse

Cette thèse de doctorat se décline en trois temps. La **première partie** comprend la problématique de recherche et revient sur l'objet de cette thèse, soit l'attachement au quartier des jeunes familles de classes moyennes. Dans ce **chapitre premier**, les questions qui ont guidé la démarche de recherche sont précisées, de même que les hypothèses. Les objectifs visés sont aussi étayés dans cette section. La recension des écrits débouche sur un cadre conceptuel tridimensionnel incluant les dimensions fonctionnelles, sociales et symboliques de l'attachement au quartier et des choix résidentiels. Dans le **chapitre 2**, l'approche méthodologique adoptée, en insistant sur l'élaboration d'outils de collecte et d'analyse, le recrutement et le déroulement des entrevues, est ensuite explicitée avant de présenter les quartiers à l'étude et la composition des échantillons.

La **seconde partie** porte sur l'analyse des données empiriques et regroupe trois chapitres qui correspondent à autant d'articles soumis à des revues scientifiques évaluées par les pairs. Ils ont été soumis dans trois revues scientifiques : le premier dans la revue francophone *Recherches sociographiques*, le second dans la revue internationale *Urban Studies* et le troisième dans la revue canadienne bilingue *Canadian Ethnic Studies /Études ethniques au Canada*. Cette

approche a été priorisée puisqu'elle permettait de traiter du sujet de la thèse sous trois angles de recherche différents. Les articles sont à la fois indépendants, de par leur contribution singulière, et complémentaires, dans le sens où ils s'inscrivent dans une suite logique, une imbrication qui est du moins apparue logique très tôt lors des entrevues. Les articles sont le résultat du processus évolutif, bien qu'itératif, de mon cheminement académique. Préalablement à chaque article, un bref résumé et une page de présentation en explique le contexte.

Le **chapitre 3** porte sur les choix résidentiels de familles de classes moyennes de la grande région de Montréal. J'y discute des choix résidentiels, des représentations de la ville et de la banlieue, de même que des modes de vie urbains et banlieusards. Il est proposé que le choix de rester en ville ou de s'installer en banlieue est lié à la façon dont les « citadins » et les « banlieusards » se représentent et utilisent leur chez-soi, leur quartier et la ville, de même que leur mobilité quotidienne, leur identité, en somme, leurs modes de vie. Les choix résidentiels des familles de Vimont-Auteuil (Laval) sont contrastés sous trois angles d'analyse avec ceux d'Achamps (Montréal) : 1) les considérations d'ordre fonctionnel et économique, 2) l'évaluation de la qualité du milieu de vie comme espace social, et 3) les représentations de la ville et de la banlieue, notamment quant à la mobilité, l'identité et le mode de vie. Le chapitre conclut sur la persistance de l'opposition ville/banlieue, du moins dans les représentations que se font encore aujourd'hui ces jeunes ménages de classes moyennes de la vie de famille en ville et en banlieue.

Le **chapitre 4**, intitulé « Neighbourhood Attachment Revisited: Middle-class Families in the Montreal Metropolitan Region », a pour objectif d'explorer l'attachement au quartier des jeunes familles de classes moyennes dans une perspective comparative entre résidents d'Achamps, un quartier de la ville centre, et de Vimont-Auteuil, un quartier de proche banlieue. Il débute en retraçant les rapports au quartier à l'échelle de la vie quotidienne, la place qu'ils occupent et leur importance. Sont ensuite présentées différentes formes d'attachement au quartier : fonctionnel, social et symbolique. Le chapitre conclut en réitérant l'importance du quartier auprès des familles de classes moyennes et la multiplicité de leurs rapports d'attachement. Les résultats présentés soulignent l'attachement générique à la banlieue des Vimont-Auteuillais, alors que les Achampoises sont davantage ancrés dans les espaces de proximité du quartier.

Le **chapitre 5**, co-écrit avec ma directrice de thèse, Annick Germain, cherche à comprendre les attitudes des jeunes familles à l'échelle de la vie quotidienne en saisissant *in situ* l'impact des

changements de la composition ethnoculturelle. Il recentre le regard sur la variable diversité ethnique dans un contexte où il apparaît difficile de parler de ville sans y inclure la diversité ethnique qui la compose. Ville et immigration sont imbriquées et elles ne peuvent que difficilement être pensées indépendamment l'une de l'autre. C'est pourquoi nous survolons les écrits américains et français sur les impacts de la diversité sur le tissu social des villes, sur le *White Flight*, tout en glissant rapidement sur la crise des accommodements raisonnables et le débat sur la charte de la laïcité qui secouent le Québec. Une discussion sur la fluidité de l'immigration montréalaise met la table pour une observation minutieuse des espaces publics, espaces de rencontres par excellence. Ces observations sont couplées d'entrevues plus approfondies qui mettent de l'avant la perplexité des jeunes familles face aux transformations de leur milieu de vie. Si la diversité ethnique croissante de leur quartier ne semble pas avoir pesé d'emblée sur les choix résidentiels des familles, d'autres espaces (écoles, bibliothèques, activités culturelles et de loisirs organisées dans les parcs) s'avèrent névralgiques dans la construction quotidienne du rapport à l'autre.

Les chapitres culminent vers la **troisième et dernière partie**. Celle-ci comprend une synthèse (chapitre 6) qui reprend les faits saillants des trois chapitres de présentation et d'analyses des résultats. Il comprend aussi une discussion théorique et terminologique sur « ville » et « banlieue » en invitant à un raffinement des concepts pour qualifier et rendre intelligibles ces espaces en transformation. En **conclusion générale** de la thèse, quelques réflexions quant au parcours de recherche permettent de revenir sur les retombées, mais aussi les faiblesses, ainsi que les contributions à la fois scientifiques et sociales de la thèse.

**PREMIÈRE PARTIE – RECENSION DES ÉCRITS, CADRE
CONCEPTUEL, PROBLÉMATIQUE, QUESTIONS DE RECHERCHE ET
MÉTHODOLOGIE**

CHAPITRE 1. RECENSIONS DES ÉCRITS, CADRE CONCEPTUEL, PROBLÉMATIQUE ET QUESTIONS DE RECHERCHE

Ce chapitre premier se divise en quatre parties. Il comprend dans un premier temps une recension des écrits pertinents à la thèse. Le cadre conceptuel est ensuite présenté, suivi de la problématisation de la recherche. Finalement, les questions de recherche, les objectifs poursuivis de même que les hypothèses avancées sont ensuite abordés.

1.1 Recension des écrits

La recension des écrits est présentée dans trois sections qui comprennent autant de concepts à partir desquels l'analyse des données recueillies a été menée : 1) le quartier; 2) l'attachement au quartier; 3) les choix résidentiels. Bien qu'ils soient respectivement présentés dans chaque chapitre, ils sont détaillés brièvement ici. Afin d'éviter les répétitions découlant du format de la thèse par articles, les écrits pertinents à la thèse sont présentés, immédiatement suivis des concepts retenus pour la thèse.

1.1.1 Du déclin à la renaissance : le quartier, un espace réactualisé

Le débat sur le statut et la signification du quartier n'a rien de nouveau comme en témoigne l'abondante littérature sur le sujet (Kearns et Parkinson 2001). Des tenants de l'École de Chicago à ceux de celle de Los Angeles, la manière de penser la ville est depuis longtemps imbriquée dans l'analyse des flux et de leurs effets sur le tissu urbain (Dear et Flusty 2002). Où le bât blesse est lorsque l'injonction à la mobilité nie l'ancrage dans les espaces de proximité (Rémy 1996). Cela va sans dire que l'accroissement de la mobilité – ces flux d'individus, de capitaux et d'informations facilités par le développement des technologies de communication, mais surtout de la sophistication et l'accélération des moyens de transport – transforme la morphologie des lieux, perturbent la gestion et l'organisation des espaces urbains, ainsi que les pratiques et les modes de vie citadins. Si certains ont revendiqué le triomphe des flux sur les lieux (Castells 1996), d'autres envisagent encore le quartier comme lieu de base de la vie sociale (Rémy 1996).

Dans cette toile de fond, est-il encore pertinent de se demander : qu'en est-il du quartier, ce riche laboratoire des sciences sociales et des études urbaines (Forrest 2008)?

La littérature francophone a été particulièrement féconde et éclaire bien les discussions entourant la place du quartier au sein des villes contemporaines. En faire la recension ne serait qu'approximatif et fastidieux, nous préférons plutôt l'opposition quelque peu schématique (quoique nuancée) de Dansereau et Germain (2002) sur les deux principales thèses: la thèse de la fin des quartiers et celle de la renaissance des quartiers.

La **thèse de la fin des quartiers** a été popularisée en France par Ascher (1995). Elle se veut la proclamation de la fin du quartier-village, de l'« urban villagers » (Gans 1962), de la « métaphore villageoise » de Grafmeyer (1994). Elle reprend des idées avancées dès les années soixante par Raymond Ledrut (1968) qui avançait que l'échelon sociologique du quartier n'a presque plus aucune existence effective. Dix ans plus tard, il allait plus loin en parlant de la « quasi inexistence sociale des quartiers » (Ledrut 1976). De « l'affaiblissement des sociabilités de voisinage » (Ascher 1995, 139) à la disparition des sociabilités de proximité (Piolle 1991), le quartier ne constituerait plus un espace social significatif pour ses habitants. Aux États-Unis, on parle aussi de la déterritorialisation des sociabilités et du déclin du quartier dans les relations de sociabilité, ou, autrement dit, de la fin du voisinage (Guest et Wierzbicki 1999; Wellman et Leighton 1970). Certaines caractéristiques attribuées à la ville contemporaine, telles que la mobilité, l'hétérogénéité, la liberté de choix, la superficialité des relations sociales, contribueraient à la fin du quartier comme cadre de référence pour ses habitants (Dubois-Taine et Chalas 1997; Genestier 1999). L'urbanisation rapide des dernières décennies et l'expansion continue de la mobilité constitueraient les « moyens et les figures de l'affranchissement » (Moquay 1997, 249). On parle désormais de communauté libérée de ses attaches locales (Ascher 1998; Giddens 1991; Twigger-Ross et Uzzell 1996; Wellman et Leighton 1970), ainsi que de la dissociation entre lieux de travail, de loisirs et d'habitat (Fortin 1988). L'individualisation des modes de vie, la montée des réseaux délocalisés et virtuels auraient érodé le sentiment de communauté et l'attachement au lieu (Castells 1996; Putnam 2007; Stolle, Soroka et Johnston 2008). Mais la thèse de la fin des quartiers peine à capter la complexité des relations sociales, des échanges, des pratiques et des expériences qui continuent de se jouer localement. Ainsi, comme le souligne Moquay, « conclure à la perte de sens de tout ancrage territorial serait en conséquence hâtif » (Moquay 1997, 251). Même si la communauté locale s'estompe, le problème du rapport au lieu reste entier.

C'est dans cette tendance que s'inscrit la **thèse de la renaissance des quartiers**, mise de l'avant notamment en France par Authier et ses collaborateurs. S'il est vrai que les relations que les individus entretiennent avec leur quartier ont fortement changé dans une époque marquée par la globalisation et la mobilité, elles demeurent significatives pour bon nombre d'entre eux (Bolan 1997; Feldman 1996; Fischer et Malmberg 2001; Fleury-Bahi, Félonneau et Marchand 2008; Sigelman et Henig 2001). Dans leur étude sur les quartiers anciens en France, l'attachement déclaré au quartier des répondants interrogés est « loin d'être une simple référence obligée, mais liée à de multiples usages et à de nombreuses relations de sociabilité ayant pour cadre le quartier » (Authier et al. 2001, 168). Le quartier n'occupe pas une place résiduelle et demeure un espace social significatif, sans pour autant être exclusif. Ces travaux s'inscrivent dans une perspective qui renouvelle la vision du quartier (Authier 1999, 2006; Dansereau et Germain 2002; Forrest 2008) comme un espace réactualisé (Germain et Charbonneau 1998; Morin et Rochefort 1998); c'est le "*neighbourhood revival*" (Forrest 2008). On y réaffirme l'importance du quartier, la persistance de l'attachement au quartier de résidence et de l'importance des liens sociaux locaux (Guérin-Pace et Filippova 2008; Mesch et Manor 1998; van Eijk 2011; Woolever 1992). Le quartier demeurerait l'un des espaces vitaux du quotidien où se forge l'identité collective et s'engagent des relations de sociabilité (Fleury-Bahi, Félonneau et Marchand 2008; Greif 2009; Guest et al. 2006). Dans cette acception, le quartier est entendu comme un espace social, haut-lieu de la sociabilité urbaine. Mais le quartier est aussi un environnement qui influe sur les conduites et le devenir des individus. Dans les écrits anglophones sur le quartier ("*neighbourhood studies*"), on réfère aux « effets de quartiers » ou « effets de proximité » (ou "*neighbourhood effect*") pour aborder les impacts de résider dans certains quartiers (souvent défavorisés) sur les questions de pauvreté, de santé et d'éducation (van Ham et al. 2012).

La contextualisation du débat sur le quartier permet maintenant de passer à sa conceptualisation. Notion dont l'utilisation est loin de faire consensus, de nombreux auteurs ont tenté de tracer les contours du quartier en faisant appel à différents angles d'attaque révélant autant de points de vue⁴. Des définitions provenant de champs disciplinaires aussi divers que les études urbaines, la sociologie, la géographie, l'histoire, la politique et l'anthropologie s'entremêlent. Blokland propose une définition simple, mais efficace du quartier : "*Quite simply, a neighbourhood is a geographically circumscribed, built environment that people use practically and symbolically*"

⁴ Pour une discussion sur les concepts se référer à Chaskin (1995), Clark (2009) et Lewicka (2010).

(2003, 213). Interroger les rapports au quartier, notamment d'attachement, n'est pas aisé alors que les outils conceptuels ou les découpages y sont si multiples qu'ils en deviennent inopérants. Par exemple, parler de quartier résonne différemment selon les contextes géographiques. Réfère-t-il au "*neighbourhood unit*" au "*tract levels*" ou au "*block level*" états-uniens ou bien à l'arrondissement français? À quelle échelle peut-on parler de quartier? À celle de la rue, du voisinage, de l'arrondissement tel qu'ils sont délimités par les entités administratives ou électorales? Dans cette étude, les interlocuteurs sont les guides de ce qu'ils estiment être leur quartier.

1.1.2 L'attachement au quartier sous la loupe

Le concept d'attachement au quartier est central dans cette thèse. Il s'inscrit dans la littérature sur les rapports entre individus et lieux (*people – place*), une notion chère au courant de la psychologie environnementale⁵. Ces écrits comprennent plusieurs notions exprimant la diversité, l'intensité et la variabilité des liens qui unissent les individus aux lieux: "*community attachment*" (Hummon 1992; Kasarda et Janowitz 1974); "*sense of community*" (Massey 1995; Relph 1976); "*place-based identity*" (Cuba et Hummon 1993; Proshansky et Fabian 1987); "*sense of place*" (Manzo 2005) ou "*settlement identity*" (Feldman 1990). Les écrits francophones ne sont pas en reste avec notamment des concepts d'ancrage (Authier 2001; Grafmeyer 2006; Rémy 1990, 1996), d'enracinement (Dansereau et Germain 2002) et d'identité territoriale (Belhedi 2006; Debarbieux 2006; Guérin-Pace 2006; Guérin-Pace et Guermond 2006; Navez-Bouchanine 2006b). Toutes ces notions ont en commun de qualifier les différents types de liens qui unissent l'individu à différents types de lieux, et ce, à diverses échelles géographiques.

L'attachement au quartier est une déclinaison de l'attachement au lieu, notion centrale développée dans l'ouvrage fondateur d'Altman et Low (1992), largement définie comme étant "*the bonding of people to places*". L'attachement au lieu est « la façon dont l'espace devient lieu grâce à l'expérience et à l'action des individus qui, en y vivant quotidiennement, l'humanisent et le remplissent de contenus et de significations » (Ortiz-Guitart 2004, 59). Selon Manzo : "*it is not simply the places themselves that are significant, but rather what can be called 'experience-*

⁵ Les concepts de "*place attachment*" et de "*neighbourhood attachment*" sont centraux notamment dans les revues *Journal of Environmental Psychology*, *Journal of Housing and the Built Environment* et *Environment and Behavior*.

in-place' that creates meaning” (2005, 74). En se focalisant sur l’expérience faite par les acteurs sociaux, ces approches convergent vers le courant de la phénoménologie par la « compréhension des significations que les personnes attribuent à leur situation, et aux intentions qui les animent, aux réactions et aux significations qu’ils attribuent à leur situation » (Genestier 1999, 146). Comme le souligne Leloup, « le rapport au quartier que les personnes développent à l’intérieur de leur trajectoire résidentielle, font varier l’importance que chacun accorde à cet espace, entre autres en y ancrant ou non une partie de sa sociabilité » (2002, 324) et de ses pratiques quotidiennes. L’espace est ainsi vécu, transformé, conçu et façonné par les gens qui l’habitent (Lefebvre 1974) ; ils se l’approprient matériellement et symboliquement, tout en le définissant par leurs pratiques. L’appropriation implique une prise de possession symbolique qui inclut une dimension de contrôle et de maîtrise: on s’y sent à l’aise, car on possède les connaissances et les ressources nécessaires au contrôle et à la maîtrise de notre environnement. Elle se distingue de l’identification territoriale qui contribue à la construction d’une identité individuelle et collective, mais aussi à l’affirmation d’un statut social. Appropriation, identification et attachement restituent tous à leur façon le rôle actif de l’habitant dans l’espace urbain et domestique en sortant « du silence les actes apparemment sans importance par lesquels il donne sens à son habitat et restitue la force de l’habiter » (Segaud 2009, 283). Selon De Certeau (1994), l’expérience des lieux y est donc individuelle sans pour autant ne l’être qu’exclusivement, puisqu’elle combine des représentations et des pratiques multiples qui donnent sens aux lieux. Pour Blokland (2003), cette expérience de lieux n’est pas nécessairement rationnelle et peut être instrumentale ou transitoire. Elle est aussi le fruit de transactions et d’interdépendances entre rationalité et sociabilité qui nous invitent à mieux saisir la « portée phénoménologique des rapports intimes de l’être humain à son espace » (Hérouard 2007, 166).

Dans les écrits scientifiques recensés, on réfère souvent aux dimensions **physiques** et **sociales** de l’attachement au quartier (Hidalgo et Hernandez 2001; Lewicka 2011; Riger et Lavrakas 1981; Zhu, Breitung et Li 2011). Le premier comprend l’attachement à l’environnement physique du quartier. Il se traduit généralement par la satisfaction face aux conditions matérielles et physiques, à la fois objectives et perçues, du logement et du quartier. L’attachement aux dimensions sociales fait plutôt référence aux relations de voisinage et à la sociabilité. D’autres auteurs parlent plutôt de rapports fonctionnels et émotionnels (ou affectifs) à l’espace du quartier. Rubinstein et Parmelee définissent plus finement ces deux types de rapports : “*a set of feelings*

about a geographic location that emotionally binds a person to that place as a function of its role and as a setting for experience” (1992, 139). Ainsi, l’attachement au quartier s’opère à travers la pratique des lieux; il est fonctionnel. Il s’inscrit dans des usages et des expériences de la ville et de l’espace du quartier. Aller chercher du lait au dépanneur ou une baguette à la boulangerie du coin pour faire un pique-nique dans le parc sont des usages fonctionnels du quartier qui participent de l’attachement au lieu. L’attachement au quartier est aussi **symbolique**. Il inclut la mémoire et le sens des lieux, les images et les valeurs qui y sont associées (Fleury-Bahi, Félonneau et Marchand 2008). Il comprend la signification affective des lieux (Noschis 1984) et l’investissement intangible bien que fort de sens. Aimer l’ambiance d’une fête de ruelle dans le parc en face de chez soi ou flâner dans le quartier par un samedi ensoleillé reflètent un attachement symbolique au quartier. Les formes de l’attachement au quartier sont diverses et peuvent se traduire par de la fierté, de la satisfaction, un sentiment d’appartenance ou d’identification, le désir de rester dans le quartier, etc.

Avant de présenter les formes d’attachement aux quartiers retenues pour cette thèse, les déterminants de l’attachement au quartier sont brièvement explorés. Bien que les conclusions de ces recherches soient loin d’être consensuelles, quand elles ne sont pas contradictoires, on recense deux types de déterminants de l’attachement au quartier : les caractéristiques individuelles et les variables contextuelles. Les caractéristiques individuelles généralement utilisés pour explorer la construction de l’attachement au quartier sont l’âge, le sexe, le niveau d’éducation, le statut socio-économique, le statut d’occupation, l’étape du cycle de vie, la taille et le type de réseau de sociabilité, la durée de résidence. Par exemple, l’âge et le sexe ne semblent pas être des facteurs déterminants de l’attachement (Bonaiuto et al. 1999). Les personnes âgées sont généralement plus attachées au quartier que les jeunes, ce qui s’explique par le fait qu’elles aient passé plus de temps dans le quartier. Cependant, la relation positive entre l’âge et l’attachement au quartier ne tient pas nécessairement lorsque l’on contrôle pour l’ancienneté de résidence (Parkes, Kearns et Atkinson 2002). La durée de résidence, les liens de voisinage et le mode d’occupation sont des déterminants de l’attachement au quartier. Plus on habite depuis longtemps dans un lieu, plus on est susceptible d’y développer des relations de voisinage et plus l’on est enclin à s’y sentir attaché (Bonaiuto et al. 1999; Fleury-Bahi, Félonneau et Marchand 2008; Hidalgo et Hernandez 2001; Kasarda et Janowitz 1974; Langegger 2013; Riger et Lavrakas 1981). Les propriétaires sont généralement plus attachés au quartier que les locataires et sont

généralement plus satisfaits de leur logement, notamment puisqu'ils peuvent le rénover pour répondre aux besoins de leur famille. Ils sont aussi plus susceptibles de connaître et d'interagir avec leurs voisins (Brown, Perkins et Brown 2003; Mesch et Manor 1998; Parkes, Kearns et Atkinson 2002).

Quant aux variables contextuelles, elles sont utilisées pour comprendre en quoi les caractéristiques du milieu peuvent avoir un impact sur l'attachement. La stabilité résidentielle et du quartier, notamment en termes de mobilité des résidents, est associée à l'attachement au quartier (Feijten et Van Ham 2009; Kasarda et Janowitz 1974). Il n'existe pas de résultats probants sur la nature des liens entre la diversité de la composition démographique du quartier et l'attachement (Jean et Germain 2014). Bien que les travaux qui soutiennent que la diversité sociale et ethnique du quartier a un impact négatif sur l'attachement sont nombreux (Brown, Perkins et Brown 2003; Greif 2009; Livingston, Bailey et Kearns 2010; Putnam 2007), d'autres soulignent que c'est plutôt la perception de la diversité (que la composition démographique « objective » du quartier elle-même) et la réputation du quartier qui ont un impact sur la satisfaction résidentielle et l'attachement au quartier (Hedman, van Ham et Manley 2011; Permentier, Gideon et van Ham 2011). Avoir confiance en ses voisins, la présence de membres de la famille ou d'amis et la force des liens de voisinage sont aussi considérés comme des déterminants de l'attachement au quartier (Bonaiuto 2004; Guest et al. 2006; Letki 2008; Mesch et Manor 1998; Stolle, Soroka et Johnston 2008). Enfin, Parkes et ses collaborateurs (Parkes, Kearns et Atkinson 2002), au même titre que leurs prédécesseurs (Kasarda et Janowitz 1974), constatent que la présence d'enfants dans le quartier a un effet positif sur l'attachement en facilitant les interactions sociales

L'objectif de la thèse n'est pas de cerner les mécanismes par lesquels se construit l'attachement, ni de statuer sur les déterminants de l'attachement au quartier, mais bien de voir autour de quoi il se construit auprès de jeunes familles de classes moyennes dans deux quartiers de la RMR montréalaise. Il est proposé de retenir pour cette thèse trois formes d'attachement au quartier : physique, social et symbolique. Nous détaillerons ces trois formes d'attachement en présentant le cadre conceptuel, mais avant nous aborderons les choix résidentiels.

1.1.3 Les choix résidentiels des ménages de classes moyennes

Prédire où se localiseront les groupes dans l'espace et comment cet espace est investi de sens est un défi de taille. Lorsqu'il s'agit des classes moyennes pourvues de différentes formes de capital qui leur permettent d'être mobiles dans cet espace, le défi devient presque insurmontable, au grand dam des élus et politiciens. Les écrits sur les choix résidentiels sont nombreux et nous n'avons pas la prétention de vouloir couvrir ce champ de recherche. Rappelons toutefois que les premiers travaux traitant de ces questions remontent aux modèles monocentriques de la structure spatiale urbaine développés par Alonso (1964), Mills (1967) et Muth (1969), sans oublier l'étude classique sur la mobilité résidentielle de Rossi (1955). Celui-ci avait tôt fait de mettre l'accent sur la notion de cycle de vie en tant que facteur déterminant dans la localisation résidentielle. Comme l'évoque Authier et ses collaborateurs, « chaque étape de la vie des individus (décohabitation, mise en ménage, naissances des enfants, divorce, départ des enfants, retraite) peut être l'occasion d'une inflexion de la trajectoire résidentielle et il importe alors de voir vers quels types de statut résidentiel (localisation, type d'habitat, statut d'occupation...) s'orientent les individus à chacune de ces étapes » (2010, 12). Cette « série de positions successives n'est pas le simple fait du hasard, mais s'enchaîne au contraire selon un ordre intelligible [...] en fonction des ressources et des contraintes objectives de toute nature qui dessinent le champ des possibles, en fonction des mécanismes sociaux qui façonnent les attentes, les jugements, les attitudes, et les habitudes des individus, et en fonction de leur motivations et de leurs desseins » (2010, 4).

S'intéresser aux choix résidentiels des familles de classes moyennes, c'est avant tout s'intéresser à une étape charnière des parcours de vie s'inscrivant dans des trajectoires résidentielles multiples. L'augmentation du travail salarié des femmes, l'augmentation des familles recomposées, les cas de mobilité professionnelle accrue et l'individualisation des parcours socioprofessionnels et résidentiels chamboulent ces trajectoires. Même si les étapes de la vie ne concordent plus nécessairement avec des positions spécifiques dans les trajectoires résidentielles, plusieurs études démontrent que l'arrivée d'enfants (surtout du premier enfant) demeure liée au désir d'accession à la propriété d'une maison individuelle dans un secteur résidentiel à faible densité (Fagnani 1993; Filion, Bunting et Warrine 1999; Jaillet 2004). La présence d'enfants a un impact significatif sur les choix résidentiels, au niveau du logement (nombre de chambres, jardin, densité du voisinage), mais aussi du quartier (présence de parcs, d'écoles et de services pour les

familles à proximité) (Silverman, Lupton et Fenton 2005). Ainsi, non seulement le statut d'occupation et le type d'habitat sont-ils des facteurs décisifs dans les stratégies des ménages, mais aussi la localisation du logement et du quartier (Bonvalet et Dureau 2000). D'où l'intérêt d'étudier la production des « statuts résidentiels » et pas uniquement du statut d'occupation : la propriété n'est qu'une des dimensions multiples des trajectoires résidentielles et la préférence pour la propriété compose avec d'autres éléments qui tiennent de la taille, l'emplacement, le confort et l'environnement du logement (Bonvalet et Gotman 1993).

Les choix résidentiels ne traduisent pas mécaniquement la composition des ménages, leur position dans le cycle de vie, leurs caractéristiques sociodémographiques ou les attributs objectifs (et perçus) du logement et de l'environnement résidentiel (Brown et Moore 1970; Clark et Onaka 1983; Feijten et Van Ham 2009; Pan Ké Shon 2007); ils sont plus complexes que cette simple adéquation. Les travaux sur les familles qui, contre toutes attentes, font le choix de rester ou de venir s'installer dans les denses quartiers centraux de la ville plutôt qu'en banlieue (Boterman, Karsten et Musterd 2010; Brun et Fagnani 1994; Caulfield 1992; Karsten 2003) invitent à revoir le lien entre choix résidentiels et cycle de vie. Au Canada, David Ley (1996) et Damaris Rose (2004, 2006) ont été parmi les premiers à s'intéresser au retour à la ville des classes moyennes dans plusieurs agglomérations canadiennes, soulignant au passage une augmentation du nombre de familles dans cette tendance jusqu'alors majoritairement restreinte aux couples sans enfants. Caulfield, en s'appuyant sur une étude de terrain torontoise, critiquera lui aussi cette croyance populaire: *“middle-class settlement in older inner-city neighborhoods formerly occupied mostly by working-class and underclass residents—was initially conceived as a housing choice rooted in a nonfamilial culture of everyday life”* (1992, 76). Ces études, comme d'autres (Ærø 2006; Feldman 1996; Fortin et Després 2008), invitent à prendre en compte non pas seulement la composition des ménages et les changements relatifs au cycle de vie, mais aussi les expériences résidentielles antérieures, notamment les milieux de vie habités durant l'enfance, qui façonnent les représentations, les aspirations résidentielles, de même que les préférences quant au choix d'un mode de vie. Ainsi, même si nous en savons beaucoup sur les motifs au nom desquels les ménages choisissent certains types de logement selon les différentes phases de la vie, nous savons relativement peu de choses sur les mécanismes derrière leur choix de quartier (Hedman, van Ham et Manley 2011). Par exemple, Chicoine, Rose et Guénette (1998) ont montré que certains jeunes employés du secteur tertiaire à Montréal étaient prêts à faire des concessions sur

le logement pour se localiser dans un quartier qui leur permettait de vivre en conformité avec le style de vie désiré. Alors que dans d'autres cas de figure, c'est plutôt le choix du logement qui prime sur le choix du quartier et même de la ville (Dowling et Power 2012). La présence de deux adultes qui travaillent au sein du ménage complexifie aussi grandement le processus du choix résidentiel. Les travaux de Fagnani (1993) ont démontré que la bi-activité des membres du ménage augmentait, d'une part, l'éventail des choix résidentiels grâce à l'augmentation des revenus au sein du ménage, et d'autre part, elle les restreignait, la localisation du logement devant permettre l'accessibilité à plus d'un lieu de travail.

J'adhère ici à une approche sociologique et anthropologique des choix résidentiels. Les choix résidentiels des ménages reposent sur un arbitrage complexe entre 1) les ressources et les contraintes objectives, telles que le budget disponible, la localisation du domicile et ses caractéristiques matérielles (nombre de pièces, structure du bâti, niveau de confort, ancienneté de la construction, etc.); et 2) les mécanismes sociaux qui façonnent les attentes, les préférences, les représentations et les habitudes des individus (Grafmeyer 2010). Il est proposé de traiter des choix résidentiels sous l'angle de cette médiation effectuée par les ménages entre ressources et contraintes, médiation qui est influencée par leurs représentations sociales, de même que leurs expériences résidentielles antérieures. Ainsi, les choix ne relèvent pas uniquement d'une comparaison en termes de prix et de taille de logement; on ne saurait les réduire simplement à des dimensions purement objectives ou aux attributs du logement sans tenir compte du projet résidentiel plus large.

1.2 Cadre conceptuel

Dans un souci de clarté et de cohérence, nous reprendrons dans cette section dédiée au cadre conceptuel les trois notions centrales à la thèse : le quartier, l'attachement au quartier et les choix résidentiels.

La position épistémologique adoptée ici relève d'une perspective interprétative et constructiviste. Il est proposé d'analyser le quartier en tant que construction complexe façonnée par les représentations et les pratiques des résidents et usagers. Le **quartier** n'est pas neutre, il n'est pas donné. Il relève d'un construit social et savant lié aux transformations et aux continuités qui le

caractérisent (Avenel 2007; Di Méo 1994). En accord avec la perspective du géographe humain Hervé Gumuchian : « l'espace ne devient objet d'étude que par les significations et les valeurs qui lui sont attribuées » (1991, 6). Il est construit par le biais de représentations extérieures, soit des perceptions collectives exogènes, en fonction d'une histoire, d'un cadre bâti et de mouvements de population (Dansereau et Germain 2002). Il est aussi le fruit de représentations endogènes résultant de parcours et des pratiques individuelles et collectives distinctes (Di Méo 1994; Morin et Rochefort 1998). L'attribution d'un sens à l'espace, c'est-à-dire la constitution et la structuration des représentations, s'élabore en prenant appui sur de multiples images de l'espace. Les acteurs sociaux attribuent à l'espace un ensemble de caractéristiques et de propriétés élaborées selon des informations spécifiques, ainsi que des expériences partagées qui sont activées par des savoirs antérieurs. La façon de se représenter le quartier est en partie individuelle, mais elle peut aussi être collective. Ainsi, un même lieu peut être « investi de significations différentes et, par conséquent, d'usages différents » (Morin, Parazelli et Benali 2008, 146).

En s'inspirant à la fois de la psychologie environnementale et de la phénoménologie, il est proposé ici de retenir une version socio-anthropologique remaniée de la définition de l'attachement au quartier donnée par Brown, Perkins et Brown (2003), c'est-à-dire une forme d'attachement au lieu nourri de rencontres au sein de l'environnement résidentiel et construit à partir des représentations et des pratiques dans les espaces de la vie quotidienne. Il est proposé d'analyser le quartier en tant que construction complexe façonnée par les **représentations** et les **pratiques** des résidents et usagers. C'est à partir de ces représentations et de ces pratiques du quartier que les individus donnent sens aux lieux dans leur banalité quotidienne apparente (De Certau, Giard et Mayol 1994).

L'espace du quartier se définit par les manières dont on se le représente, mais il se construit aussi par les pratiques qui s'y déroulent et qui lui donnent sens. Selon Hooge et Bing (2009), les usages du quartier sont souvent fonctionnels, en lien avec l'utilité du quartier et ses grandes fonctions telles que le logement, le travail, la culture, les déplacements, etc. Mais ils peuvent aussi être ludiques, revendicatifs ou consommatoires (Navez-Bouchanine 2006a). Par l'entremise de la routine quotidienne des familles que nous avons rencontrées, exemplifiée par une journée typique de semaine ou de fin de semaine (ou une journée de travail et une journée de congé), les différents types de rapports au quartier et aux autres espaces de la ville sont étudiés. Les pratiques

quotidiennes passent du match de soccer des enfants à l'épicerie du samedi, de la soirée au restaurant à la fréquentation de la mosquée. Elles touchent à l'approvisionnement du ménage, aux activités domestiques, aux démarches administratives, aux tâches liées aux soins et à l'éducation des enfants, aux réseaux de sociabilité et d'engagement associatif ou politique. Les pratiques, à la fois symboliques et concrètes, se donnent à voir localement et se manifestent par une série d'enchevêtrements, signe d'une complexification spatio-temporelle des modes de vie.

Pour analyser les rapports que les individus entretiennent avec les lieux, et plus particulièrement les jeunes familles de classes moyennes avec leur quartier, le concept d'**attachement au quartier** a été privilégié. Il est proposé de retenir trois formes d'attachement au quartier : physique, social et symbolique. Le schéma conceptuel de ces trois dimensions autour desquelles s'articule l'attachement au quartier est présenté à la Figure 2. Il est à noter que ces catégories sont indicatives et non mutuellement exclusives. Ce qui a été classé dans l'attachement social peut très bien pour un autre individu relever de dimensions symboliques et vice-versa. Par exemple, la réputation du quartier peut être pour certains directement liée à sa composition sociale alors que pour d'autres elle est teintée par les représentations qu'en donnent les médias.

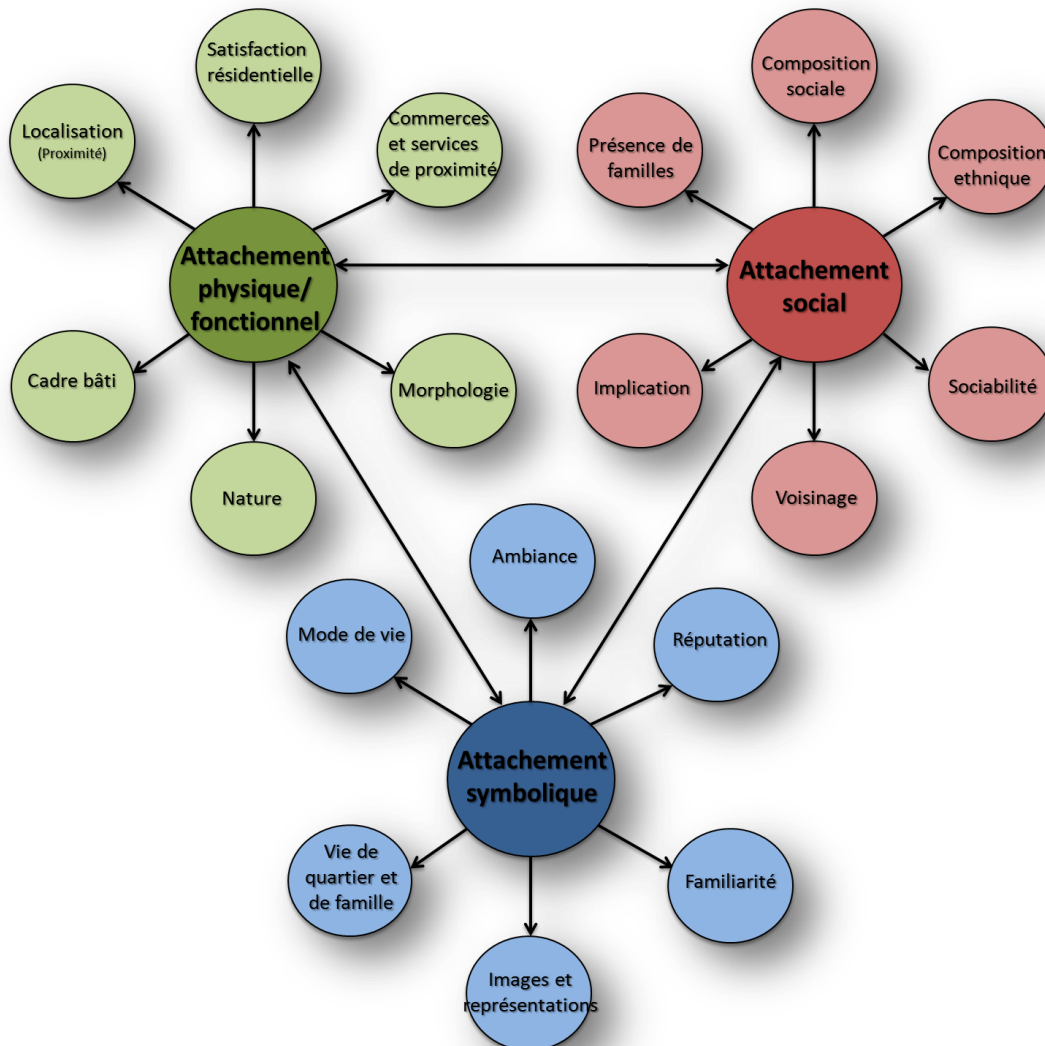
L'attachement **physique** se construit autour des composantes physiques et matérielles du quartier. Le cadre bâti et naturel, la morphologie urbaine (incluant la densité), la localisation du quartier et du domicile et sa proximité avec les différents espaces de vie utilisés au quotidien, la présence de commerces et services de proximité en sont des exemples. Les caractéristiques matérielles du logement et la satisfaction résidentielle font partie de l'attachement aux dimensions physiques du quartier. Les formes de cet attachement traduisent souvent son caractère utilitaire. Par exemple, l'accès facile aux services de proximité revêt une dimension fonctionnelle dans l'organisation de la vie quotidienne des familles et participe ainsi au sentiment d'attachement au quartier.

L'attachement au quartier peut aussi être de nature **sociale**. Il réfère à la composition démographique (sociale et ethnique) du quartier qui peut agir à titre de facteur attractif ou répulsif. Certaines familles recherchent la diversité et sont ouvertes à l'Autre, alors que d'autres préféreront un environnement plus homogène. À cet égard, la présence de familles est importante pour la socialisation et l'éducation des enfants. Les sociabilités qu'il est possible d'entretenir à proximité du domicile et dans le quartier favorisent l'émergence d'un attachement à son espace de vie. L'attachement social au quartier comprend les registres du rapport à l'Autre dans les

espaces du quartier (discours sur l'entre-soi ou valorisation de la diversité et du cosmopolitisme). L'implication communautaire ou la participation aux associations locales (sportive ou politique par exemple) traduit un attachement aux dimensions sociales du quartier.

Finalement, l'attachement au quartier relève d'un lien émotionnel et affectif positif qui se traduit notamment par un fort investissement **symbolique**. Ces dimensions subjectives ou sensibles sont généralement peu traitées dans les écrits, à l'exception des approches phénoménologiques (Hay 1998; Hérouard 2007; Noschis 1984). Elles comprennent les images et les représentations du quartier ou les ambiances, tels que la tranquillité de banlieue ou l'effervescence de la ville. L'attachement symbolique est important auprès des classes moyennes. Celles-ci sont particulièrement sensibles aux quartiers à forte valeur symbolique (Bridge 2006; Pinkster 2014) qui leurs permettent entre autres de mettre à distance d'autres groupes sociaux. Par exemple, le quartier peut être investi de sens parce qu'il permet à ses résidents d'affirmer et de reproduire leur position sociale : il agit comme un espace de distinction. La familiarité participe aussi à l'attachement au quartier, de même qu'une vie de quartier dynamique. L'attachement au quartier est intimement lié aux modes de vie et de déplacement.

Figure 2 – Schéma conceptuel des trois dimensions de l'attachement au quartier



Source : Sandrine Jean

Quant aux **choix résidentiels**, une classification en trois composantes a été utilisée (tableau 1). Elle recoupe en partie les trois dimensions de l'attachement au quartier afin d'en éclairer les parallèles. Elle est inspirée des travaux de Pattaroni, Thomas et Kaufmann (2009) et de Thomas (2011). Les choix résidentiels découlent d'un arbitrage complexe entre des facteurs fonctionnels, sociaux et symboliques (ou sensibles).

Les facteurs **fonctionnels** sont de l'ordre des usages du quartier et de l'organisation pratique de la vie quotidienne (accessibilité automobile, desserte de transport en commun, services et

infrastructures de proximité). Les conditions économiques (des ménages et du marché immobilier) sont aussi comprises dans les facteurs fonctionnels. Les motifs **sociaux** renvoient à la composition sociale du voisinage, aux modalités du rapport à l'Autre dans l'espace public et aux réseaux de sociabilité. Le choix de l'environnement social touche aussi à l'évaluation de la qualité du milieu de vie en regard de la réputation du secteur et de ses écoles, ainsi que l'animation et la vie de quartier. Finalement, les dimensions **sensibles** réfèrent notamment aux images et aux représentations sociales de la ville et de la banlieue. Elles dépendent des ressources individuelles (capital social, culturel, spatial et résidentiel), des caractéristiques de l'environnement construit (espaces verts, morphologie du bâti, densité) et naturel (besoin de nature, attrait pour le neuf ou l'ancien), ainsi que des préférences et aspirations quant aux manières d'habiter et aux modes de vie.

Tableau 1 – Les trois composantes des choix résidentiels

Composantes	Variables	Exemple de questions tirées du guide d'entretien
Fonctionnelle /physique	- Rapport qualité/prix et évaluation fonctionnelle en termes de prix et de distance - Usages du quartier et de l'organisation pratique de la vie quotidienne (accessibilité automobile, desserte de transport en commun, services et infrastructures de proximité) - Conditions économiques (des ménages et du marché immobilier)	- Pouvez-vous me décrire une journée typique? (semaine et fin de semaine) - Quelles sont les activités que vous faites dans votre quotidien? • Travail (combien cela vous prend-t-il de temps?) • Courses • École • Activités des enfants, sorties et loisirs en famille, activités culturelles (parc, aréna, biblio, centre sportif, communautaire) • Sortie dans les temps libres (resto, cinéma, café, magasinage, etc.) - Parmi toutes ces activités professionnelles, personnelles, familiales, que faites-vous ici pas trop loin de chez vous et que faites-vous ailleurs? - <i>Si oui</i> à proximité : Est-ce que cette proximité est importante pour vous? - <i>Si non</i> : Croyez-vous que c'est important d'avoir toutes ces choses à proximité? - Quels sont les activités et les lieux que vous fréquentez le plus souvent dans votre vie quotidienne? - À votre avis, qu'est-ce qui manque dans votre quartier? Devez-vous aller ailleurs pour y avoir accès?

Composantes	Variables	Exemple de questions tirées du guide d'entretien
Sociale	- Composition sociale du voisinage, aux modalités du rapport à l'Autre dans l'espace public et aux réseaux de sociabilité - Évaluation de la qualité du milieu de vie (réputation du secteur et de ses écoles, ainsi que l'animation et la vie de quartier)	Avez-vous de la famille et des amis qui habitent dans le quartier ou à proximité? - Est-ce que c'est important pour vous ou aimeriez-vous cela? - Quel genre de contacts avez-vous en général avec vos voisins, votre voisinage? - Quel genre de monde habite dans votre quartier? - Est-ce que vous voyez un changement? Et sur votre rue, est-ce la même chose ou est-ce différent ? - Pour vous, est-ce que c'est important d'avoir des gens qui vous ressemblent autour de vous? - Y a-t-il des endroits où vous n'allez jamais ou vous évitez d'aller? - Est-ce que dans vos temps libres, êtes-vous impliqué quelque part? • Association ou organisme communautaire • Bénévolat
Sensible	- Images et représentations sociales de la ville et de la banlieue - Caractéristiques de l'environnement construit (espaces verts, morphologie du bâti, densité) et naturel (besoin de nature, attrait pour le neuf ou l'ancien) - Préférences et aspirations quant aux manières d'habiter et aux modes de vie - Ressources individuelles (capital social, culturel, spatial et résidentiel)	- En général, si vous aviez à décrire votre quartier à quelqu'un qui ne connaît le pas et qui souhaiterait venir y habiter, que lui diriez-vous ? • Nom donné au quartier • Localisation dans la ville • Proximité des services et des commerces, des écoles • Vie culturelle, vie de quartier, vie de famille • Possibilités de pratiquer des activités sportives, de loisir ou culturelles • Facilités de transport • Sécurité, tranquillité • Possibilité de devenir propriétaire ou choix de logement en location - Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans votre quartier? Ce qui vous plaît le moins? - Est-ce que croyez que votre quartier est un bon endroit pour élever une jeune famille? Le conseilleriez-vous à d'autres familles et pourquoi? - Quelles améliorations pourraient être faites dans votre quartier pour faciliter la vie des jeunes familles?

1.3 Problématique

Au cours des dernières décennies, les dynamiques migratoires des villes nord-américaines ont été caractérisées par l'étalement urbain et le déclin démographique des villes centres. Plusieurs grandes agglomérations canadiennes ont été particulièrement touchées par ces changements démographiques rapides. Montréal n'échappe pas à cette tendance et le départ continu des ménages vers les banlieues avoisinantes constitue un des enjeux cruciaux du développement de la région métropolitaine de recensement (RMR) de Montréal (Montréal en statistiques 2010). Quoique l'on ait cru que ce phénomène aurait tendance à perdre de l'ampleur après l'hémorragie des années 1960-80, environ 20 000 personnes quittent année après année la Ville de Montréal. Les données statistiques démontrent que ce sont plus particulièrement les jeunes adultes âgés de 25 à 44 ans, partant vivre à l'extérieur de Montréal avec leurs enfants, qui entraînent un bilan migratoire négatif au profit de la banlieue et en particulier des quatre régions adjacentes (Laval, Lanaudière, Laurentides, Montérégie). Quatre nouveaux parents sur 10 ayant des revenus familiaux entre 50 000\$ et 99 000\$ quittent la métropole pour s'installer dans une municipalité de ces quatre régions (Statistique Canada 2006). Autrement dit, ce sont les jeunes familles de classes moyennes qui sont au cœur de l'exode urbain. L'augmentation rapide du prix des propriétés sur l'île de Montréal, creusant davantage l'écart de prix avec les propriétés situées en périphérie, est couramment évoquée pour expliquer cet exode (Bélanger 2013; Institut de la statistique du Québec 2013; Turcotte et Vézina 2010).

Il est vrai que pour chaque personne qui quitte une municipalité de banlieue vers Montréal, ce sont près de trois personnes qui quittent Montréal vers une municipalité avoisinante (Turcotte et Vézina 2010). Pourtant, la diminution démographique prévue de la ville centre ne s'est pas concrétisée pour autant, bien qu'au demeurant inquiétante. Montréal ne s'en tire pas si mal puisque d'un côté, le solde migratoire de l'agglomération montréalaise demeure positif grâce à l'immigration internationale, faisant en sorte que la part relative (en terme brut) des familles se maintienne. Bon an, mal an, plus de 30 000 nouveaux arrivants s'établissent à Montréal, constituant la principale source de croissance démographique de l'île de Montréal (Montréal en statistiques 2011). De l'autre côté, parce que l'on assiste ici, comme ailleurs, à un fragile renversement de tendance vers un mouvement de retour en ville (Bidou-Zachariasen 2003). Cela représente un changement relativement nouveau d'attitudes par rapport aux villes, se traduisant

par un réinvestissement du centre marqué par le départ des classes moyennes blanches au profit de la banlieue après la deuxième guerre mondiale. Il va sans dire que le cas de Montréal n'est d'aucune mesure avec le désinvestissement massif qu'ont connu les centres-villes des grandes villes américaines (Detroit ou Cleveland par exemple) et de leur « trou de beigne ».

L'attraction et la rétention des jeunes familles de classes moyennes connaissent un regain d'intérêt politique depuis les deux dernières décennies qui n'est pas sans rappeler le rôle qu'elles jouent dans un contexte métropolitain montréalais où les finances publiques municipales sont fortement dépendantes des taxes foncières résidentielles⁶. Ce mouvement de retour à la ville par les nouvelles classes moyennes participe à la gentrification et à l'embourgeoisement des centres urbains (Ley 1996; Rose 2004). L'essor de ces écrits bénéficie au retour des classes moyennes dans les sciences sociales (Authier et Lehman-Frisch 2013; Bacqué et Vermeersch 2007; Chauvel 2001; Goux et Maurin 2012; López et Weinstein 2012; Vermeersch 2011) après la période pionnière des travaux sur les classes moyennes (Bidou-Zachariasen 2004; Butler et Savage 1995; Ehrenreich et Ehrenreich 1977; Goldthorpe 1982, 1995; Mills 1951; Savage et al. 1992; Wright 1989). Néanmoins, deux angles morts sont occultés : certains types de ménages comme les familles et certains types d'espaces comme les quartiers péricentraux et les quartiers de proche banlieue. Le premier, les familles, ne sont que très peu présentes dans ces écrits (Rose et Chicoine 1991) et la place des familles et des enfants dans la ville n'a été que très peu abordée (Clerval 2008; Cloutier et Torres 2012; Corcoran, Gray et Peillon 2009; Lehman-Frisch 2013). Bien qu'elles soient des figures importantes du quartier, les familles avec enfants semblent de moins en moins à leur place dans les milieux urbains. Alors que la ville n'était guère l'endroit approprié pour élever des enfants comme le faisait déjà remarquer Sennett (1980) avec son ouvrage marquant *Les familles contre la ville*, la banlieue est quant à elle présentée dès les années 60 comme l'espace privilégié des familles de classes moyennes (Bell 1968; Jaillet 2004). Surtout mobilisées pour leurs préférences résidentielles pour des lieux périphériques à plus faible densité (Filion, Bunting et Warrine 1999; Sanchez et Dawkins 2001; Sigelman et Henig 2001; South et Crowder 1997), nous en savons fort peu sur les négociations résidentielles que doivent mettre en œuvre aujourd'hui ces familles (Cournoyer 1998). Nous en savons encore moins sur celles qui, contre toutes attentes, font le choix de rester ou de venir s'installer dans les denses quartiers

⁶ Dans la RMR de Montréal, le revenu des ménages correspond au trois-quarts de l'assiette fiscale d'où l'importance de retenir ses familles, payeurs de taxes.

centraux (Boterman, Karsten et Musterd 2010; Brun et Fagnani 1994; Caulfield 1992; Karsten 2003). Les conclusions de certaines études soulignent que l'attachement au quartier joue un rôle central dans les choix résidentiels des urbains de rester dans les quartiers centraux (Feijten et Maarten Van Ham, 2009).

Une importante lacune de ces travaux est le peu d'attention accordée, outre quelques études éparées⁷, aux quartiers péricentraux et aux quartiers de banlieue. Jusqu'ici, la plupart de ces recherches ont porté exclusivement sur les quartiers urbains (Authier et al. 2001; Blokland 2003; Butler et Robson 2001; Karsten 2007; Ley 1996; Rose 2004) ou sur les quartiers de banlieue (Jackson 1985; Orfield 2002; Vieillard-Baron 2001; Walks 2013; Whyte 1956). Dans le contexte québécois, il faut remonter au début des années 2000 pour trouver une analyse sociologique approfondie de la banlieue montréalaise (la Rive-Sud de Montréal) avec les travaux de Collin et Poitras (2002). Les banlieues montréalaises, surtout celles de la Rive-Nord de Montréal, sont jusqu'ici passées sous le radar des chercheurs (Breux et Bherer 2009; Charbonneau et Germain 2002; Collin et Mongeau 1992; Sénécal 2011; Tremblay et Chicoine 2008). Il y a bien le groupe de recherche Métropolisation et Société (MéSo) basé à l'INRS-UCS dont les travaux sortent des limites de la municipalité de Montréal, mais ils portent surtout sur la gouvernance métropolitaine. Il y aussi le Groupe de recherche sur l'action collective et les initiatives locales (GRACIL) qui a comparé Verdun et Côtes-des-Neiges avec Longueuil et Laval (Fontan et al. 2009). Au final, les connaissances scientifiques sur les banlieues au Québec s'appuient en grande partie sur les travaux du Groupe interdisciplinaire de recherche sur les banlieues (GIRBa) de l'Université Laval. Illustrant brillamment les transformations des banlieues de la Ville de Québec (voir par exemple : Luka 2001; Fortin, Després et Vachon 2002, 2011), leurs recherches semblent néanmoins d'une portée limitée pour cerner les dynamiques à l'œuvre dans la RMR montréalaise, celle-ci se distinguant sensiblement de sa consœur québécoise. À Québec, le développement de la ville s'est massivement fait à partir de ses banlieues et l'idée de quartier y est certes moins forte qu'à Montréal. À Montréal, elle remonte à l'établissement des premiers villages le long du fleuve Saint-Laurent au temps de la colonie française au XVII^e siècle. L'établissement de paroisses – Montréal fut un temps appelée la ville aux cent clochers – et de ses successions de côtes (les chemins de la Côte-des-Neiges et de la Côte-Sainte-Catherine, etc.), devenues aujourd'hui

⁷ Il n'existe pas à notre connaissance de travaux étoffés sur les familles qui s'installent dans les quartiers péricentraux, se dissociant ainsi des processus de gentrification.

d'importantes artères de circulation, ont également joué un rôle non négligeable dans le façonnement de l'identité des quartiers montréalais (Germain 1998). Selon Marsan (1994), cette morphologie unique à Montréal est intimement liée à l'importance des quartiers dans l'évolution sociale et urbaine de la ville.

Ces lacunes dans la littérature invitent à mettre à l'épreuve les discours sur les classes moyennes et leurs rapports au quartier tant dans la ville centre qu'en banlieue. Cette perspective comparative entre ville et banlieue, bien peu mise à profit (Charmes, Launay et Vermeersch 2013) et moins encore dans le contexte canadien et québécois (Collin et Poitras 2002; Fortin et Bédard 2003), est ici centrale. Elle apporte un éclairage relativement nouveau au Québec, comme ailleurs aussi, non pas en opposant ville et banlieue, mais en les mettant en dialogue, en les comparant pour ce qui leur est propre ou commun, ce qui les distingue, comme ce qui les rapproche. La recherche proposée porte sur les rapports au quartier, et plus spécifiquement sur ceux d'attachement, de jeunes familles de classes moyennes en comparant un quartier de proche banlieue et un quartier péricentral. Comment s'articulent les choix résidentiels des familles? Quels sont leurs rapports au quartier à l'échelle de la vie quotidienne? Diffèrent-ils chez les familles vivant en ville et chez celles en banlieue? Comment se joue leur attachement au quartier? Cette thèse vise à examiner les différentes significations attribuées au quartier et aux choix résidentiels de jeunes familles de classes moyennes résidant dans deux types d'environnements. Des quartiers différents impliquent des représentations et des pratiques différenciées, tout comme les habitants et leurs stratégies (résidentielles en l'occurrence) ont à leur tour un impact sur les quartiers. Contrairement aux études de Fortin et collaboratrices dans les quartiers de banlieue de la Ville de Québec (Fortin, Després et Vachon 2011; Fortin, Després et Vachon 2002), nos répondants sont des jeunes familles qui ont une expérience de la ville. Et celles-ci s'appuient sur leurs expériences résidentielles antérieures pour discuter de leurs choix résidentiels. Elles avancent avoir fait des choix éclairés et réflexifs, liés à une capacité financière au-delà de la moyenne, bien que ces choix ne soient évidemment pas exempts de contraintes.

Plusieurs motivations président au choix de l'échelle du quartier. Le quartier correspond à un espace-temps clé dans la vie quotidienne des familles de classes moyennes (Karsten 2007). Si l'arrivée des enfants a un impact sur les choix de localisation résidentielle, elle modifie aussi considérablement l'organisation de la vie quotidienne, tout comme elle transforme les rapports au quartier et à la ville. Les ménages avec enfants ont des usages particuliers des espaces de la vie

quotidienne et des rapports de proximité plus particuliers avec certains types d'espaces : services de garde, écoles, parcs et modules de jeux. Les jeunes familles de classes moyennes représentent une catégorie de population privilégiée pour analyser leur attachement au quartier et voir comment cet attachement s'arrime avec leurs projets résidentiels et familiaux. Actuellement, plusieurs études s'interrogent sur l'importance de l'espace urbain pour les classes moyennes et sur leur rôle dans la ville contemporaine (Allen et al. 2007; Atkinson 2006; Butler 2003; Butler et Robson 2003; Pinkster 2014; Savage et al. 1992). Ces études se situent dans le sillage d'analyses de classes sociales et adoptent majoritairement une perspective bourdieusienne de distinction ou de reproduction de classe ainsi que de désaffiliation de la vie de quartier (Savage 1995; Savage, Bagnall et Longhurst 2005; Watt 2009). Pertinente pour analyser le contexte des grandes villes européennes et états-uniennes, il semblerait que cette perspective ne le soit pas autant pour le contexte canadien, et plus particulièrement pour la RMR montréalaise. L'objectif n'est pas de se positionner en faveur de la thèse du déclin ou du maintien des classes moyennes, mais de se concentrer sur une catégorie de population quelque peu tombée dans l'oubli. La perspective adoptée ici est autre : les classes moyennes ne sont pas entendues dans le sens fort de classes moyennes, mais dans le sens de couches sociales. L'emploi de la notion de classes moyennes sert à catégoriser des ménages familiaux intermédiaires situés entre les classes supérieures et les classes populaires. Il sert aussi à définir un certain style de vie qui peut être, ou non, en diapason avec le revenu, la catégorie socioprofessionnelle, le niveau de vie ou de consommation. Il distingue une couche sociale dont les préférences pour un certain style de vie dénotent une appartenance de classe. Cette étude ne porte donc pas sur les classes moyennes en tant que classe sociale, mais bien sur l'attachement au quartier des jeunes familles de statut socioéconomique moyen. L'objectif de cette thèse est d'explorer les rapports au quartier, particulièrement ceux d'attachement, ainsi que les choix résidentiels de ces familles dans une perspective comparative entre un quartier péricentral et un quartier de proche banlieue. Le quartier, en tant qu'espace de vie quotidien, objet de représentations et de pratiques, de même que son rôle en tant qu'objet d'attachement et de localisation résidentielle, est interrogé.

Les rapports au quartier des jeunes familles, dont ceux d'attachement, sont d'un intérêt avéré puisqu'ils nous informent sur les pratiques quotidiennes et les choix résidentiels de ces ménages. La nécessité de mieux comprendre les motifs derrière leurs choix résidentiels et la façon dont est établi le lien qui les unit à l'espace est indispensable à la rétention et l'attraction des jeunes

familles, mais aussi à la création de milieux de vie propices aux jeunes familles. La vie contemporaine des jeunes familles de classes moyennes avec enfants en est une de compromis. Et elles sont plus que jamais d'un intérêt dans la conjoncture sociale, historique et économique du Québec d'aujourd'hui.

1.4 Questions, objectifs et hypothèses de recherche

Cette thèse porte sur l'attachement au quartier de jeunes familles de classes moyennes à la fois dans un quartier de la ville centrale et un quartier de première banlieue. Nous abordons les rapports au quartier à travers l'expérience quotidienne qu'en font ces familles.

La question générale qui guide la recherche est la suivante : quels sont les rapports au quartier dans la vie quotidienne des jeunes familles de classes moyennes?

Cette question, qui constitue le fil conducteur de la thèse, se décline en trois sous-questions de recherche qui sont abordées respectivement dans les chapitres.

- 1- Comment expliquer les choix résidentiels des jeunes familles de classes moyennes en faveur d'une localisation en ville ou en banlieue?
- 2- Autour de quoi se construit l'attachement au quartier des jeunes familles de classes moyennes d'aujourd'hui?
- 3- En quoi les changements dans la composition ethnoculturelle des quartiers affectent-ils les choix résidentiels et l'attachement au quartier?

Au fil du processus de recherche, des interrogations secondaires sont venues nourrir la réflexion. Elles avaient toujours pour but d'enrichir la compréhension de la vie quotidienne des jeunes familles de classes moyennes par l'entremise de leurs rapports au quartier et au logement. Les jeunes familles qui choisissent de s'installer à Montréal ou à Laval fondent leur choix sur une multitude d'aspects. Entre en ligne de compte une médiation entre contraintes et aspirations qui révèle le « domaine du possible » des ménages. Celui-ci est teinté d'un côté par leurs contraintes, mais il reflète de l'autre leurs préférences concernant un logement, un quartier, mais aussi un style de vie. Quels sont les motifs mobilisés pour expliquer les choix d'une localisation résidentielle en ville ou en banlieue? Est-ce d'accéder à la propriété à tout prix pour fonder une

famille en faisant des compromis quant à la localisation? Est-ce de demeurer locataire pour rester dans les quartiers centraux ou être à proximité de son travail? Est-ce un environnement vert, calme et sécuritaire ou plutôt une vie de quartier animée avec des petits commerces de proximité et des transports en commun bien développés? Est-ce le fait d'avoir une cour, un stationnement privé ou une offre diversifiée d'activités familiales et culturelles?

La thèse a pour objectif d'explorer ce que veut dire aujourd'hui l'attachement au quartier des jeunes familles de classes moyennes dans une perspective comparative entre un quartier de la ville centre et un quartier de proche banlieue. Cette démarche s'appuie sur des témoignages recueillis lors d'entrevues semi-dirigées menées auprès des familles de classes moyennes résidant dans un quartier péricentral, Ahuntsic, et un quartier de la banlieue lavalloise, Vimont-Auteuil. La comparaison ne s'arrête pas aux quartiers étudiés, elle s'étend aux familles natives du Canada et celles qui sont issues de l'immigration.

Cette recherche exploratoire prend assise dans un contexte métropolitain en changement. La transition ethnoculturelle qui marque les quartiers de la métropole montréalaise, de même que l'expérience d'une mobilité grandissante, bien qu'elles ne constituent pas des variables centrales, mais plutôt des données de contexte ou des variables intermédiaires, ne peuvent être écartées des analyses. La diversité ethnoculturelle croissante des métropoles canadiennes ne peut être passée sous silence. Mais l'on peut penser que la corrélation négative entre la diversité sociale et ethnique du quartier et l'attachement au quartier dans le contexte états-unien (Brown, Perkins et Brown 2003; Greif 2009; Livingston, Bailey et Kearns 2010; Putnam 2007) joue différemment dans la RMR montréalaise, surtout quand on observe des quartiers de classes moyennes où les changements de la composition démographique sont récents. Ainsi, nous en savons encore peu sur la lecture que font de ces changements les jeunes familles, immigrantes ou non, tout comme l'impact de cette diversité ethnique croissante sur leurs choix résidentiels et leur attachement au quartier.

L'hypothèse dont nous sommes parties est que le quartier continue d'être un espace de référence pour les résidents, qu'ils habitent dans la ville centre ou en banlieue. Il occupe une place centrale dans la vie de tous les jours des jeunes familles de classes moyennes d'aujourd'hui. C'est un espace représenté et pratiqué au quotidien qui est loin de la thèse de la mort du quartier et de la dissolution des différentes formes d'attachement qui lient les résidents à leur environnement.

Nous avons toutefois voulu voir autour de quoi cet attachement s'articule, et nous avons, à cette fin, distingué trois dimensions : physique/fonctionnelle, sociale et symbolique. Néanmoins, du fait de la morphologie, du tissu social et du mode de vie qui caractérise Ahuntsic et Vimont-Auteuil, nous faisons l'hypothèse que l'attachement au quartier s'articule différemment dans ces deux contextes urbains. La façon dont les Ahuntsicois et les Vimont-Auteuillais se représentent et utilisent leur chez-soi, leur quartier et la ville diffère, tout comme leur mobilité quotidienne, leur identité, et en somme, leurs modes de vie. Représentations et pratiques ont à leur tour un impact sur les choix résidentiels en faveur d'une localisation en ville ou en banlieue.

CHAPITRE 2. CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES ET PRÉSENTATION DES QUARTIERS ÉTUDIÉS

Ce deuxième chapitre présente l'approche méthodologique. On y décrit les quartiers étudiés en les replaçant dans la conjoncture métropolitaine montréalaise, cela afin de bien contextualiser les résultats présentés dans les chapitres suivants. Nous revenons par ailleurs sur le déroulement de la collecte de données, les outils de collecte et le recrutement des répondants. Par la suite, nous fournissons quelques précisions méthodologiques concernant l'analyse des données empiriques recueillies pour la thèse et la présentation des résultats. Nous terminerons en présentant un profil des répondants aux entrevues semi-dirigées, qui constituent le matériau central de la thèse.

2.1 L'approche méthodologique

La méthodologie adoptée dans cette thèse consiste en une enquête de terrain dans deux quartiers de classes moyennes de la région métropolitaine de Montréal, l'un représentant la banlieue, Vimont-Auteuil, l'autre la ville centrale, Ahuntsic⁸. L'approche privilégiée est celle d'une démarche qualitative et ethnographique à la croisée entre l'anthropologie et la sociologie urbaine (Kirk et Miller 1986). Menée dans une perspective comparative, cette recherche explore les rapports au quartier des jeunes familles dans un contexte métropolitain en changement. Mon approche vise la compréhension du phénomène de l'attachement au quartier des jeunes familles de classes moyennes, en privilégiant le sens que les acteurs sociaux donnent à leur réalité. Pour ce faire, une double méthodologie axée à la fois sur l'observation et les entrevues est proposée. Ce type de démarche qualitative et ethnographique puise à la fois dans les pratiques et les représentations de ces familles pour restituer avec finesse leur expérience du quartier à l'échelle de la vie quotidienne.

Cette thèse repose principalement sur la réalisation d'entrevues approfondies auprès de parents qui résident dans les deux quartiers étudiés, mais comprend aussi des observations d'espaces publics sélectionnés, des entrevues courtes avec des résidents et usagers de ces lieux, de même qu'avec

⁸ Cette recherche doctorale a été approuvée par le Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains de l'INRS (CER-11-254). Pour consultation, voir l'annexe 7.

des interlocuteurs-clés. Les observations et les entrevues courtes ne sont pas centrales aux propos, mais le nourrissent et nous y ferons référence lorsqu'il sera jugé opportun.

L'utilisation de l'entretien comme méthodologie de recherche est apparue comme toute désignée pour accéder au vécu et à l'expérience du quartier dans la vie quotidienne des jeunes familles (Savoie-Zajc 1997). Pourtois et Desmet (1988) précisent que la technique d'entretien comporte un apport considérable dans la recherche des systèmes de valeurs, des modes de représentations et de perceptions spécifiques à un sujet ou à un groupe. Plusieurs auteurs dont Blanchet et Gotman (2007) estiment aujourd'hui que l'entretien est une technique à part entière, tant en termes de méthode, d'analyse des résultats que de fondements théoriques. Elle a eu l'avantage de nous donner accès à des récits forts détaillés, dont les extraits les plus parlants et représentatifs sont inclus dans la thèse. Néanmoins, la démarche anthropologique a depuis longtemps montré que les entretiens sont encore plus riches lorsqu'ils sont alliés à l'observation (Adler et Adler 1994; Hammersley et Atkinson 1995). Ce qui est observé, entendu, ressenti par le chercheur durant le séjour sur le terrain, ses interactions avec autrui l'aident à conceptualiser, analyser, interpréter, rédiger. Pour ce faire, l'observation doit être systématique, minutieuse, réflexive et interprétative, sans pour autant nier la nature itérative de toute démarche de recherche (Olivier de Sardan 2003). Elle implique un va-et-vient entre problématique et données, cadre d'analyse et résultats. Témoignages et observations des lieux de la vie quotidienne permettent de rendre compte des représentations et des pratiques des jeunes familles de classes moyennes afin de revisiter le rapport à l'espace et l'attachement au quartier.

L'attachement est le lien physique, social et symbolique (incluant émotionnel) qu'un individu peut développer avec le temps avec un lieu, ici le quartier. Néanmoins, accéder à ce type de liens en entrevue n'est pas chose aisée. La richesse de l'approche qualitative utilisée est d'accéder de façon détournée à ce type de rapports, sans poser directement la question aux interlocuteurs comme c'est souvent le cas dans les sondages ou les enquêtes quantitatives. Pan Ké Shon (2007) affirme que l'emploi de questions fermées, telles que « seriez-vous triste (ou à l'inverse satisfait) si vous aviez à quitter votre quartier? » (Parkes, Kearns et Atkinson 2002) ou l'utilisation d'échelles de mesure de type psychométrique (Adams 1992; Woolever 1992) induisent trop fortement les réponses et introduisent involontairement un biais normatif. Ce type d'enquête laisse plus difficilement place à une compréhension large des différentes facettes qui composent l'attachement au quartier, ni comment individuellement cet attachement peut s'exprimer. C'est

pourquoi dans cette recherche, l'attachement au quartier est opérationnalisé non pas comme un acte discret, mais bien comme un processus souple qui évolue dans le temps. L'attachement au quartier forme un amalgame mouvant et dynamique, qui n'est ni stable, ni donné. La démarche de recherche qualitative est celle qui permet la mieux de saisir l'attachement au quartier.

Avant de présenter les modalités de la collecte des données, l'analyse et la présentation des résultats, le choix des quartiers et de la population à l'étude sera examiné.

2.1.1 Les quartiers à l'étude: Ahuntsic à Montréal et Vimont-Auteuil à Laval

Dans une première étape de repérage des deux quartiers à l'étude, les limites administratives ont été utilisées pour tracer les limites du quartier et répertorier les espaces publics, dont certains allaient être sélectionnés pour recruter les participants. Puisqu'il est reconnu dans les écrits que les représentations du quartier véhiculées par les résidants sont pertinentes pour appréhender le quartier (Coulton et al. 2001), aucune définition ou limites prédéterminées du quartier n'étaient proposées en entrevue. L'objectif de la démarche était spécifiquement d'aller voir sur le terrain les rapports qu'entretiennent les jeunes familles avec leur quartier. Comment le définissent-elles? Que représente-t-il? Quelles en sont les limites? Quels usages en font-elles? L'intérêt est de saisir le sens que les individus donnent à leur quartier, entendu comme espace de vie représenté et pratiqué quotidiennement par ceux qui y résident et en font l'usage. Celui-ci est appréhendé en fonction des représentations et des pratiques des habitants qui s'y inscrivent au quotidien comme autant de marqueurs d'identification et d'attachement. Le terme quartier est utilisé, mais dans une acceptation très large. Le quartier est considéré comme une spatialité urbaine importante, parmi d'autres. Il renvoie à différentes limites géographiques qui partent du lieu de résidence, jusqu'à la rue, le voisinage, l'arrondissement et que peuvent même s'étendre à toute la ville. De la même façon que les répondants étaient invités à définir eux-mêmes ce qu'ils entendaient par quartier, le mot attachement n'était jamais employé (ni dans la lettre d'invitation, ni dans les échanges avec les participants) afin de ne pas orienter leurs propos, biaisant du coup leur discours.

Le choix des deux quartiers à l'étude a été effectué en fonction de la prédominance de ménages de classes moyennes et de la présence de jeunes familles. De plus, les quartiers sélectionnés devaient être traversés par des changements démographiques significatifs quant au profil

ethnoculturel de leur population (arrivée d'immigrants ou arrivée d'immigrants d'autres origines que celles des populations établies). Le choix s'est arrêté sur les quartiers Ahuntsic à Montréal et Vimont-Auteuil à Laval. Nous avons initialement choisi de nous concentrer uniquement sur Vimont (et non Vimont-Auteuil) pour une meilleure concordance entre les entrevues approfondies et les observations et entrevues courtes menées dans le cadre du projet « Quartiers moyens ». Afin de comparer des secteurs similaires en regard de la taille de la population, nous avons décidé de regrouper ensemble Vimont-Auteuil, d'autant plus que plusieurs répondants d'Auteuil ont été recrutés alors qu'ils fréquentaient les espaces publics ou qu'ils utilisaient les équipements collectifs de Vimont et que peu font la différence entre les deux quartiers. On ne constate d'ailleurs pas de différences majeures entre Vimont et Auteuil sur plusieurs variables sociodémographiques et contextuelles, si ce n'est que la plus forte proportion d'immigrants à Vimont (20%) qu'à Auteuil (13%) et le niveau socioéconomique légèrement plus élevé à Auteuil qu'à Vimont. Nous parlerons ainsi de Vimont-Auteuil, sauf dans le chapitre 5 où l'on s'en tiendra à Vimont puisque sont davantage utilisées les observations et les entrevues courtes menées uniquement dans ce quartier.

Les secteurs d'Ahuntsic à Montréal et de Vimont-Auteuil à Laval ont été jusqu'ici peu étudiés. Passant à côté du radar des chercheurs, il n'existe, à notre connaissance, aucune étude approfondie et ciblée d'Ahuntsic⁹, contrastant avec l'attention accordée à d'autres quartiers montréalais tels que le Plateau Mont-Royal, Parc-Extension, le Mile-End, Côte-des-Neiges ou Hochelaga-Maisonneuve. Même chose du côté de Laval, et des banlieues montréalaises en général, où les études sont peu nombreuses¹⁰ et prennent souvent la ville dans son ensemble sans s'intéresser aux différents quartiers qui la composent.

Ahuntsic et Vimont-Auteuil offrent une comparaison intéressante à plusieurs égards. Ils possèdent un environnement bâti comparable en regard du type et de la période de construction, même si Vimont comprend plus de maisons unifamiliales qu'Ahuntsic. Quartiers de classes moyennes¹¹ en plein essor, ils connaissent tous deux des transformations rapides de leur

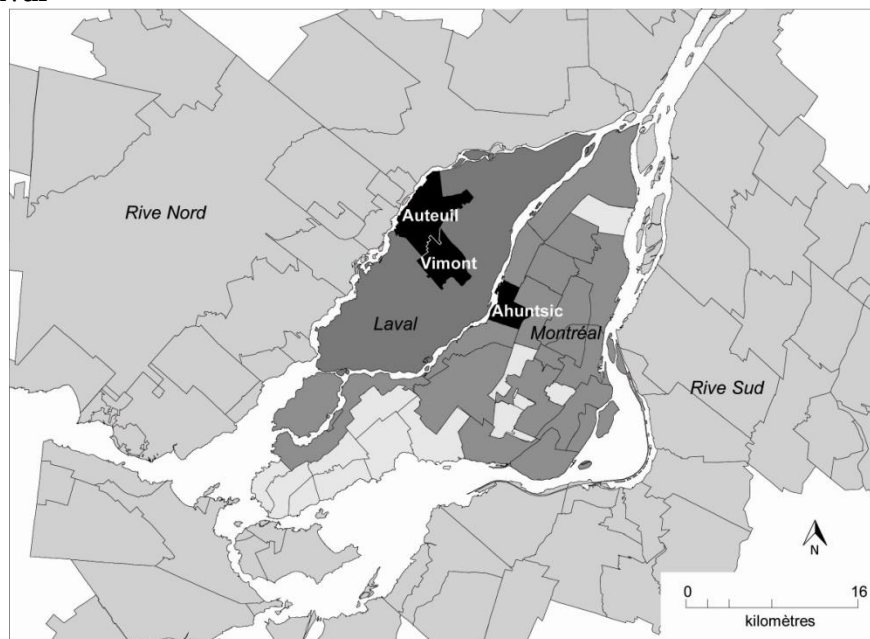
⁹ Outre les travaux de Boudreau, Janni et Chatel (2011) et de Leduc-Primeau, Sénécal et Vachon (2013) bien qu'ils se situent dans une toute autre perspective.

¹⁰ Notons toutefois l'étude de Tremblay et Chicoine (2008) sur la qualité de vie et l'attraction des entreprises hi-tech dans la banlieue montréalaise de Laval et les travaux du groupe de recherche Métropolisation et Société (MéSo).

¹¹ Ils sont associés dans l'imaginaire collectif à des quartiers de classe moyenne : « ni pauvre, ni riche », nous diront souvent nos interlocuteurs.

population. Une population jadis vieillissante, majoritairement de petites classes moyennes francophones, laisse aujourd'hui place à l'arrivée de jeunes familles, de même qu'à des personnes issues de l'immigration. Autrefois relativement homogènes sur le plan de la composition ethnique, ils deviennent aujourd'hui de plus en plus multiethniques. À l'image des quartiers de classes moyennes, ils sont socialement contrastés. Leur relative accessibilité économique, mais aussi routière avec des voies de transport bien développées vers plusieurs pôles d'emploi tantôt au centre-ville, tantôt en banlieue de 2^e et 3^e couronnes, en font des secteurs prisés de la région métropolitaine. Ils sont relativement proches, puisque situés de part et d'autre de la Rivière-des-Prairies, frontière entre Montréal et Laval, dans ce que le groupe de recherche Métropolisation et Société (MéSo) a convenu d'appeler l'axe migratoire Centre-Nord (Sénécal 2011). Bien qu'ils soient seulement séparés par une dizaine de kilomètres, il existe pourtant des différences majeures dans la morphologie des deux quartiers, la présence d'espaces publics et de réseaux de sociabilité, de même que dans la vie associative et sportive.

Carte 1 – Localisation des quartiers à l'étude : Ahuntsic à Montréal et Vimont-Auteuil à Laval



Source: Nathalie Vachon, INRS-UCS

La présentation qui suit d'Ahuntsic et de Vimont-Auteuil ne se veut pas un portrait sociodémographique et économique conventionnel. Rappelons que le quartier est utilisé dans sa dimension sociologique en tenant compte des représentations et des pratiques des résidents. Nous

présentons plutôt une description des particularités du contexte ahuntsicois et vimont-auteuillais. Quelques données statistiques sont tout de même présentées afin de dépeindre le contexte dans lequel se sont déroulées les observations et entrevues.

Ahuntsic est un quartier résidentiel péricentral situé au nord-ouest de l'île de Montréal, en bordure de la Rivière-des-Prairies, à une dizaine de kilomètres du centre-ville. Il fait partie de l'arrondissement d'Ahuntsic-Cartierville, un des 19 arrondissements de la Ville de Montréal. En regard des objectifs de l'étude, le district de Bordeaux-Cartierville, nettement plus multiethnique, est exclu de nos analyses. Ahuntsic a connu son apogée durant la Seconde Guerre mondiale jusqu'aux années 70, alors qu'il était encore une « banlieue sur l'île ». Quartier vieillissant, il connaît un renouveau démographique et accueille de plus en plus de jeunes familles relativement bien nanties comme en témoigne le prix moyen des maisons unifamiliales, bondissant de 40% en 5 ans (Fédération des chambres immobilières du Québec 2013). Les populations issues de l'immigration récente et diversifiée qui avaient été pendant longtemps pratiquement absentes du quartier s'y installent maintenant en plus grand nombre, bien que loin derrière les secteurs limitrophes multiethniques de Montréal-Nord (à l'est) et de Cartierville (à l'ouest)¹². Sa population (91 610 en 2006) qui était depuis longtemps dominée par des francophones nés au Québec (Boivin 1985) accueille aujourd'hui une immigration récente diversifiée en provenance notamment de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient, ainsi que des Antilles. En 2006, 27% de sa population était immigrante.

¹² Un peu plus d'un tiers (36%) de la population de l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville est immigrante, une proportion qui se situe au-dessus de la moyenne de la ville de Montréal qui est à 31% selon les données du recensement de 2006.

Figure 3 – Cadre bâti d’Ahuntsic



Source : Sandrine Jean

Ahuntsic est ethniquement et socialement contrasté quoiqu’il soit encore perçu comme un quartier relativement aisé et homogène. Selon les données de Statistiques Canada, le revenu moyen des ménages après impôt en 2006 était de 43 290\$. La diversité ethnique n’est pas dispersée de façon uniforme sur le territoire, ce qui n’est pas sans créer des divisions, parfois bien tranchées, entre les secteurs plus mixtes – ensembles de logements sociaux importants et blocs appartements aux abords des grandes voies de circulation où se concentrent notamment des nouveaux arrivants défavorisés – et d’autres, plus homogènes qui comprennent des familles ou des personnes âgées majoritairement blanches, francophones, propriétaires d’un duplex ou d’un bungalow. Quant au cadre bâti, Ahuntsic se caractérise par la diversité de son offre résidentielle : secteurs typiquement montréalais composés de plexes et de résidences unifamiliales. On dénombre pas moins d’une trentaine d’organismes communautaires, plusieurs d’entre eux ayant pour clientèle les jeunes familles qui s’installent de plus en plus en grand nombre dans le quartier. La vie culturelle y est riche, et le quartier comprend une des bibliothèques les plus achalandées de la ville. Ahuntsic profite d’un vaste réseau de parcs, d’espaces verts et de voies cyclables, de même que de nombreux accès aux rives de la Rivière-des-Prairies.

Figure 4 – Espaces verts et offres culturelles à Ahuntsic



Source: Sandrine Jean

Le deuxième quartier retenu, **Vimont-Auteuil**, comprend 60 722 habitants (27 207 à Vimont et 33 515 à Auteuil en 2006). C'est un quartier typique de banlieue nord-américaine situé au centre-nord de l'île Jésus, à la Ville de Laval. Il est caractérisé par un milieu résidentiel de bungalows datant de l'après-guerre, bien que des constructions neuves et des condominiums s'y multiplient depuis quelques années. L'usage de la voiture est facilité par la présence de nombreux axes routiers. Plus récemment, le développement des transports en commun y a augmenté la capacité de déplacement, avec trois stations de métro inaugurées à Laval en 2007, dans les quartiers adjacents à notre terrain d'étude. Une gare de train se trouve par ailleurs à proximité pour les travailleurs du centre-ville. Quartier à plus faible densité, il comprend relativement peu d'espaces publics – du moins utilisés selon ce que nous avons observé – et un nombre limité d'artères commerciales. Le tissu associatif n'y est pas très développé, sauf en ce qui a trait aux organismes communautaires pour les aînés, en particulier pour la population italienne vieillissante qui y est depuis longtemps bien ancrée. Vimont-Auteuil propose une foule d'activités familiales et est bien fourni en installations sportives.

Figure 5 – Cadre bâti de Vimont-Auteuil



Source : Sandrine Jean

Quartier de classe moyenne canadienne-française, Vimont-Auteuil connaît lui aussi un rajeunissement de sa population par l'arrivée de jeunes familles, mais aussi d'immigrants aux origines ethniques extrêmement variées (de l'Europe, principalement de l'Italie, de l'Afrique du Nord, de l'Asie et du Moyen-Orient ainsi que de l'Amérique latine) (Saint-Pierre 2011). Longtemps concentrée dans Chomedey, Pont-Viau et Fabreville, l'immigration ne se restreint plus à ces secteurs. À l'image de plusieurs banlieues proches, Laval est souvent perçue comme une entité homogène et l'on tend à oublier l'hétérogénéité et la variabilité qui caractérisent aujourd'hui ce milieu de vie choisi par une portion grandissante de population. Vimont-Auteuil comptait 16 % d'immigrants en 2006. Ces proportions sont sans doute aujourd'hui bien supérieures et la diversité ethnique semble s'être également considérablement accrue, comme en témoignent nos observations de terrain et des entrevues avec les résidants et usagers d'espaces publics. Il comprend aussi des couches aisées avec un revenu moyen des ménages après impôt de 61 081\$ en 2006 (Statistique Canada 2006).

Figure 6 – Activités familiales dans les parcs de Vimont-Auteuil



Source : Sandrine Jean

2.1.2 Un contexte métropolitain en changement

Cette recherche doctorale a pour contexte une région métropolitaine montréalaise divisée dans sa quête pour retenir et attirer les jeunes familles. Théâtre de la mobilité des ménages, mais aussi de leur ancrage urbain, la grande région de Montréal est un observatoire de choix. Montréal est une métropole cosmopolite où se côtoie une diversité ethnique et socio-culturelle sans pareil. À cet égard, elle est différente des villes de Toronto ou de Vancouver qui malgré une présence immigrante plus prononcée, ne sont pas aussi diversifiées. La super-diversité (Vertovec 2007) montréalaise a peu d'équivalent ailleurs au Canada et la fluidité de son immigration complexifie la compréhension du rapport à l'Autre dans l'espace de la ville. Mais alors que pendant longtemps les immigrants s'établissaient peu hors de Montréal, à la différence de Toronto et de Vancouver, les tendances qui se profilent dans les plus récentes données statistiques montrent que ce portrait change (Leloup et Germain 2012). Phénomène récent et peu documenté, on assiste à un étalement spatial de l'immigration dans la région métropolitaine de Montréal (Institut de la statistique du Québec 2010). Les immigrants sont aujourd'hui plus nombreux à quitter les quartiers centraux de l'île de Montréal pour s'établir en banlieue (Statistique Canada 2011). Laval arrive en tête de lice et sa popularité ne se dément pas auprès des immigrants étant le choix de 40% d'entre eux contre seulement 16% des non-immigrants (Turcotte et Vézina 2010). Rompant avec la tradition des quartiers centraux, principales, sinon exclusives zones d'accueil

des premières générations d'immigrés, les banlieues rassemblent de plus en plus des populations mixtes d'un point de vue social et ethnique (Charbonneau et Germain 2002; Guay et Hamel 2004). Si cette diversité a longtemps été inscrite dans le paysage des quartiers centraux, elle ne s'y restreint plus et se répand¹³ dans les quartiers péricentraux et de proches banlieues qui deviennent aujourd'hui de plus en plus multiethniques (Apparicio, Leloup et Rivet 2007). Ces nouveaux espaces de mise en présence quotidienne de groupes hétérogènes suscitent des opportunités de rencontres et potentiellement de frictions. Se côtoient ainsi jeunes familles avec enfants, personnes âgées, ménages solos, étudiants, immigrants dans les espaces de la vie quotidienne.

2.2 Collecte des données

Les données empiriques, recueillies entre mai 2011 et août 2012, sont de quatre ordres. Notre corpus comprend :

- 1) des entrevues approfondies semi-dirigées avec des jeunes familles qui résident dans les deux quartiers étudiés;
- 2) des séances d'observation non-participante dans des espaces publics sélectionnés de quatre quartiers de la région métropolitaine montréalaise (Ahuntsic et Vimont-Auteuil, Loyola et St-Léonard) menées le cadre du projet « Quartiers moyens »;
- 3) des entrevues auprès d'informateurs-clés (bibliothécaires, fonctionnaires d'arrondissement, élus, animateurs communautaires, etc.);
- 4) des entrevues courtes auprès d'usagers d'espaces publics¹⁴.

Nous présentons ici les analyses portant uniquement sur les jeunes familles de classes moyennes dans les quartiers d'Ahuntsic et de Vimont-Auteuil qui sont l'objet de cette thèse.

Pour colliger les données, un guide d'entretien semi-dirigé (Annexe 1) comprenant un court questionnaire sociodémographique (Annexe 2) et sa version abrégée de 5-7 questions pour les

¹³ Leloup et Germain (2012) utilisent la métaphore de la fluidité en faisant référence à un liquide qui se répand pour caractériser la distribution et l'évolution de la diversité ethnoculturelle dans la région métropolitaine.

¹⁴ Je remercie toute l'équipe du projet « Quartiers moyens » pour l'utilisation de la grille d'observation. Certaines observations et entrevues ont été faites par Valérie Congote (Vimont-Auteuil) et Annie Bilodeau (Ahuntsic), mes co-équipières de terrain, et j'en profite pour les remercier chaleureusement.

entrevues courtes a été utilisé. Le principe de triangulation a été appliqué afin de valider les différents types d'informations recueillies sur le terrain. Avant de présenter plus en détail les outils de collecte, de même que la démarche analytique et la présentation du profil des répondants, quelques remarques sur le recrutement et le déroulement de la collecte seront apportées.

2.2.1 Entrevues approfondies

Un total de 51 entrevues approfondies ont été menées avec des ménages de classes moyennes à Vimont-Auteuil (24)¹⁵ et à Ahuntsic (27) entre le mois d'août 2011 et 2012. D'une durée moyenne de soixante-quinze minutes, les entrevues portaient sur leur parcours résidentiel, les usages du quartier, les rapports au voisinage, les images et représentations du quartier de même que les changements relatifs à la composition sociale et ethnique, ainsi que la satisfaction résidentielle générale et les perspectives de mobilité (voir le guide d'entretien en Annexe 1)¹⁶.

Stratégie récurrente de l'entretien ethnographique, « l'entretien conversationnel » visant à rapprocher autant que possible l'entretien du registre de la conversation, a été privilégié avec l'emploi de questions de type « ouvertes »¹⁷. La connaissance préalable de plusieurs répondants rencontrés dans différents lieux publics ou lors d'activités permettait de briser la glace plus rapidement et d'établir un climat d'écoute et de confiance propice à un dialogue d'égal à égal et surtout, pour éviter que le répondant ne se sente en situation d'interrogatoire. À ce titre, plusieurs répondants étaient (agréablement) surpris en voyant le nombre restreint de questions et semblaient soulagés de l'apparente banalité des dimensions abordées durant l'entrevue. En tout temps, ils étaient invités à parler d'aspects de leur vie quotidienne qu'ils jugeaient intéressants, pertinents ou des choses dont ils voulaient tout simplement parler par rapport à leur vie de famille, leur logement, leur quartier, ou leur ville etc. Cette façon de procéder vise à limiter les

¹⁵ Réparties également à Vimont (12) et à Auteuil (12). Le nombre légèrement moins élevé de répondants à Vimont-Auteuil comparativement à Ahuntsic reflète les difficultés rencontrées par la chercheuse lors du recrutement dans ce quartier de proche banlieue.

¹⁶ Il est à noter que dans la majorité des cas, l'ordre des questions n'a pas été respecté, pour favoriser un entretien souple sous le mode de la conversation, tout en s'assurant que les différentes sections du guide étaient couvertes.

¹⁷ Avant chaque entrevue, tous les répondants devaient prendre connaissance de la lettre d'information du projet doctoral et signer un formulaire de consentement (voir Annexe 3 et 4).

biais d'une recherche qui s'appuierait uniquement sur les données d'entrevues, compte tenu que le discours social dominant sur les conséquences environnementales négatives de l'étalement urbain pourrait orienter les réponses de nos interlocuteurs. À la fin de l'entrevue, une période de questions était réservée aux répondants et ils avaient la possibilité de revenir sur certains commentaires soulevés durant l'entrevue. Le principe de saturation de Glaser et Strauss a été appliqué pour déterminer le nombre d'entretiens nécessaires, en plus de la triangulation des sources de données.

“Saturation means that no additional data are being found whereby the sociologist can develop properties of the category. As he sees similar instance over and over again, the researcher becomes empirically confident that a category is saturated”(1967, 63).

Dans la mesure du possible, les entrevues étaient effectuées simultanément auprès des deux parents. Dans les cas où il était impossible de rencontrer les deux parents de jeunes enfants ensemble puisque cela engendrait une trop grande pression dans la gestion du quotidien de la famille (gardiennage des enfants, trouver une plage horaire où les deux parents sont disponibles, etc.), l'entrevue était menée uniquement avec un des deux parents. À l'exception de trois entrevues, les femmes participaient généralement aux entrevues individuelles en face-à-face. Les répondants aux entrevues individuelles étaient invités à commenter les opinions de leur conjoint(e) sur les différentes dimensions abordées lors de l'entretien. Puisque les choix de la localisation résidentielle sont des sujets qui ont sans doute fait l'objet de discussion par les membres du ménage et qu'ils relèvent a priori d'une décision partagée au sein du couple (Valentine 1999), on peut donc penser qu'aucun biais important de collecte des données n'a été induit.

Presque tous les entretiens se sont déroulés au domicile des familles¹⁸, ce qui permettait de les situer dans leur cadre de vie et leur logement. Dans la majorité des cas, les entrevues ont eu lieu l'après-midi ou en soirée. La sieste de l'après-midi était un moment privilégié par les mères, du moins pour celles en congé de maternité, travaillant à temps partiel ou à contrat, pour me recevoir chez elles. Les entrevues effectuées en soirée permettaient davantage de rencontrer simultanément les deux parents.

¹⁸ À l'exception de deux entrevues qui ont eu lieu dans des cafés du quartier.

Finalement, un bref questionnaire sociodémographique était complété par le participant à la toute fin de l'entrevue (voir Annexe 2). Des questions portant sur le profil sociodémographique (âge, sexe, lieu de naissance), le profil familial (nombre et âge des enfants), le profil professionnel (niveau de scolarité, occupation actuelle), le profil résidentiel (mode d'occupation, taille et type de logement, résidence secondaire), ainsi que sur le profil économique (revenu familial brut) étaient posées. Les données étaient compilées afin de présenter le profil des répondants (Tableau 2).

2.2.2 Remarques sur le recrutement et le déroulement de la collecte des données

Sans vouloir passer outre l'émergence et la diversification des types de ménages et des modèles familiaux qu'a connu le Québec depuis la fin de années 60 (Dagenais 2000)¹⁹, il a été décidé de ne pas inclure les familles monoparentales dans cette recherche. Les écrits existants démontrent qu'étant donné les contraintes économiques et de temps des familles monoparentales, celles-ci ont des rapports au quartier souvent différents des couples biparentaux avec enfant(s) (Ortiz-Guitart 2004; Robin 2003). Afin d'éviter le risque d'induire des rapports différenciés au quartier et dans une optique d'une plus grande homogénéité de notre échantillon pour des fins de comparaisons, il a été décidé de cibler les familles biparentales. On entend par famille biparentale des adultes cohabitant, mariés ou non, ayant au moins un enfant âgé de moins de 18 ans résidant à domicile.

Le recrutement des participants pour les entrevues a été effectué selon la stratégie « boule de neige ». Les familles ont été recrutées après avoir été approchées dans les lieux publics ciblés pour l'observation ainsi que lors d'activités organisées dans le quartier. Des courriels d'invitation avaient été préalablement envoyés aux familles d'Ahuntsic et de Vimont-Auteuil par l'entremise d'organismes communautaires pour les familles, ainsi que par les services de garde (CPE et milieu familial), mais ce mode de recrutement s'est avéré être infructueux. Dans une optique de

¹⁹ La famille, l'institution de base de la société, a connu de profonds changements. Diminution du nombre de mariages au profit de l'union libre, baisse du nombre d'enfants, multiplication des divorces, développement des familles monoparentales et des familles recomposées ainsi que l'augmentation du nombre de personnes vivant seules : la cellule familiale est en redéfinition. La généralisation du travail salarié féminin est un élément central de la modification de la famille et de ses pratiques, « même si les modèles culturels opposent une forte inertie à la déconstruction des partages domestiques et parentaux » comme le souligne à juste titre Ascher (1998, 187). La volonté des femmes d'atteindre une plus grande autonomie et une meilleure intégration socioéconomique, l'apparition d'une économie familiale basée sur le ménage à double salaire pour subvenir à l'augmentation des besoins de consommation typiques des ménages de classes moyennes et supérieures, ainsi que l'accroissement de la demande pour une main-d'œuvre féminine dans le secteur tertiaire (Rose et Villeneuve, 1993 ; Chicoine, 2001) expliquent en partie ces transformations.

flexibilité et d'adaptabilité au terrain et à la population à l'étude, l'avenue privilégiée a donc été de recruter les familles dans les espaces qu'elles fréquentent au quotidien. La sollicitation des familles à l'entrevue a donné lieu à des discussions plus ou moins formalisées qui ont été de précieuses sources d'informations (Taplin, Scheld et Low 2002). Par exemple, plusieurs personnes approchées se mettaient sans préambule à parler de leur quartier, des raisons qui les avaient motivées à s'y installer, de même qu'aux défis de la conciliation travail-famille. Sans vouloir les brusquer en leur disant que c'était des questions qui seraient abordées plus en détail dans un entretien enregistré et au risque de perdre l'opportunité de rencontrer à nouveau ces familles à l'horaire bien chargé, l'option de mener des entrevues informelles plus ou moins courtes non enregistrées directement sur le terrain a aussi été retenue. Elles ont parfois donné lieu à des scènes cocasses (discussions en surveillant les enfants les deux pieds dans la pataugeoire, ou dans les gradins de l'arène durant la pratique de patinage). Cette avenue était privilégiée en dernier recours s'il n'était pas possible de rencontrer les familles pour des entrevues approfondies enregistrées.

Le choix des interlocuteurs s'est opéré pour une bonne part grâce à des références de répondants potentiels en cours d'entretien. Certains participants ont été d'une aide significative en recrutant d'autres familles dans leurs réseaux respectifs, à savoir dans leur entourage (physique et affinitaire), dans leur milieu de travail ou dans leurs activités communautaires, culturelles ou sportives. Un maximum de cinq répondants par réseau ou par lieu de recrutement ont été sélectionnés afin de favoriser la diversité des profils d'interviewés. Aucune rétribution monétaire n'était offerte aux participants. Les participants étaient invités à laisser leurs coordonnées s'ils souhaitaient être tenus au courant de l'avancement de la recherche, ainsi que des résultats.

Tel qu'il a déjà été souligné, le recrutement des familles a été beaucoup plus ardu à Vimont-Auteuil qu'à Ahuntsic, expliquant par ailleurs le nombre légèrement inférieur d'entrevues (24 vs 27). La morphologie de la banlieue lavalloise est ainsi faite qu'il y a peu d'espaces publics utilisés. De notre expérience, il a semblé y avoir moins d'activités organisées pour la famille à Vimont-Auteuil qu'à Ahuntsic, à l'exception des activités sportives. La clientèle des centres communautaires de Vimont et d'Auteuil étaient surtout composée de personnes âgées, rendant difficile le contact avec les familles pour les inviter en entrevue. Alors qu'à Ahuntsic, les activités à la bibliothèque ont permis de recruter pas moins de quatre familles lors d'un seul événement (Heure du conte pour enfants), le recrutement de familles lors d'activités organisées à la

bibliothèque Laure-Conan de Vimont a été un échec retentissant. Même chose pour les listes d'envoi aux garderies. À Ahuntsic, ce mode de recrutement a permis de rencontrer deux familles en entrevue. À Vimont-Auteuil, aucune des 7 garderies contactées par courriel n'a répondu à l'invitation. Après plusieurs tentatives infructueuses, les activités sportives, attirant foule à Vimont-Auteuil, ont finalement été un terrain de recrutement plus fertile.

L'autre défi a été de recruter des familles appartenant aux classes moyennes. Selon Statistique Canada, les ménages de la classe moyenne ont un revenu moyen situé entre 35 000 \$ et 70 000 \$²⁰. On peut donc estimer que 2,5 millions de Québécois appartiennent à cette catégorie. Certains chercheurs repoussent à 100 000 \$ la limite des revenus des membres de la classe moyenne, pour regrouper jusqu'à 5 millions de Québécois. Selon les différentes méthodes utilisées pour définir cette classe, on estime qu'entre 33 % et 66 % de la population du Québec font partie des classes moyennes. Mais faire partie des classes moyennes signifie des situations sociales et économiques souvent bien distinctes, variant en fonction de la possession de capitaux économique, social ou culturel qui se traduisent par une diversité de représentations sociales et d'usages du quartier, de même que par des stratégies résidentielles forts différenciées. La notion de classe est employée ici dans une perspective de stratification des conditions et des styles de vie plutôt que dans une débat (ou de lutte) de classe sociale.

En s'inspirant des travaux de Chauvel (2006) et de Cusin (2012), quatre critères sont utilisés pour baliser les contours des classes moyennes. Les ménages devaient se qualifier à au moins trois des quatre pour pouvoir participer à l'enquête :

1) Habiter dans un quartier « dit » de classes moyennes

Ahuntsic et Vimont-Auteuil comprennent une forte proportion de ménages à revenus moyens. Ils sont depuis longtemps associés aux classes moyennes tant dans les médias que de l'avis de ceux qui y habitent.

2) Avoir un revenu familial brut entre 40 000 \$ et 120 000 \$

Une conception extensive du revenu moyen a été employée. La limite supérieure du revenu familial brut a été haussée à 120 000\$. Quelques ménages qui se considéraient comme faisant

²⁰ Pour de plus amples précisions, voir la documentation de Statistique Canada sur son site web – www.statcan.ca

partie des classes moyennes malgré des revenus inférieurs à 40 000 \$ (n=6) ou supérieurs à 100 000 \$ (n=12) ont été inclus.

Retenir le revenu comme indicateur pour caractériser la hiérarchie sociale est réducteur (Langlois 2010) et il ne peut à lui seul être utilisé comme marqueur de classe. Nous l'avons donc couplé à l'occupation socioprofessionnelle.

3) Occuper une position intermédiaire dans l'échelle des occupations socioprofessionnelles

Ces professions comprennent les cadres intermédiaires/semi-professionnels, les cols blancs ou les cols bleus qualifiés dans des domaines aussi variés que la fonction publique, la santé, le privé, dans le domaine de la finance ou dans les technologies de l'information et des communications. Les professeurs (école primaire et secondaire, collège et université) et les professions intellectuelles supérieures sont aussi inclus.

4) S'auto-catégoriser en termes de classes moyennes

Le partage de lieux de résidence communs, de revenus similaires et de positions socio-économiques comparables n'est pas garant d'une homogénéité de classe au sein des couches moyennes (Bosc, 2008; Langlois, 2010). La réalité à laquelle elle renvoie est beaucoup plus éclatée en raison de l'hétérogénéité des origines sociales, des trajectoires résidentielles et des conditions d'existence entre les différents groupes qui la composent. L'appartenance de classe a aussi été utilisée pour éviter l'exclusion de membres qui pouvaient s'identifier aux classes moyennes sans nécessairement cadrer dans les critères de revenus et de professions.

Le statut d'occupation du logement implique des significations multiples, notamment au niveau de l'investissement physique, symbolique et financier dans le logement (Bonvalet et Dureau 2000). Puisque nous souhaitons traiter des choix résidentiels des jeunes familles dans la ville centre et en banlieue et de leurs rapports au quartier, il était impératif de contrôler l'échantillon pour le statut d'occupation. Il aurait été biaisé de comparer des ménages propriétaires de leur maison à Laval avec des familles locataires à Montréal. Un petit échantillon de locataires a donc été inclus dans la recherche. L'ancienneté de résidence est aussi étroitement liée à l'attachement au quartier (Authier 2001; Fleury-Bahi, Félonneau et Marchand 2008; Hooge et Bing 2009). Nous souhaitons au départ recruter des familles résidentes du quartier depuis au moins trois ans. Face aux difficultés de recrutement et dans le but de mieux représenter la réalité d'une grande majorité des familles avec des jeunes enfants arrivées depuis peu à Ahuntsic et Vimont-Auteuil, il

a été décidé d'abaisser à un an (et parfois même un peu moins) le temps de résidence dans le quartier. Compte tenu du nombre important de critères de sélection des répondants qui complexifiait grandement le recrutement, il n'a pas été possible de contrôler pour l'origine ethnoculturelle. Autant que possible, nous avons essayé de diversifier l'origine ethnique des répondants telle qu'elle se donnait à voir dans les espaces publics du quartier.

Quelques précisions doivent être ici faites quant à l'impact de certains traits sociodémographiques de la jeune chercheure que je suis sur le déroulement de cette recherche. Tout d'abord, en soulignant à quel point le fait d'être une jeune femme a facilité le déroulement des observations et le recrutement en entrevue. Cette recherche n'aurait sûrement pas été possible si j'avais été un homme. Je m'explique. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de faire des observations dans les parcs. À l'exception des aires de jeux pour enfants ou des terrains de sports, ceux-ci étaient généralement plutôt vides. Je me suis assise à plusieurs reprises sur un banc de parc, tout près des modules de jeux, à observer les interactions qui s'y déroulaient. J'ai repéré à quelques reprises des regards suspicieux à mon endroit, n'étant pas accompagnée d'enfant, mais j'ai toujours réussi à me faire oublier. Blanche, d'origine québécoise, dans la fin vingtaine, trimbalant mon vélo, j'ai réussi à me fondre dans le paysage dans la plupart des situations. Il aurait été peu probable qu'un homme puisse observer sans attirer l'attention dans des endroits fréquentés par des enfants en bas âge (modules de jeux, pataugeoire et piscine). Peut-être était-il aussi moins intimidant ou menaçant pour une mère au parc avec ses enfants de se faire aborder par une autre femme?

J'ai eu l'occasion de rester à plusieurs reprises à discuter informellement avec des mères une fois l'entrevue approfondie (enregistrée) terminée. Ces discussions informelles où l'on me posait plus de questions personnelles, sur ma situation conjugale, familiale ou professionnelle ont été très instructives, parfois même plus que les entrevues formelles. Je peux dire avoir réussi à nouer de bons contacts avec plusieurs femmes qui, après leur avoir davantage parlé de moi, semblaient plus enclines à parler d'elles et des aspects plus problématiques de la vie familiale par exemple. Un compte-rendu le plus exhaustif possible de ces discussions non enregistrées était effectué après chaque entrevue.

2.2.3 Observations et entrevues courtes

Finalement, des séances d'observation non participante dans les lieux publics et des entrevues courtes ont été menées dans le cadre du projet « Quartiers moyens », dans quatre quartiers de la région métropolitaine montréalaise pendant un peu plus d'un an, de mai 2011 à août 2012. Les résultats présentés ici ne touchent qu'aux jeunes familles de classes moyennes dans les quartiers d'Ahuntsic et de Vimont-Auteuil qui sont l'objet de cette thèse.

Les espaces publics observés ont été sélectionnés au terme d'opérations de balayage de terrain, de visites de familiarisation et d'entrevues avec les informateurs-clés (bibliothécaires, fonctionnaires d'arrondissement, élus, animateurs communautaires, etc.). Nous avons remarqué que les familles de classes moyennes²¹ fréquentent volontiers les parcs dotés d'équipement de jeu ou de sport et les parcs où sont organisées des activités (opérations écologiques, corvées nettoyage, distribution de fleurs ou les parcs à chiens) et des fêtes (fêtes de quartier, fête de la famille, après-midi famille, spectacles de musique, de théâtre). Les rues commerciales, ventes-trottoirs et marchés saisonniers, mais aussi les centres communautaires, sportifs de même que la bibliothèque de quartier se sont avérés des lieux privilégiés d'observation²². Différentes activités organisées par des organismes communautaires travaillant auprès des familles (Maison de quartier, Autour du bébé, Maison buissonnière, Halte-allaitement, services de répit, etc.) ont aussi fait l'objet de séances d'observation et de recrutement.

Une première série de séances d'observation a été menée selon un horaire diversifié : jour, soir et fin de semaine. La temporalité jouait un rôle crucial puisque nous avons rapidement constaté que l'achalandage des espaces publics variait fortement selon l'heure de la journée. Et ils étaient souvent vides. Ainsi, nous avons décidé de prioriser des lieux et heures précises de la journée où l'achalandage était plus important. Par exemple, les parcs sont en fin de journée, des lieux de sociabilité pour les mères et les gardiennes autour des espaces de jeu pour enfants, alors qu'ils sont complètement vides en plein après-midi, heure de la sieste des enfants en bas âge. Les lieux

²¹ Nous avons essayé de cerner l'identité des interlocuteurs de manière approximative à partir de leur apparence (phénotype, vêtement), leur accent, de questions sur leur ancienneté dans le quartier, leur statut résidentiel et sur la localisation approximative de leur domicile.

²² Les écoles et les garderies ont été exclues de l'observation puisqu'elles complexifiaient grandement les modalités du recrutement en nécessitant des démarches éthiques supplémentaires.

publics extérieurs ont été visités plus particulièrement lors de la belle saison. L'observation s'est poursuivie dans les espaces intérieurs du quartier une fois l'hiver venu ou par mauvais temps.

Pour cette partie ethnographique de l'enquête, nous avons fait plus de **47 observations systématiques** dans ces espaces publics, 29 à Ahuntsic et 18 à Vimont-Auteuil²³. Nous avons observé les usages et les pratiques que font les familles de ces espaces selon un protocole d'observations systématiques et standardisées inspiré par les recherches en anthropologie et en sociologie de la sociabilité publique (voir la grille d'observation en Annexe 5). L'observation se faisait sans grille pour limiter l'impact sur les situations observées (Adler et Adler 1994).

De brèves entrevues ont aussi été menées dans ces lieux: **34 courtes entrevues** ont été faites sur le mode de la conversation pour perturber le moins possible la dynamique des lieux. L'objectif était de saisir comment les habitants qui fréquentent ces lieux décrivent et apprécient les changements survenus dans leur quartier, quels sont les points forts et faibles du quartier. Si la nature de la conversation le permettait tout comme la disponibilité de l'interlocuteur, d'autres questions pouvaient aussi être abordées telles que les motifs d'établissement dans le quartier, ainsi que les espaces et les services fréquentés au quotidien.

2.3 Analyse des données empiriques et présentation des résultats

La démarche d'analyse privilégiée dans cette recherche est qualitative. Le traitement de l'ensemble du matériel empirique recueilli a été effectué par le biais d'analyses de contenu thématiques verticales et horizontales (Blanchet et Gotman 2007) selon un arbre de catégories analytiques hiérarchisées établi de façon déductive et inductive. L'analyse se décline en quatre temps.

Tout d'abord, tous les entretiens ont été enregistrés sur support numérique et retranscrits intégralement sous forme de verbatim rapidement après l'entrevue. Un compte-rendu d'entrevue « à chaud » des premières impressions était consigné immédiatement après la passation de

²³ N'ayant pas de voiture, les difficultés de déplacements en transport en commun expliquent le nombre plus restreint d'observations à Vimont-Auteuil. Le temps de trajet pour se rendre à Vimont-Auteuil était de 1h30 alors qu'il était de 40 minutes pour Ahuntsic.

l'entrevue. Cette première étape servait à structurer les données pour l'analyse en les mettant sous forme d'un texte lisible et analysable.

Dans un deuxième temps, une analyse de contenu verticale a été menée. Elle consiste à repérer des thèmes généraux, des unités de significations, ou des noyaux de sens pour paraphraser Blanchet et Gotman (2007), pour constituer des catégories analytiques. Celles-ci sont identifiées lors de l'imprégnation, la familiarisation des données par une lecture verticale du matériel (entrevue par entrevue, observations et notes de terrain). L'identification des catégories d'analyse est induite de ce corpus. Par exemple, une catégorie peut être déterminée à partir des mots utilisés par les répondants (Strauss et Corbin 1998). Elle est aussi déduite à partir du cadre conceptuel de la recherche, des hypothèses et objectifs de l'étude, de même que selon les grandes rubriques du guide d'entretien.

Dans un troisième temps, une grille d'analyse, également nommé « arbre » de codage a été élaborée (Annexe 6). Ce système de classification, hiérarchisant des thèmes principaux et secondaires, appelées « nœuds » et « sous-nœuds », a été enrichi au fil des différentes étapes de la recherche (Kaufmann 1996). Subséquemment, la grille était ajustée au fur et à mesure du codage de chaque entrevue, par la modification des thèmes existants, la création de nouveaux thèmes ou de sous-thèmes émergents. La tenue rigoureuse d'un cahier de bord durant la codification et l'analyse des données permet de systématiser les modifications apportées à l'arbre de codage en cours de traitement. L'arbre de codage a été appliqué à tous les entretiens avec l'aide du logiciel NVivo 9.0. C'est un outil facilitant les opérations de découpage de texte et de catégorisations (Bardin 2001) où le chercheur demeure autonome dans la structuration des données (verbatim, note de terrain, images, documents électroniques, etc.).

L'étape finale était celle de l'analyse et de l'interprétation des données. Elle consiste en une mise en perspective horizontale des entretiens par la confrontation transversale des discours et points de vue. L'analyse transversale permet d'éviter les généralisations hâtives ou basées sur des cas uniques ou isolés en cherchant « une cohérence thématique inter-entretien » (Blanchet et Gotman 2007, 96). Il s'agissait donc de faire ressortir les similitudes et les contrastes dans les propos de nos interlocuteurs qui relèvent de grandes tendances transversales émergeant des entrevues. L'analyse thématique a été guidée par une approche compréhensive marquée par un aller-retour

entre l'enregistrement initial, le verbatim intégral et la grille d'analyse thématique (Kaufmann 1996).

Quant à la présentation des résultats, nous utilisons surtout des proportions (minorité, quart, tiers, moitié, 4 familles sur 10, majorité) et parfois des pourcentages pour permettre au lecteur de repérer plus facilement les grandes tendances qui se dégagent du matériau. Règle générale, nous évoquons les thèmes par ordre d'importance en repérant les thèmes majoritaires et minoritaires, les idées consensuelles et celles qui diffèrent selon nos répondants. Dans le but de rendre compte le plus fidèlement possible du vécu que ces familles nous ont gracieusement livré, l'utilisation d'extraits d'entrevues nominatifs bien que fictifs a été priorisée. Des pseudonymes sont utilisés dans les extraits d'entrevues afin d'assurer la confidentialité de nos répondants tout en conservant l'intégrité de leurs récits narratifs. Ils permettent aussi au lecteur de « suivre » dans leur quotidien ces 51 familles. Chaque extrait comprend le quartier d'origine, un prénom fictif et le mode d'occupation du logement. Les entrevues de couple ont souvent donnée lieu à des échanges particulièrement éloquentes et il a été jugé opportun de les présenter comme tel. Le cas échéant, le caractère gras précise la personne dans le couple qui a tenu les propos qui sont rapportés. Une phrase introductive reprend parfois quelques éléments biographiques jugés pertinents à la compréhension de l'extrait (âge, origine ethnique, enfants d'âge préscolaire ou scolaire ou le nombre d'enfants par exemple). Bien que ces mises en contexte puissent parfois ajouter une certaine lourdeur au texte de par leur nature descriptive, elles apparaissent cruciales pour éviter de décontextualiser les propos tenus par les interlocuteurs. Avant d'entamer la deuxième partie sur l'analyse des données empiriques recueillies, le profil des répondants sera présenté.

2.4 Profil des répondants

Cinquante et une entrevues approfondies ont été réalisées auprès de ménages de classes moyennes à Ahuntsic et Vimont-Auteuil entre le mois d'août 2011 et 2012. De celles-ci, on compte 15 ménages interviewés en couple (soit 30 personnes) et 36 entrevues avec un des membres du couple. Un grand total de 68 personnes ont été interrogées (30 à Vimont-Auteuil et 38 à Ahuntsic). Tel que présenté au Tableau 2, 27 entrevues ont été menées respectivement à Ahuntsic avec 20 familles nées au Canada, dont 16 étaient propriétaires et quatre locataires, de même que 7 familles nées à l'extérieur du Canada, dont 3 étaient propriétaires et quatre

locataires. Quant à Vimont-Auteuil, 24 entrevues²⁴ ont été menées respectivement avec 13 familles nées au Canada, dont 11 étaient propriétaires et une locataire, ainsi que 12 familles nées à l'extérieur du Canada, dont 8 étaient propriétaires et 3 locataires. L'échantillon comprend plus de couples interrogés simultanément à Ahuntsic (11) qu'à Vimont-Auteuil (4). La surreprésentation des entrevues de couple à Ahuntsic résulte d'un recrutement facilité par la présence d'un nombre élevé de ménages en congé parental ou « à la maison » (15/27) au moment de l'entrevue. L'âge moyen des personnes interviewées est de trente-cinq ans. Les familles interviewées ont en moyenne deux enfants. L'étendue de l'âge des enfants se situe entre zéro et douze ans; la majorité des familles ayant au moins un enfant d'âge préscolaire ou primaire. La répartition du nombre d'enfants par ménage selon le quartier diffère. Les familles d'Ahuntsic ont règle général moins d'enfants (médiane : 1,67) et ceux-ci sont plus jeunes que ceux des familles interrogées à Vimont-Auteuil (médiane : 2,32). Seulement une famille à Vimont-Auteuil avait un enfant, le reste en a plus de deux. Les données statistiques donnent à penser que les familles avec plus de deux enfants auront déjà quitté Montréal du fait de la plus petite taille des logements. En outre, il a été difficile de recruter des familles nombreuses dans Ahuntsic.

Notre échantillon comprend des familles qui se sont installées depuis relativement peu de temps à Ahuntsic et Vimont-Auteuil. Sept familles sur dix y résidaient depuis moins de cinq ans et seulement dix pourcent depuis plus de dix ans. Il comprend aussi des répondants très scolarisés, les trois-quarts ayant réalisé des études universitaires (89% des Ahuntsicois et 71% des Vimont-Auteuillais). En termes de niveau socioéconomique, la majorité des ménages interrogés se situent dans les tranches salariales moyennes et moyennes-supérieures. Le revenu familial annuel brut est quelque peu supérieur au revenu médian des ménages dans le Grand Montréal de 53 000\$ (Observatoire Grand Montréal 2011). À noter que la Ville de Montréal est le lieu de résidence d'un nombre important de personnes seules, d'étudiants et de nouveaux immigrants, ce qui peut avoir un effet à la baisse sur les revenus médians.

Les professions sont diverses, mais surtout liées au secteur des services, de l'éducation ou de la fonction publique. Ainsi, les professions intellectuelles et en génie, les emplois de fonctionnaires, d'enseignants et de gestionnaires occupent une place importante dans l'échantillon de l'enquête,

²⁴ Les entrevues étaient réparties également à Vimont (12) et à Auteuil (12). Le nombre légèrement moins élevé de répondants à Vimont-Auteuil comparativement à Ahuntsic reflète les difficultés rencontrées par la chercheuse lors du recrutement dans ce quartier de proche banlieue.

mais les analystes, consultants et administrateurs dans le financement du secteur privé et des technologies de l'information et de la communication (TIC) sont également bien représentés. Seul un petit groupe de répondants se situent aux deux « extrêmes » des catégories professionnelles : des ouvriers ou cols bleus et des cadres ou hauts gestionnaires. Les résultats de notre enquête reflètent avant tout les choix et les pratiques des familles de classes moyennes.

Plus de ménages interviewés à Vimont-Auteuil (80%) sont biactifs qu'à Ahuntsic (60%). Rappelons que cette différence significative est le fait du nombre élevé de ménages en congé parental ou « à la maison » à Ahuntsic au moment de l'entrevue. Près de sept répondants actifs (au moins l'un des deux parents) sur dix à Vimont-Auteuil navettent pour le travail à Montréal sur une base quotidienne. La moitié de ceux-ci utilisent la voiture pour se rendre au travail. À Ahuntsic, quatre familles sur dix utilisent la voiture dans leurs déplacements vers les lieux d'emploi et les 60% restants utilisent les transports en commun ou des modes de déplacements alternatifs tels que la marche, le vélo ou le covoiturage. Parmi les travailleurs ahuntsicois, le temps moyen des déplacements pour se rendre au travail est de trente-cinq minutes chez les hommes et de vingt-cinq minutes chez les femmes (incluant un quart des femmes qui travaillent à la maison). L'étendue est de zéro à soixante minutes. Parmi les travailleurs vimont-auteuillais, il est de quarante-cinq minutes chez les hommes et de trente minutes chez les femmes. L'étendue est de zéro à une heure quinze.

Les répondants d'origine immigrante²⁵ sont quelque peu surreprésentés à Vimont-Auteuil (11/24), étant donné une transition démographique plus récente, et viennent d'une plus grande variété de pays (Maroc, Algérie, Tunisie, Liban, Syrie, Italie, Pologne, Japon, Colombie, Cuba, Haïti), qu'à Ahuntsic (7/27) (Algérie, Tunisie, Italie, France et Suisse). Les familles recrutées à Vimont sont aussi davantage propriétaires de leur logement (de bungalow ou maison unifamiliale) que locataires (en appartement).

²⁵ Notre échantillon comprend à la fois des immigrants et des natifs, à l'image des jeunes familles présentes dans les deux quartiers. Précisons que parmi les natifs, peu de jeunes familles dans ces quartiers qui n'ont pas une longue tradition d'accueil de l'immigration, sont d'origine immigrante ou sont des minorités visibles. Nous nous sommes donc contentées de classer nos interlocuteurs en deux catégories, ce qui, à l'échelle de la ville entière aurait été moins pertinent compte tenu de l'importance des minorités ethnoculturelles nées au Canada.

Tableau 2 – Principales caractéristiques sociodémographiques des répondants

	Ahuntsic n=27	Vimont-Auteuil n=24
Sexe (interviewés)		
Couple	11	4
Femme (seulement)	15	18
Homme (seulement)	1	2
Âge (répondant principal)		
Âge moyen	35	35
Écart-type	4	4
Enfants		
Âge		
Préscolaire (au moins un enfant)	24	14
Scolaire (au moins un enfant)	10	19
Nombre		
1	10	1
2	15	16
3 ou plus	2	7
Statut d'immigration		
Né au Canada	20	13
Né à l'extérieur du Canada*	7	11
Scolarité (dernier niveau atteint)		
Secondaire	1	1
Collégial	2	5
Universitaire		
Baccalauréat	11	12
Maîtrise	11	3
Doctorat	2	2
Occupation (au moment de l'entrevue)		
Biactifs	17	18
Statut de l'emploi (au moment de l'entrevue)		
Temps plein	6	8
Temps partiel	1	7
Travailleur autonome-contractuel	4	4

	Ahuntsic n=27	Vimont-Auteuil n=24
Statut de l'emploi (au moment de l'entrevue)		
À la maison	5	2
Congé parental	10	2
Sans emploi	1	1
Niveau socioéconomique (Revenu familial brut)		
10 000\$-39 999\$	2	4
40 000\$-79 999\$	5	3
80 000\$-99 999\$	8	7
100 000\$-119 999\$	6	4
120 000\$ et plus	6	6
Statut d'occupation		
Propriétaire	19	20
Locataire	8	4
Type de logement		
Appartement (location)	8	4
Condo	2	0
Triplex	2	0
Maison en rangée	4	1
Maison semi-détachée	5	3
Bungalow unifamilial	4	12
Maison unifamiliale (2 étage ou plus)	2	4
Ancienneté de résidence		
Moins d'un an	4	2
Un an à 5 ans	16	14
Plus de 5 ans à 10 ans	3	6
Plus de 10 ans	4	2
Voiture		
Aucune	2	1
Une ou plus	25	23

* Deux répondants nés au Canada s'identifiaient comme immigrant et ont été classés dans « Né à l'extérieur du pays »

Les familles que nous avons rencontrées ont en commun d'avoir une expérience de l'urbain : soit pour y avoir passé leur enfance ou une partie de leur enfance, soit pour y avoir résidé avant d'avoir des enfants (souvent au moment des études), soit pour en avoir une expérience significative²⁶ à l'âge adulte. Une famille sur six dans notre échantillon a passé son enfance dans un milieu urbain (à Montréal, dans une autre ville québécoise ou à l'extérieur du Canada). Le quart des répondants vient de la banlieue de Montréal et moins de dix pourcent de la campagne. La grande majorité des familles rencontrées (80%) habitaient à Montréal avant de fonder leur famille à Ahuntsic ou Vimont-Auteuil. Finalement, près de deux fois plus de familles ont une expérience significative de la ville à l'âge adulte qu'elles l'ont de la banlieue. Les résultats présentés ici doivent être interprétés en tenant compte des différences entre les représentations génériques que l'on se fait de « la ville » et celles dont on en a fait l'expérience (Fortin et Després 2008; Ramadier 2002).

²⁶ Une expérience significative signifie ici avoir vécu au moins 2 ans dans le milieu donné. Il est à noter qu'un lieu de résidence montréalais, ou une expérience urbaine, n'était pas un critère de recrutement.

DEUXIEME PARTIE – ANALYSES DES DONNÉES EMPIRIQUES

CHAPITRE 3. VILLE OU BANLIEUE? LES CHOIX RÉSIDENTIELS DES JEUNES FAMILLES DE CLASSES MOYENNES DANS LA GRANDE RÉGION DE MONTRÉAL

Présentation de l'article 1

L'article 1 a pour titre « Ville ou banlieue? Les choix résidentiels des jeunes familles de classes moyennes dans la grande région de Montréal ». Il paraîtra au printemps 2014, dans la revue *Recherches sociographiques*. Cet article introduit le chapitre 4 sur l'attachement au quartier (article 2) en analysant les choix résidentiels des familles de classes moyennes en faveur de la ville centrale ou de la banlieue. Pour s'intéresser aux usages que ces familles ont de leur quartier et les rapports d'attachement qu'elles y entretiennent, il fallait au préalable comprendre pourquoi elles ont respectivement choisi de s'établir à Ahuntsic et Vimont-Auteuil. Les entrevues menées auprès de ces familles illustrent que leurs choix résidentiels ne relèvent pas uniquement d'une comparaison en termes de prix et de taille de logement, mais découlent également d'un arbitrage complexe entre différents facteurs. Même si des dissimilitudes émergent dans le discours des Ahuntsicois et des Vimont-Auteuillais, ce qui frappe le plus c'est à quel point ces familles ont somme toute des aspirations semblables quant au choix du logement et du quartier.

Cet article a été rédigé dans un contexte de l'omniprésence du discours de l'attraction et de rétention des familles à Montréal auprès des dirigeants politiques, tant au niveau municipal que provincial. Il faut donc ici souligner que cet article a été influencé par l'actualité. Certains événements ont plus particulièrement alimenté ma réflexion. A cet égard, ma participation à la table-ronde « 514-450 (Montréal vs Laval) : Cohabitation trouble »²⁷, à Radio-Canada avec Marie-France Bazzo, Patrick Lagacé et Daniel Gill en novembre 2012 ainsi que mon passage à l'émission Mise à jour Montréal à MATV²⁸ en avril 2013 ont marqué la rédaction de cet article. Sur le plan scientifique, le colloque « Vivre en famille au cœur de la ville. Une journée de réflexion sur Montréal » de l'Institut d'urbanisme de la Faculté d'aménagement tenu à l'Université de Montréal le 19 avril 2013, a aussi été fort inspirant. L'article a également été

²⁷ En rediffusion au <http://blogues.radio-canada.ca/rive-sud/450-514-cohabitation-trouble/>

²⁸ L'émission est disponible aux abonnés de Vidéotron : <http://matv.ca/montreal/mes-emissions/mise-a-jour-montreal>

enrichi de nombreuses discussions avec ma directrice de recherche, Annick Germain, seule universitaire avec Xavier Leloup à avoir été invitée à siéger sur le comité de pilotage Montréal=Famille lancé par M. Jean-François Lisée, ministre responsable de la région de Montréal.

Je tiens à remercier une collègue et amie, Gabrielle Désilets, pour ses commentaires sur une version préliminaire de ce texte.

Résumé de l'article 1

Bon an, mal an, environ 20 000 personnes quittent la Ville de Montréal pour s'établir en banlieue. Dans ce contexte de concurrence pour attirer les jeunes ménages, nous nous sommes penchés sur les choix résidentiels de familles de classes moyennes en faveur de la ville centrale ou de la banlieue. Cinquante et une entrevues approfondies ont été menées en 2011-2012 dans deux quartiers de la région métropolitaine de Montréal, l'un représentant la banlieue, Vimont-Auteuil, l'autre la ville centrale, Ahuntsic. Au-delà du prix des logements, les choix résidentiels des familles sont liés aux représentations de la ville et de la banlieue, aux usages du quartier et du chez-soi, à leur mobilité quotidienne, leur identité, et en somme, leurs modes de vie. Les images négatives de la vie de famille en ville véhiculées par les Vimont-Auteuillais, de même que la vision stéréotypée de la banlieue dépeinte par les Ahuntsicois donnent à penser que l'opposition ville/banlieue est loin d'être caduque, du moins dans les représentations que s'en font encore aujourd'hui les jeunes familles de classes moyennes.

INTRODUCTION

Depuis quelques années, le nouveau mot d'ordre des dirigeants politiques de la région métropolitaine de Montréal est celui de l'attraction des jeunes familles. Les municipalités de la communauté métropolitaine se livrent bataille en multipliant les mesures incitatives et les campagnes de promotion. Afin de faire valoir les avantages d'habiter en ville, la Ville de Montréal a lancé en 2008 une vaste campagne publicitaire « Une vie proche de tout » dans le cadre de son plan d'action famille 2008-2012, avec des slogans aussi évocateurs que : « Montréal, j'y suis, j'y reste! » ou « Problèmes d'habitation? La banlieue n'est pas une solution », etc. On souhaitait réduire de 25 % le solde migratoire (qui était de -23 827 pour 2006-2007) entre Montréal et la banlieue d'ici 2012, en s'adressant principalement aux Montréalais de 25 à 44 ans qui quittent la ville-centre chaque année (Ville de Montréal 2008). Pourtant, force est de constater que cet objectif est loin d'avoir été atteint²⁹, avec environ 20 000 personnes ayant quitté Montréal au profit des quatre régions adjacentes (Laval, Lanaudière, Laurentides, Montérégie) entre 2011 et 2012 (Institut de la statistique du Québec 2013). Près d'un ménage (avec enfants) sur 6 a traversé les ponts de l'île de Montréal, une perte démographique des plus importantes comparativement au reste de la province (Turcotte et Vézina 2010) et qui à cet égard distingue Montréal de la Ville de Québec. Laval, municipalité avoisinante de Montréal, est l'une des gagnantes de ces transferts migratoires, surtout auprès des immigrants en provenance de la Ville de Montréal (le choix de 41 % d'entre eux) (Turcotte et Vézina 2010). Aujourd'hui, ce sont les banlieues de deuxième et de troisième couronnes qui connaissent une très forte augmentation de leur population (Institut de la statistique du Québec 2013).

La Ville de Laval, troisième plus grande ville au Québec, compte déjà plus de 100 000 familles et continue de connaître un rythme de croissance démographique rapide. Se disant sensible à la place prépondérante qu'occupent les familles dans le développement de la ville et de la collectivité (le tiers de ses résidants sont des ménages familiaux), la Ville de Laval a entrepris dès 2003 l'élaboration de sa politique familiale (qui aura été finalement lancée en 2007). Et en réponse à la campagne publicitaire menée par l'administration montréalaise, la Ville de Laval a contre-attaqué avec le slogan « Vivre à Laval, c'est tous les avantages de la grande ville, sans les

²⁹ Signalons que cet objectif a été repris intégralement dans le Plan de développement durable de la collectivité montréalaise 2010-2015 de la Ville de Montréal.

désavantages! ». Laval tente avant tout de se démarquer par son offre résidentielle diversifiée et moins chère qu'à Montréal, et ce dans un « environnement social de qualité » avec des « chez-soi parfaits pour tous les goûts, tous les besoins et tous les budgets » (Ville de Laval 2007). Elle n'hésite pas elle non plus à mobiliser la fierté collective des citoyens et à stimuler le sentiment de citoyenneté pour faire de Laval « une île, une ville, une grande famille! ».

Les familles sont omniprésentes dans les discours politiques des municipalités depuis le début des années 2000. Mais pas n'importe quelle famille. Les politiques visent avant tout les familles de classes moyennes. Alors que le débat sur le déclin et le déclasserment des classes moyennes fait rage en Europe et aux États-Unis (Bacqué et Vermeersch 2007; Bigot 2009; Chauvel 2001, 2006; Chopart, Charbonneau et René 2003; Dubar 2003; Dubet 2003; Germain 2011), le contexte québécois semble avoir été plus favorable aux classes moyennes (Langlois 2008). Une conjoncture économique relativement moins éprouvée par la crise immobilière et financière de la fin des années 2000 que la majorité des autres grandes régions métropolitaines nord-américaines, des politiques fiscales provinciales avantageuses et un coût de la vie parmi les plus bas en Amérique du Nord auraient relativement favorisé les classes moyennes. Ce regain d'intérêt politique et scientifique pour les familles de classes moyennes n'est pas sans lien avec le poids fiscal de ces ménages, qui sont par ailleurs relativement mobiles puisqu'ils ont les moyens de leurs choix résidentiels, dans un régime où les revenus fonciers représentent près des trois quarts du portefeuille des municipalités.

Dans ce contexte de concurrence ville/banlieue, la question du prix des propriétés sur l'île de Montréal est couramment évoquée pour expliquer ce nombre important de ménages, souvent composés de jeunes parents ou de jeunes en début de carrière, qui quittent l'île de Montréal (Institut de la statistique du Québec 2010). Or, notre recherche vise à aller au-delà du prix des logements, sans pourtant le négliger, pour mettre en lumière l'ensemble des facteurs qui expliquent les choix résidentiels des jeunes familles de classes moyennes en matière de localisation en faveur de la ville centrale ou de la banlieue³⁰. Ainsi, nous nous sommes penchés davantage sur les familles qui habitaient à Montréal et qui ont choisi de s'installer (ou de rester) à Ahuntsic au moment de fonder une famille ainsi que sur celles qui ont quitté la ville pour s'installer à Laval, dans Vimont-Auteuil. Privilégie-t-on une habitation à son goût peu importe sa

³⁰ Cet article s'inscrit dans la foulée des travaux d'une thèse de doctorat en études urbaines à l'INRS – Centre Urbanisation Culture Société. L'auteur tient à remercier l'aide financière du Conseil de recherche en sciences humaines (CRSH) et l'indéfectible support de sa directrice de thèse, Annick Germain et de son co-directeur, Richard Morin.

localisation ou le choix d'un (bon) quartier prédomine-t-il? Comment s'articule le choix de leur logement et de leur quartier?

Pour cerner les choix de localisation résidentielle des familles de classes moyennes, il a fallu les replacer dans un projet résidentiel plus large qui comprend d'un côté le choix d'un type de logement, d'un type de quartier et au final d'un certain mode de vie, et de l'autre d'un ensemble de contraintes pesant sur ces choix, dont le prix. Pour comprendre comment se fait cet arbitrage et ce qui l'explique, une perspective sociologique a été adoptée. Nous faisons l'hypothèse qu'au-delà du prix des logements, les choix résidentiels des familles de classes moyennes sont liés aux représentations de la ville et de la banlieue et aux modes de vie auxquels ils sont associés. Choisir de rester en ville ou de s'installer en banlieue serait donc lié à la façon dont les « citadins » et les « banlieusards » se représentent et utilisent leur chez-soi, leur quartier et la ville, et serait lié aussi à leur mobilité quotidienne, leur identité, en somme, à leurs modes de vie.

Cet article est divisé en quatre parties. La première discute des écrits sur les choix résidentiels ainsi que sur les concepts de ville et de banlieue, de même que sur les modes de vie urbains et banlieusards. Après avoir précisé les aspects méthodologiques de notre recherche, nous présentons le profil des jeunes familles rencontrées dans chaque terrain d'étude. Dans un troisième temps, nous abordons les motifs des choix résidentiels qui ont émergé des entrevues qualitatives menées avec les familles de Vimont-Auteuil (Laval) et celles d'Ahuntsic (Montréal). Nous reviendrons enfin sur les représentations de la ville et de la banlieue dans la vie des familles de classes moyennes d'aujourd'hui.

1. LES CHOIX RÉSIDENTIELS

Rossi (1955) a été le pionnier d'une longue tradition de recherche sur les choix résidentiels, à laquelle ont contribué tant les économistes, les géographes que les sociologues. Il fut l'un des premiers chercheurs à avoir considéré l'impact des changements dans le cycle de vie sur les choix résidentiels des familles. Depuis ces travaux, les trajectoires dans lesquelles s'inscrivent les choix résidentiels des ménages se sont grandement complexifiées et les transitions entre chaque étape du cycle familial sont devenues de plus en plus floues (Rose 2010). Néanmoins, la phase de la vie associée à la fondation de la famille coïncide encore souvent avec un logement devenu trop petit,

l'absence d'une cour et le souhait d'accéder à la propriété ou d'habiter en maison individuelle dans un secteur résidentiel tranquille et sécuritaire (Dieleman, Clark et Deurloo 2000; Jaillet 2004). La présence d'enfants continue donc de jouer un rôle significatif dans les choix résidentiels des familles, à la fois en lien avec les besoins en matière de logement et avec les préférences pour certains types de quartier (présence de parcs, d'écoles et de services pour les familles à proximité, densité), bref, en lien avec le choix d'un mode de vie (Hedman, van Ham et Manley 2011; Silverman, Lupton et Fenton 2005).

De nombreuses études ont souligné que les choix résidentiels ne traduisent pas mécaniquement la composition des ménages, en particulier la présence d'enfants, leur position dans le cycle de vie, leurs caractéristiques sociodémographiques ou les attributs objectifs (et perçus) du logement et de l'environnement résidentiel (Brown et Moore 1970; Clark et Onaka 1983; Feijten et Van Ham 2009; Pan Ké Shon 2007). Néanmoins, plusieurs insistent sur la situation particulièrement tendue des ménages avec enfants à double revenus qui doivent concilier proximité de l'emploi, distances de navettage (Dieleman, Dijst et Burghouwt 2002) et tâches familiales dans leur recherche domiciliaire (Droogleever et Karsten 1989; Jarvis 1999; Karsten 2007). Les trajectoires résidentielles et les milieux de vie durant l'enfance influenceraient aussi les préférences, les aspirations et les choix résidentiels des ménages (Ærø 2006; Feldman 1996). Dans une étude menée auprès de résidents du périurbain de la Ville de Québec, Fortin et Després (2008) démontrent la pertinence de l'influence combinée des milieux résidentiels actuels et antérieurs ainsi que des représentations de la ville, de la banlieue et de la campagne pour comprendre leurs choix résidentiels.

Les récents travaux de Thomas (2011), adaptés de Pattaroni, Thomas et Kaufmann (2009), bien qu'ils s'inscrivent dans un contexte fort différent de celui du Québec (Berne et Lausanne en Suisse), sont également instructifs pour comprendre les choix résidentiels des familles. Thomas postule que ces choix ne relèvent pas uniquement d'une comparaison en termes de prix et de taille de logement, mais découlent également d'un arbitrage complexe entre les facteurs économiques, fonctionnels, sociaux et sensibles. Les facteurs fonctionnels sont de l'ordre des usages du quartier et de l'organisation pratique de la vie quotidienne (accessibilité automobile, desserte de transport en commun, services et infrastructures de proximité). Les conditions économiques (des ménages et du marché immobilier) sont aussi comprises dans les facteurs fonctionnels. Les motifs sociaux renvoient à la composition sociale du voisinage, aux modalités

du rapport à l'Autre dans l'espace public et aux réseaux de sociabilité. Le choix de l'environnement social touche aussi à l'évaluation de la qualité du milieu de vie en regard de la réputation du secteur et de ses écoles, ainsi que l'animation et la vie de quartier. Finalement, les dimensions sensibles réfèrent notamment aux images et aux représentations sociales de la ville et de la banlieue. Elles dépendent des ressources individuelles (capital social, culturel, spatial et résidentiel), des caractéristiques de l'environnement construit (espaces verts, morphologie du bâti, densité) et naturel (besoin de nature, attrait pour le neuf ou l'ancien), ainsi que des préférences et aspirations quant aux manières d'habiter et aux modes de vie.

En nous inspirant de l'ensemble de ces travaux, ainsi que de ceux de Grafmeyer (2010), nous proposons de traiter des choix résidentiels sous l'angle d'arbitrages complexes effectués par les ménages entre ressources et contraintes, arbitrages qui sont influencés par leurs représentations sociales, de même que leurs expériences résidentielles antérieures. Ces contraintes et aspirations que nous expliciterons plus loin sont liées aux caractéristiques fonctionnelles, sociales et sensibles des milieux résidentiels de vie.

2. VIVRE EN VILLE ET VIVRE EN BANLIEUE

La ville et la banlieue ont fait couler beaucoup d'encre depuis longtemps en études urbaines et donnent lieu encore aujourd'hui à de nombreux débats sur le développement des métropoles, qu'il s'agisse d'étalement urbain ou d'autonomisation des banlieues, ou encore de déclin/renaissance des villes centres dans le sillage des phénomènes d'embourgeoisement (*gentrification*). Ces débats ne se présentent pas de la même manière en Europe et en Amérique du Nord car l'histoire des formes urbaines y est différente. Ils sont accompagnés de vocabulaires différents (notamment en France où l'on parle des cités de banlieues et du périurbain) et de significations parfois opposées, comme au Canada et aux États-Unis où les banlieues sont plus rarement des lieux de relégation. Au Québec, des travaux ont porté sur les différences structurelles et démographiques entre les banlieues de la capitale et celles de la métropole (Charbonneau et Germain 2002; Collin et Poitras 2002; Fortin et Bédard 2003; Fortin, Després et Vachon 2002), mais ce qui nous intéresse ici, ce sont les représentations qu'évoquent pour les jeunes familles la ville et la banlieue montréalaises comme espaces de vie. Comment qualifient-

elles leur espace résidentiel? Est-il associé à un mode de vie particulier? Que signifie habiter en ville ou en banlieue?

Les écrits scientifiques n'ont pas toujours réussi à prendre leurs distances des discours populaires, souvent convenus, lorsqu'il est question de définir sociologiquement la ville et la banlieue, le mode de vie urbain et banlieusard. On s'est souvent contenté de généralisations hâtives ou d'oppositions simplistes, ce qui a été décrié de tout temps par plusieurs auteurs (Bourne 1996; Fishman 1994; Gans 1968). Les inconvénients (perçus) de la vie urbaine, la rareté de logements abordables convenant aux besoins d'une famille, le manque d'espace et de verdure sont tour à tour utilisés pour démontrer à quel point la ville est un endroit peu propice pour élever des enfants (Bonner 1997; Fischer 1973). À l'inverse, la banlieue y est dépeinte comme le milieu de vie idéal, le refuge de la famille contemporaine de classe moyenne (Sennett 1970a, 1970b), s'installer en banlieue étant souvent vu comme un « choix naturel » pour les ménages planifiant d'avoir des enfants (Karsten, Lupi et Stigter-Speksnijder 2013). Nous constatons aussi que bon nombre de travaux se sont limités soit aux quartiers urbains (Authier et al. 2001; Blokland 2003; Butler et Robson 2001; Karsten 2007; Ley 1996; Rose 2004), soit aux quartiers de banlieue (Jackson 1985; Orfield 2002; Vieillard-Baron 2001; Walks 2013; Whyte 1956), peu mettant à profit la perspective comparative entre ville et banlieue, et moins encore dans le contexte canadien et québécois (Collin et Poitras 2002; Fortin et Bédard 2003).

Dans la mesure où les choix résidentiels sont un des mécanismes par lesquels les individus réalisent leurs préférences en termes de modes de vie (Ærø 2006; Walker et Li 2007), parler de mode de vie urbain et banlieusard n'est pas sans intérêt³¹. Déjà, au siècle dernier, plusieurs auteurs pensaient l'urbanisme et le suburbanisme comme « mode de vie », pour reprendre le titre *Urbanism and Suburbanism as Ways of Life* de Gans (1968), qui offre une réponse aux travaux de Wirth (1938). Dans la même veine, Bell (1968) affirmait que les familles de classes moyennes qui étaient centrées sur un mode de vie familial ("*familist*") avaient tendance à se localiser dans les quartiers résidentiels de banlieue, alors que les familles « carriéristes » ou au mode de vie « consumériste » ("*careerist*' or '*consumerist*' lifestyles") se tournaient plus volontiers vers la ville. Même si, depuis, plusieurs auteurs ont cherché à minimiser cette opposition entre « citadins » et « banlieusards » telle qu'elle a été présentée par Bell (1968), on remarque encore

³¹ Fortin et Després (2011) évoquent que l'établissement dans le périurbain oscille entre le choix d'un mode de vie et d'un milieu de vie.

aujourd'hui que les images de la ville et de la banlieue, ainsi que les représentations du mode de vie urbain et banlieusard, continuent d'être polarisées et définies en opposition auprès de ceux qui y résident (Adams 1992; Cailly 2008; Fortin et Bédard 2003; Fortin et Després 2008). Ces représentations peuvent aussi être en décalage avec la façon dont les individus définissent leur milieu de vie et s'identifient à lui. Par exemple, Feldman (1996) a bien montré que des résidents de la périphérie de Chicago disaient résider dans un milieu rural (ou une petite ville) : bien qu'ils aient été conscients d'habiter dans ce qu'il était normalement convenu d'appeler la banlieue, ils choisissaient de se définir autrement. Il en est de même pour l'attachement à des lieux-types (ville ou banlieue générique), qui n'est pas systématiquement lié à une expérience du lieu en lui-même ou à l'inverse issu de la simple généralisation d'une expérience locale (Feldman 1990).

Il apparaît d'autant plus opportun de se pencher sur les choix de la ville ou de la banlieue aujourd'hui que ces milieux ont connu des transformations majeures. Ces milieux se voient investis de nouvelles significations, bien différentes de celles qui prévalaient jadis (Baldassare 1968, 1992; Bell 1968; Gans 1968; Wirth 1938), au point où certains parlent de représentations spatiales en évolution (Brais et Luka 2002). Les travaux du Groupe interdisciplinaire de recherche sur les banlieues (GIRBa), dont deux ouvrages collectifs phares *La banlieue revisitée* (2002) et *La banlieue s'étale* (2011) d'Andrée Fortin, Carole Després et de Geneviève Vachon, sont révélateurs des changements que connaissent villes et banlieues dans la région de Québec. En choisissant de porter notre regard sur la grande région de Montréal, nous avons voulu nous pencher sur les jeunes familles de classes moyennes, ménages d'autant plus sensibles aux représentations de la ville et de la banlieue et aux changements dans leur environnement qu'ils sont en quête d'un milieu de vie sain pour élever leurs enfants (Walker et Fortin 2007).

3. L'ENQUÊTE ET LES TERRAINS D'ÉTUDE

L'approche méthodologique que nous avons privilégiée a consisté en une enquête de terrain dans deux quartiers de la région métropolitaine de Montréal, l'un représentant la banlieue, Vimont-Auteuil, l'autre la ville centrale, Ahuntsic (carte 1)³². Jusqu'ici peu étudiés³³, ces deux quartiers

³² Nous avons à la base opté pour une perspective comparative entre Vimont et Ahuntsic. Afin de comparer des secteurs similaires en regard de la taille de la population, nous avons décidé de regrouper ensemble Vimont-Auteuil, d'autant plus que plusieurs répondants d'Auteuil ont été recrutés alors qu'ils fréquentaient les espaces publics ou qu'ils utilisaient les équipements

offrent une comparaison intéressante à plusieurs égards. Quartiers de classes moyennes³⁴ en plein essor, ils sont prisés par les jeunes familles du fait de leur relative accessibilité économique, mais aussi routière, avec des voies de transport bien développées vers plusieurs pôles d'emploi tantôt au centre-ville, tantôt en banlieue de 2^e et 3^e couronnes. Ils sont relativement proches, puisqu'ils sont situés de part et d'autre de la Rivière-des-Prairies, frontière entre Montréal et Laval, dans ce que le groupe de recherche Métropolisation et Société (MéSo) a convenu d'appeler l'axe migratoire Centre-Nord (Sénécal 2011). Cet axe n'est pas sans rappeler les corridors de développement de la ville de Québec (Haute-Ville/Basse-ville) (Morin, Fortin et Després 2000). Vimont-Auteuil et Ahuntsic sont aussi relativement comparables en termes d'environnement résidentiel, naturel, de cadre bâti et de composition démographique. Leur population connaît dans les deux cas des transformations rapides, devenant, à l'image de l'agglomération, de plus en plus multiethnique.

Vimont-Auteuil est un quartier typique de banlieue nord-américaine. Situé à Laval, il est constitué essentiellement de bungalows datant de l'après-guerre, bien que des constructions neuves et des condominiums s'y soient multipliés depuis quelques années. Tourné vers l'usage de la voiture, il est desservi par de nombreux axes routiers. Plus récemment, le développement des transports en commun y a facilité les déplacements, avec trois stations de métro inaugurées à Laval en 2007, situées dans les quartiers adjacents de Vimont-Auteuil. Il comprend relativement peu d'espaces publics – du moins utilisés – et un nombre limité d'artères commerciales. Le tissu associatif n'y est encore pas très développé, sauf en ce qui a trait aux organismes communautaires pour les aînés, en particulier pour la population italienne vieillissante qui y est depuis longtemps bien ancrée. Vimont-Auteuil propose une foule d'activités sportives et familiales. Quartier de classes moyennes canadiennes-françaises de 60 722 résidents en 2006, Vimont-Auteuil connaît un rajeunissement de sa population par l'arrivée de jeunes familles, mais aussi d'immigrants aux origines ethniques extrêmement variées (de l'Europe, principalement de l'Italie, de l'Afrique du Nord, de l'Asie et du Moyen-Orient ainsi que de l'Amérique latine) (Saint-Pierre 2011).

collectifs de Vimont. On ne constate pas de différences majeures entre la composition de la population et le cadre bâti de Vimont et d'Auteuil.

³³ À notre connaissance, il n'existe pas d'étude de ces quartiers, a fortiori dans une perspective comparative. Les travaux sur Laval sont peu nombreux et prennent souvent la ville dans son ensemble sans s'intéresser aux différents quartiers qui la composent.

³⁴ Ils sont associés dans l'imaginaire collectif à des quartiers de classe moyenne : « ni pauvre, ni riche », nous diront souvent nos interlocuteurs.

Ahuntsic est un quartier résidentiel situé au nord-ouest de l'île de Montréal, à une dizaine de kilomètres du centre-ville. Le quartier a connu son apogée entre la Seconde Guerre mondiale et les années 1970, alors qu'il était encore une « banlieue sur l'île ». Sa population (75 357 en 2006) a longtemps été dominée par les classes moyennes canadiennes-françaises (Boivin 1985). Aujourd'hui vieillissant, le quartier connaît un renouveau démographique et accueille de plus en plus de jeunes familles relativement bien nanties. Les populations issues de l'immigration récente et diversifiée qui avaient été pendant longtemps pratiquement absentes du quartier s'y installent maintenant en plus grand nombre, bien que loin derrière les secteurs limitrophes multiethniques de Montréal-Nord (à l'est) et de Cartierville (à l'ouest). Ahuntsic est socialement contrasté bien qu'il soit encore perçu comme un quartier relativement aisé et homogène. Quant au cadre bâti, Ahuntsic se caractérise par une diversité résidentielle : secteurs composés de plexes typiquement montréalais (duplex et triplex à l'architecture d'inspiration géorgienne dotés d'escaliers extérieurs et de balcons) et d'autres de résidences unifamiliales. Il comprend plusieurs parcs et espaces verts, de même qu'une vie culturelle, sportive et communautaire riche. Le quartier profite d'un vaste réseau de parcs, d'espaces verts et de voies cyclables, de même que de nombreux accès aux rives de la rivière des Prairies.

Un total de 51 entrevues approfondies ont été menées avec des familles de classes moyennes³⁵ à Vimont-Auteuil (24)³⁶ et à Ahuntsic (27) entre les mois d'août 2011 et d'août 2012. Dans la mesure du possible, les entrevues étaient effectuées simultanément auprès des deux parents³⁷ – leurs choix de localisation résidentielle relevant d'une décision partagée au sein du couple³⁸ (Valentine 1999). D'une durée moyenne de 75 minutes, les entrevues³⁹ portaient sur leur parcours

³⁵ Nous avons choisi de cibler les familles qui se qualifiaient à au moins trois des quatre critères suivants : 1) habiter dans un quartier « dit » de classe moyenne; 2) avoir un revenu familial brut entre 40 000 \$ et 120 000 \$; 3) occuper une position intermédiaire dans l'échelle des occupations socioprofessionnelles, c'est-à-dire de cadres intermédiaires/semi-professionnels, de cols blancs ou de cols bleus qualifiés dans des domaines aussi variés que la fonction publique, la santé, en entreprise privé, en finance ou dans les technologies de l'information et des communications, etc.; 4) s'auto-catégoriser en termes de classes moyennes.

³⁶ Réparties également à Vimont (12) et à Auteuil (12). Le nombre légèrement moins élevé de répondants à Vimont-Auteuil comparativement à Ahuntsic reflète les difficultés rencontrées par la chercheuse lors du recrutement dans ce quartier de proche banlieue.

³⁷ Ce fut le cas de la moitié des entrevues à Ahuntsic (12) mais seulement un sixième de celles réalisées à Vimont-Auteuil (4). Lorsque c'était impossible, un seul des deux parents était rencontré. À l'exception de trois entrevues, les femmes participaient généralement à l'entrevue individuelle en face-à-face.

³⁸ C'est entre-autres choses pourquoi nous avons choisi de nous concentrer sur les familles biparentales. Dans de rares cas, souvent en raison de leur bas âge, les enfants ont aussi participé à une partie de l'entretien.

³⁹ Les entretiens enregistrés et retranscrits intégralement ont été traités à l'aide du logiciel NVivo 9.0 selon un arbre de catégories analytiques hiérarchisées établi de façon déductive et inductive. Le traitement qualitatif de l'ensemble du matériel empirique recueilli a été effectué par le biais d'analyses de contenu thématiques verticales et horizontales (Blanchet et Gotman 2007). Il

résidentiel, les usages du quartier, les rapports au voisinage, les images et représentations du quartier de même que les changements relatifs à la composition sociale et ethnique, ainsi que la satisfaction résidentielle générale et les perspectives de mobilité.

Les échantillons d'Ahuntsic et de Vimont-Auteuil sont comparables sur plusieurs variables : le sexe, l'âge moyen (35 ans), la durée de résidence dans le quartier (7 familles sur 10 y habitent depuis moins de 5 ans), le niveau de scolarité (très scolarisés, les trois quarts ayant suivi des études universitaires), le niveau socio-économique (avec des proportions similaires de ménages situés dans les tranches salariales moyennes et moyennes-supérieures) et le fait de posséder une voiture. Néanmoins, les répondants d'origine immigrante sont quelque peu surreprésentés à Vimont-Auteuil (11/24), étant donné la transition démographique du quartier plus récente, et viennent d'une plus grande variété de pays d'origine qu'à Ahuntsic (7/27). Les familles recrutées à Vimont-Auteuil sont par ailleurs davantage propriétaires (20 /24) de leur logement (bungalow ou maison unifamiliale) que locataires (appartement), ce qui est représentatif du plus fort taux de propriétaires à Laval qu'à Montréal. En outre, les familles ahuntsicoises ont en règle générale moins d'enfants et ceux-ci sont plus jeunes que les familles de Vimont-Auteuil, ce qui explique le nombre élevé de ménages en congé parental ou « à la maison » (15/27) à Ahuntsic au moment de l'entrevue.

Les familles que nous avons rencontrées ont en commun d'être très urbaines : soit pour y avoir passé leur enfance ou une partie de leur enfance, soit pour y avoir résidé avant d'avoir des enfants (souvent au moment des études), soit pour en avoir une expérience significative⁴⁰ à l'âge adulte. Un ménage sur 6 dans notre échantillon a passé son enfance dans un milieu urbain (à Montréal, dans une autre ville québécoise ou de l'extérieur du Canada). Le quart des répondants vient de la banlieue de Montréal et moins de 10% de la campagne⁴¹. La grande majorité des familles rencontrées (80%) habitaient à Montréal avant de fonder leur famille à Ahuntsic ou Vimont-Auteuil. Près de deux fois plus de familles ont une expérience significative de la ville à l'âge adulte qu'elles l'ont de la banlieue. Les résultats présentés ici doivent être interprétés en tenant

importe de préciser que ce n'était pas une enquête d'opinions sur les mérites respectifs de la ville et de la banlieue, mais bien sur leurs expériences résidentielles. Même si les répondants n'étaient pas interrogés d'emblée sur la comparaison ville-banlieue, près des trois-quarts d'entre eux ont évoqué cette comparaison pour expliquer leurs choix résidentiels respectifs.

⁴⁰ Nous entendons par expérience significative avoir vécu au moins 2 ans dans le milieu donné.

⁴¹ Ce qui constitue une différence majeure par rapport à l'enquête de Fortin et Després (2008).

compte des différences entre les représentations génériques que l'on se fait de « la ville » et celle(s) dont on en a fait l'expérience (Fortin et Després 2008; Ramadier 2002).

Avant de s'installer à Vimont-Auteuil, peu de familles (3) habitaient déjà en banlieue, les trois-quarts résidant à Montréal. Parmi celles-ci, la moitié était originaire de la banlieue et y revient au moment d'avoir des enfants alors que l'autre moitié a passé son enfance en ville et décide de la quitter sans avoir nécessairement grandi ou avoir une expérience significative de la banlieue. Nous reviendrons plus loin sur le choix de la banlieue contre la ville.

Avant de s'installer à Ahuntsic, presque toutes les familles rencontrées habitaient déjà à Montréal (85%) et décidant d'y rester pour fonder une famille. Quatre familles rencontrées à Ahuntsic sur 10 sont originaires de Montréal et 2 sur 10 de la banlieue, ce qui donne à penser qu'elles sont aussi nombreuses dans les deux cas à tenter de reproduire le milieu dans lequel elles ont grandi. Sur les 18 familles immigrantes des deux quartiers, seulement 2 d'entre-elles se sont installées directement à Laval sans passer par Montréal, 7 ont choisi de s'installer à Montréal, à Ahuntsic, alors que les 9 autres ont habité Montréal quelques temps pour ensuite s'établir à Vimont-Auteuil. L'échantillon comprend aussi le cas de 4 familles qui ont quitté Ahuntsic pour vivre à Vimont-Auteuil et 4 familles qui ont quitté la banlieue montréalaise pour revenir vivre en ville, à Ahuntsic, avec leurs enfants.

4. VIE DE FAMILLE EN BANLIEUE : UN CHOIX CENTRÉ SUR LE LOGEMENT

Nous aborderons respectivement dans les deux prochaines sections les critères relatifs aux choix résidentiels des familles à Vimont-Auteuil et à Ahuntsic. Nous reviendrons tour à tour sur les considérations d'ordre fonctionnel et économique, l'évaluation de la qualité de leur milieu de vie et leurs représentations de la ville et de la banlieue, notamment quant à leur mobilité et leur identité.

4.1 Un calcul économique?

Pour les familles interrogées à Vimont-Auteuil, le choix de la banlieue s'est en grande partie fait pour des raisons économiques. Les prix moindres des propriétés en banlieue ont attiré bien des familles qui disent y voir un bien meilleur « rapport qualité-prix » ou « grandeur-prix », puisque « taille égale prix » (Vimont-Auteuil-Antoine-propriétaire⁴²). C'est surtout la représentation de la (quasi) impossibilité d'accéder à la propriété en ville qui a conduit près des trois quarts des familles de Vimont-Auteuil à s'établir en banlieue. En guise d'exemple, plusieurs notent que: « Montréal, c'est inaccessible! On oublie ça. Pour vivre comme on le fait, avec les budgets que l'on a, à Montréal, on n'aurait pas ça. C'est impossible » (Vimont-Auteuil-Jean-Claude et Véronique-propriétaires).

Certes, l'importance du prix des logements a été abondamment soulevée durant les entrevues, mais comme le relate cette mère de famille, « c'est tout ce qu'on a pour le prix qui fait en sorte que c'était ridicule de ne pas habiter à Laval. On a tellement plus pour le prix. Tu sais, on a plus d'espace, plus d'intimité, plus de sécurité, plus de cour... » (Vimont-Auteuil-Katy-propriétaire). Pour la majorité des familles vimont-auteuillaises rencontrées, faire le choix de Laval, c'est opter pour plus d'espace pour le même prix et souvent pour bien moins cher, en d'autres mots, c'est en « avoir plus pour son argent ». Mais plus encore, c'est pour accéder à la propriété et qui plus est dans l'archétype de la banlieue : le bungalow.

« Je voulais avoir un bungalow. Je voulais avoir une cour. J'ai un sous-sol, une grande salle de jeu, une piscine, je ne pourrais pas avoir ça à Montréal pour le prix que l'on peut mettre. C'est surtout ça l'avantage. Nous autres c'est pour cela qu'on est ici en tout cas » (Vimont-Auteuil-Irène-propriétaire).

4.2 Parce qu'il n'y a rien de mieux qu'un bungalow pour ma famille

Être propriétaire d'un bungalow est sans conteste une image forte⁴³ de la vie de famille et un pilier central du projet familial des familles de Vimont-Auteuil : « on ne voulait pas de condo ou

⁴² Des pseudonymes sont utilisés dans les extraits d'entrevues afin d'assurer la confidentialité de nos répondants tout en conservant l'intégrité de leurs récits narratifs. Chaque extrait est accompagné de la mention du quartier d'origine, d'un prénom fictif et du mode d'occupation du logement. On précise (en italique dans le texte) quelle personne dans le couple a tenu les propos rapportés.

⁴³ Pour une discussion sur les banlieues de bungalows, voir Vachon et Luka (2002).

de semi-détaché. Ce qu'on voulait c'était un bungalow avec un terrain » (Vimont-Auteuil-Antoine-propriétaire). Estimant que seule la banlieue leur permet d'acheter ce type de propriété, les familles de Vimont-Auteuil semblent préférer la « paix d'esprit » et la « liberté » associées au bungalow de banlieue. De fait, sur les vingt familles propriétaires de Vimont-Auteuil, aucune n'avait souhaité acheter en copropriété ou avoir des locataires pour assumer une partie des coûts d'achat, contrairement à ce qu'on observe pour les propriétaires d'Ahuntsic.

« On voulait juste une maison, on voulait être tout seul, on voulait pas de locataire, on voulait la paix! On a décidé de regarder à Laval et la première maison qu'on a vue, on l'a achetée » (Vimont-Auteuil-Nadine-propriétaire).

Tant dans le choix du logement – le bungalow faciliterait grandement l'organisation fonctionnelle de la vie familiale – que dans celui du quartier, des gens qui y vivent et des modes de vies qu'on y mène, la vie quotidienne en banlieue selon nos interlocuteurs est dictée par les exigences de la famille. Le choix de la banlieue se veut un choix pour et autour des enfants. Plusieurs ménages mentionnent qu'ils n'auraient pas considéré s'établir à Vimont-Auteuil s'ils n'avaient pas envisagé avoir des enfants.

« (À Vimont), tu vois que c'est du monde familial. "They do day-to-day", mais c'est à propos de la famille. Tu vois souvent des familles qui se promènent toute ensemble. Ils ont leur travail, ils ont leurs enfants, leur maison. Tout le monde vit plus ou moins la même affaire. On est tous dans le même, tu sais, dans le même bol ou quelque chose que, on élève nos enfants, c'est ça qu'on fait, la vie de tous les jours c'est à propos d'eux. Moi je veux être autour de ça, du monde comme ça qui changera pas tout le temps, des gens avec une vie stable » (Vimont-Auteuil-Josianne-Locataire).

S'il est souvent rationalisé sous le prisme de la vie familiale, le choix de leur localisation en banlieue témoigne parfois beaucoup plus d'un « ras-le-bol de la ville » qui précède l'arrivée des enfants, comme en témoigne aussi ce couple propriétaire de Vimont-Auteuil.

« On voulait avoir des enfants. Quand on s'est décidé, je me suis dit : on ne peut pas rester ici en appartement. Je trouvais ça trop petit, étouffant, je voulais m'en aller. Et il n'était pas question que l'on ait des enfants ici avec les marches, les sacs, je ne me voyais pas faire ça. Montréal, c'était ben le fun pour la petite vie de couple, mais là, on voulait une famille » (Vimont-Auteuil-Véronique et Jean-Claude-propriétaires).

D'ailleurs, la proportion de familles ayant eu leurs enfants en étant locataires avant d'acheter est près du double à Vimont-Auteuil qu'à Ahuntsic (38% contre 22%). Ainsi, près de quatre familles vimont-auteuillaises sur dix étaient locataires en ville en appartement à l'arrivée de leur premier enfant. Elles expliquent que c'est à la suite d'expériences négatives de la vie de famille en ville

(bruit, logement trop petit pour un 2^e ou 3^e enfant, appartement situé au 2^e étage) qu'elles ont quitté Montréal pour acheter une maison à Vimont-Auteuil. Ce rejet de la ville par les banlieusards (Jaillet 2013), on est « contre la ville » plus que « pour la banlieue » pour reprendre la formule du journaliste François Cardinal (2012), nous donne à penser que les vimont-auteuillais semblent avoir davantage fui l'île qu'adopté la banlieue. Pour plusieurs d'entre eux, c'est la banlieue contre la ville plus que le choix de la banlieue en elle-même.

Pour d'autres familles ayant grandi ou passé une partie de leur enfance en banlieue, elles auraient difficilement pu s'imaginer élever leurs enfants en logement locatif et souhaitaient fonder leur famille dans l'environnement résidentiel qu'elles avaient elles-mêmes connu étant jeunes. Pourtant, même celles qui auraient souhaité rester à Montréal et qui se sont résignées à s'installer à Laval faute d'avoir trouvé un logement convenable en ville avouent être finalement très satisfaites de leur nouveau milieu de résidence. Après avoir goûté à tous les avantages qu'offre le bungalow en banlieue, le retour en ville serait difficile. Jean-Philippe, récemment installé à Vimont-Auteuil, lance à la blague : « Quand on va être tanné de tondre du gazon, on va peut-être revenir à un condo à Montréal! ».

4.3 Des banlieusards mobiles

Irritant de premier ordre, la difficulté de se déplacer en ville et de trouver du stationnement à Montréal est aussi évoquée par les familles à Vimont-Auteuil pour expliquer leur choix de la banlieue. Leurs préoccupations quant au stationnement sont liées à une utilisation accrue de la voiture, surtout depuis l'arrivée du 2^e ou du 3^e enfant. Plus qu'un atout, certaines n'hésitent pas à dire qu'avoir une propriété comprenant un stationnement privé et déneigé était non négociable.

La programmation de la mobilité quotidienne des familles vimont-auteuillaises, dont les trois quarts sont biactives (alors que 6 familles ahuntsicoises sur 10 le sont) apparaît comme un impératif particulièrement fort. La description d'une « journée typique » est claire sur ce point : une des ressources utilisées pour faciliter l'organisation familiale est la voiture. Quelques familles font exception à la règle et pour elles, l'adéquation entre banlieue et voiture – surtout banlieue et voiture(s) – ne tient plus la route : « on n'a pas deux autos nous, on en a juste une, puis, j'en voudrais vraiment pas deux. Je suis pas la typique banlieusarde, pas du tout (rires). Pas du tout »

(Vimont-Auteuil-Isabella-propriétaire). Toutefois, elles soulignent que des efforts soutenus sont nécessaires pour éviter de recourir à la voiture dans un milieu de vie conditionné par les transport automobile et peu desservi par le transport en commun, si ce n'est aux heures de pointe et en direction du centre-ville ou des stations de métro. Bien qu'elle ne possède pas de voiture, Valentina, colombienne d'origine récemment installée à Laval, n'hésite pas à définir Vimont-Auteuil par la présence d'espaces de stationnement : « le quartier, c'est tranquille, c'est beau et il y a beaucoup de stationnements ».

5. VIE DE FAMILLE EN VILLE : UN CHOIX CENTRÉ SUR LE QUARTIER URBAIN

Les motivations ayant conduit certaines familles d'Ahuntsic à « rester en ville » pour élever leurs enfants seront abordées dans la prochaine section.

5.1 Un choix urbain: quartier et localisation

Pour les familles de classes moyennes d'Ahuntsic, le choix du quartier se révèle être un critère important dans leur choix résidentiel. Moins centrées sur le prix et les caractéristiques matérielles du domicile familial, les familles ahuntsicoises valorisent le quartier avec lequel elles entretiennent des rapports quotidiens étroits. À ce titre, et contrairement aux familles de Vimont-Auteuil, celles d'Ahuntsic connaissent très bien les limites de leur quartier de résidence, de même que ce qu'il leur offre pour mener à bien la routine familiale. Bien que pour bon nombre de ces familles Ahuntsic ne représente pas le premier choix⁴⁴, elles n'hésitent pas à le mettre de l'avant comme un milieu de vie qui comprend tout ce dont une famille a besoin.

Outre le type de quartier recherché, sa localisation à l'intérieur du cadre urbain représente un atout incomparable dans le « budget-temps » de la vie quotidienne des familles ahuntsicoises.

Renaud : « Il y avait aussi toute la question de la localisation qui était importante. Je voulais une zone assez tranquille, une rue peu passante, un quartier assez familial où il y a beaucoup d'enfants. »

⁴⁴ Rosemont, Petite-Patrie, Villeray et Plateau Mont-Royal, quartiers plus centraux, sont généralement les secteurs les plus prisés par les familles rencontrées.

Madeleine : « [...] finalement, c'est un super quartier, l'école est fantastique, tu peux y aller à pied, les voisins c'est vraiment super, la petite vie de quartier, la rue Fleury, la boulangerie, la bibliothèque, le Club vidéo...On peut y aller à pied. » (Ahuntsic-Renaud et Madeleine-propriétaires)

Être à proximité du (des) lieu(x) de travail est une dimension non négociable de leurs stratégies de localisation résidentielle. Comme le mentionne une mère de famille à Ahuntsic: « le critère le plus important dans notre recherche c'était : "location, location, location!" [en anglais dans l'entrevue] ». Les familles interviewées y voient une possibilité sans pareil de combiner les impératifs de la vie familiale avec ceux de la vie professionnelle, plus encore pour les femmes sur le marché du travail. Le fait d'« être proche de tout », de « tout pouvoir faire à pied » représente un mode de vie qui ne pourrait être remplacé par une maison spacieuse et à moindre prix en banlieue.

Au final, les familles ahuntsicoises rencontrées soulignent l'importance de rester sur l'île de Montréal, mais pas au prix d'habiter dans n'importe quel type de logement (les condos font piètre figure auprès de 9 familles sur 10 rencontrées) ou dans un quartier défavorisé⁴⁵. Six des huit locataires interrogés préféraient rester locataires en ville, à Ahuntsic, plutôt que d'avoir à quitter leur quartier pour accéder à la propriété en banlieue. Quant aux dix-neuf propriétaires à Ahuntsic, la moitié a envisagé l'achat d'un duplex ou d'un triplex à revenu et sept d'entre eux avaient des locataires au moment de l'entrevue.

5.2 Du temps de qualité en famille

« Moi, j'suis médecin de famille en banlieue. Quand mes patients font des dépressions, les trois-quarts du temps, c'est la conciliation transport/famille (rires). Pas travail/famille, c'est trafic/famille! »

(Carla est propriétaire d'un duplex à Ahuntsic et travaille à Vimont-Auteuil).

Le leitmotiv des familles de classes moyennes rencontrées à Ahuntsic est clair : elles privilégient plus que tout autre chose le temps passé en famille plutôt que dans les transports. Elles

⁴⁵ Hochelaga-Maisonneuve, Montréal-Nord et Saint-Michel sont particulièrement évités par les familles de classes moyennes. Pour plus de détail, se référer à JEAN et GERMAIN. 2013. La diversité ethnique croissante des quartiers de classes moyennes dans la métropole montréalaise : des jeunes familles perplexes. *Canadian Ethnic Studies/Études ethniques au Canada*: Soumis Février 2013.

préconisent un mode de vie urbain basé sur l'usage des transports en commun et les déplacements actifs, bien qu'elles apprécient aussi pouvoir utiliser la voiture lors des déplacements en famille. En fait, elles semblent valoriser le caractère optionnel de la voiture et se refusent à en être dépendantes. « Autoroutes », « congestion routière », « ponts qui s'écroulent » ne sont que quelques exemples d'expressions qu'elles utilisent pour décrire le mode de vie banlieusard du « tout-à-l'auto ». Un couple ahuntsicois, dont les deux membres ont été élevés en banlieue, dira même : « je ferai jamais subir ça à mes enfants, d'habiter en banlieue! », faisant référence aux nombreuses heures passées dans les transports en commun durant leur enfance. Cet exemple d'opposition avec les lieux de l'enfance est loin d'être unique, même si seulement le cinquième des familles d'Ahuntsic de notre échantillon est originaire de la banlieue.

Cinq familles diront avoir décidé – quelques-unes d'entre elles diront plutôt s'y être résolues – d'acquérir une propriété plus petite que ce à quoi elles aspiraient. Ces ménages évoquent du même souffle que cela représente moins d'entretien et de tâches ménagères, bien qu'il soit difficile de dire si elles n'ajustent pas après coup leur discours à leurs conditions de vie effectives. D'autres mentionnent préférer rester locataires en ville pour résider près des lieux d'emploi, et ainsi, « passer plus de temps de qualité en famille ».

5.3 Des urbains convaincus

Habiter en ville relève d'une décision assumée, d'un choix revendiqué pour l'ensemble des vingt-sept familles ahuntsicoises rencontrées. Aucun ménage interrogé, qu'il soit propriétaire ou locataire, n'a mentionné être contraint de rester en ville à défaut de pouvoir acheter une propriété en banlieue. Pour ces familles, vivre en ville représente plus qu'un simple lieu de résidence et le choix du quartier de résidence a autant d'importance, sinon plus, que le choix du logement. Un lieu de résidence urbain comporte plusieurs avantages pour ces familles, notamment en termes de localisation comme nous l'avons vu, mais aussi en termes d'accessibilité à une gamme étendue d'activités éducatives, culturelles, sportives ainsi qu'à leurs réseaux professionnels, familiaux et amicaux. La proximité de la famille et des amis est ainsi mentionnée par les familles ahuntsicoises comme étant très appréciée. Plusieurs familles dans notre échantillon sont originaires du quartier Ahuntsic : elles y sont nées, y ont passé leur enfance et ont ensuite quitté la maison familiale, notamment pour la poursuite de leurs études dans des quartiers plus centraux.

Quelques années plus tard, lorsque vient leur tour de songer à fonder une famille ou avoir un deuxième enfant, elles envisagent de revenir dans le quartier où elles ont vécu leur enfance. Dans certains cas, leurs proches s’y trouvent toujours, ce qui constitue une aide appréciable pour la surveillance et le gardiennage des enfants. Nous avons même rencontré deux familles qui ont acheté la maison où l’un des membres du couple avait passé sa propre enfance.

Parmi les familles urbaines de longue date (elles ont passé leur enfance à Montréal et habitent aujourd’hui Ahuntsic), quelques-unes soulignent avoir envisagé s’installer en banlieue pour accéder à la propriété. Elles n’auraient toutefois pas pu s’y résoudre puisque la banlieue constitue pour elles « un choix par défaut » en discordance avec leurs aspirations et leurs représentations. À cet égard, il semblerait que ce soient plutôt celles qui ont été élevées en banlieue qui souhaitent y retourner.

« Je suis une “born and raised Montrealer”, je veux pas m’en aller de Montréal! Avant tout parce que je suis d’ici [...] Ça c’est le côté cœur, mais c’est aussi le côté pratico-pratique... je refuse de vivre dans une ville où il n’y a pas de transport en commun efficace ou pas de trottoir. Et c’est pas parce que les maisons sont chères que je vais m’en aller d’Ahuntsic! » (Ahuntsic-Adèle et Jules-propriétaires).

Tant la ville que le quartier constituent des marqueurs identitaires⁴⁶ qui font partie intégrante du mode de vie en participant à la façon dont les familles ahuntsicoises rencontrées souhaitent élever leurs enfants. Elles revendiquent un mode de vie urbain basé sur une conscientisation environnementale (n’avoir qu’une seule voiture et être proche de son lieu de travail), l’utilisation des transports actifs (pouvoir aller à pied au travail et dans les commerces de proximité) et une vie de quartier à échelle humaine (participer aux activités familiales du quartier et se voisiner). Dans l’ensemble, la ville occupe une place importante dans l’identité des ahuntsicois interrogés et ceux-ci se disent fier d’habiter à Montréal. On peut faire l’hypothèse que c’est en partie pourquoi ces familles tentent à ce point de combattre l’image de la ville comme un milieu inadapté à la vie familiale, comme on le verra plus loin.

⁴⁶ Une participante nous dira être avant tout une Montréalaise et ensuite une Ahuntsicoise (Ahuntsic-Annie-Claude-Propriétaire)

6. VILLE ET BANLIEUE. DANS LE FOND, ON VEUT TOUS UN PEU LA MÊME CHOSE...

Les choix résidentiels des ménages relèvent de stratégies complexes combinant une foule de facteurs qui suivent pratiquement autant d'agencements qu'il y a de familles (Bourdin 2005; Pronovost 2007). Même si l'entretien approfondi nous a fourni un accès privilégié au vécu de ces familles qui nous ont chaleureusement ouvert les portes de leur domicile, nous avons aussi réalisé qu'il était difficile d'accéder aux logiques d'actions qu'elles mettent en œuvre pour rendre leurs choix résidentiels compatibles avec leurs représentations, leurs aspirations, leurs besoins et leurs projets familiaux. Comme Grafmeyer le mentionne à juste titre, ces logiques sont souvent loin d'être livrées « de façon immédiate et transparente dans les propos tenus par les enquêtés, qui peuvent mettre en avant des arguments contradictoires et, surtout, se livrer à des rationalisations a posteriori » (2010, 50). Ces rationalisations a posteriori des choix résidentiels sont monnaie courante chez les ménages interviewés.

À première vue, les familles de classes moyennes à Ahuntsic et à Vimont-Auteuil construisent et définissent leurs choix résidentiels en fonction de leurs représentations de la ville et de la banlieue, mais surtout en les opposant. De la même façon que Brun et Fagnani (1991) l'avaient mis en évidence chez les cadres supérieurs dans la région parisienne, le choix d'habiter « la ville ou la banlieue » découle d'aspirations liées à un mode de vie en concordance avec leurs valeurs et leurs représentations. Ainsi, pour les familles que nous avons rencontrées, vivre en banlieue ou en ville relève de modes de vie distincts. Le pont qui sépare (plutôt que de relier...) ces deux îles (Montréal et Laval) est le symbole de la dualité ville-banlieue, une image puissante que la Ville de Montréal a elle aussi mobilisée dans sa campagne publicitaire: « Ne mettez pas un pont entre vous et vos enfants! ». C'est une représentation forte utilisée comme frontière physique, mais surtout comme « barrière psychologique ». Résider d'un côté ou de l'autre du pont, mais surtout, « du bon (ou du moins bon) côté du pont » comme nous le dira un ahuntsicois d'origine Marocaine, participe à la construction d'une identité et au choix d'un mode de vie revendiqué par ces familles, qu'elles habitent en ville ou en banlieue.

On remarque pourtant, lorsque l'on observe de plus près leurs discours, de fortes ressemblances entre les Ahuntsicois et des Vimont-Auteuillais qui, malgré des choix résidentiels différents, ont

somme toute des aspirations semblables. Celles-ci ne sont pas sans lien avec leurs expériences résidentielles antérieures et avec les impératifs de la vie de famille de classes moyennes. Nous présentons ici les trois principales similitudes, soulignant au passage quelques différences.

6.1 Une question de prix mais pas uniquement

Les caractéristiques économiques et fonctionnelles sont pour 9 familles sur 10 les premières dimensions abordées lorsqu'il est question des critères relatifs à leurs choix résidentiels. Elles sont facilement quantifiables (prix, superficie) et, ce faisant, on s'y réfère souvent. Comme on le retrouve dans les écrits, le prix des logements est une variable décisive dans les choix résidentiels des ménages (Clark, Deurloo et Dieleman 1984; Crump 2003; Dieleman 2001) et nos familles vimont-auteuillaises et ahuntsicoises ne font pas exception à cette règle. Aucune d'entre elles ne mentionnait que le prix du logement était sans importance. La plupart du temps, les familles rencontrées donnaient plus de crédit aux motifs économiques qu'aux facteurs psychologiques, socioculturels, émotionnels et esthétiques pour expliquer leurs choix résidentiels, ce que confirment d'autres travaux de recherche (Bonvalet et Dureau 2000; Brun et Fagnani 1991).

Nos résultats confortent aussi la force de l'injonction de l'accession à la propriété à tout prix (et parfois à prix fort) pour ces familles de classes moyennes (Cusin 2012; Goux et Maurin 2012). Tant celles qui sont actuellement propriétaires que celles qui sont locataires aspirent à accéder à la propriété d'une maison relativement spacieuse et abordable, au rez-de-chaussée⁴⁷ et, si possible, avec une cour. Pour bon nombre d'entre-elles, accéder à la propriété semble indissociable de la vie familiale puisque cela concorde avec le moment de fonder une famille. Mais, la plupart du temps, on devient propriétaire dans l'anticipation du projet familial. C'est le cas d'environ la moitié des familles rencontrées (52% à Ahuntsic et 45% à Vimont-Auteuil), celles-ci ayant acheté leur maison avant l'arrivée planifiée d'enfants.

Comme nous l'avons vu, l'une des représentations les plus tenaces auprès des familles rencontrées – représentation qui a d'ailleurs conduit près de 3 familles de Vimont-Auteuil sur 4 à s'établir en banlieue – est celle de la (quasi) impossibilité d'accéder à la propriété en ville. Cette

⁴⁷ On remarque que les familles vimont-auteuillaises privilégient la maison unifamiliale alors que c'est l'accès au rez-de-chaussée qui importe davantage chez les familles ahuntsicoises

représentation est si forte que plusieurs familles déclarant avoir des revenus trop faibles pour acheter en ville n'ont fait aucune recherche immobilière sur l'île de Montréal. Pourtant, on n'observe pas de différence substantielle entre le revenu des propriétaires d'Ahuntsic et de Vimont-Auteuil qui composent notre échantillon⁴⁸. C'est-à-dire que les familles ahuntsicoises n'ont pas un revenu familial brut supérieur aux familles de Vimont-Auteuil qui leur aurait permis d'acheter une propriété à Montréal, alors que les familles lavalloises, aux revenus plus faibles, auraient été « expulsées » de la ville, ne pouvant s'insérer dans le marché immobilier montréalais. Étonnamment, les familles propriétaires à Ahuntsic partagent (ou du moins partageaient) elles aussi l'idée qu'il leur était impossible d'acheter en ville. Alors que certaines ont eu à faire certains compromis, d'autres (la moitié) déclarent avoir saisi une bonne opportunité/occasion (héritage, succession, achat auprès de la famille éloignée ou d'amis, maison non sur le marché, vendue sans commission ou « garantie légale », reprise de termes hypothécaires) sans quoi, elles n'auraient peut-être pas été en mesure de réaliser leur projet. Ce faisant, ces familles témoignent d'une volonté affirmée de rester en ville, volonté qui s'est traduite par la mobilisation de leurs réseaux familiaux et amicaux pour élargir leurs chances d'y parvenir (Karsten 2003, 2009). Enfin, un peu plus de la moitié⁴⁹ des familles ahuntsicoises rencontrées étaient propriétaires d'une maison unifamiliale détachée, semi-détachée ou en rangée, avec accès à une cour privée, contrevenant en cela à la perception de l'impossibilité d'accéder à la propriété d'une maison qui est véhiculée par les Vimont-Auteuillais.

6.2 Entre le logement et le quartier : un milieu de vie à notre image

Au-delà du désir d'accéder à la propriété qui est partagé par les familles de classes moyennes rencontrées, les choix résidentiels répondent à des stratégies affinitaires. Au chapitre du choix de l'environnement social, elles semblent accorder une importance marquée au choix d'un domicile et d'un « quartier à notre image » avec « des gens comme nous ». Tant les Ahuntsicois que les Vimont-Auteuillais recherchent un milieu de vie familial et espèrent que leur quartier vieillissant

⁴⁸ Bien que selon les données du recensement de 2006 de Statistiques Canada, le revenu médian des ménages de Vimont-Auteuil est supérieur à celui des ménages d'Ahuntsic. À l'inverse, le prix médian des maisons est supérieur à Ahuntsic qu'à Vimont-Auteuil.

⁴⁹ L'autre moitié réside en appartement dans un duplex ou triplex. Une seule famille habitait dans un *condominium* (immeuble en copropriété).

va rajeunir avec l'arrivée de jeunes familles comme elles. Elles souhaitent avoir des voisins avec qui elles pourront entretenir des rapports de voisinage conviviaux, basés sur l'entraide et l'échange de menus services, sans que cela ne nuise à leur besoin d'intimité et de tranquillité. Elles invoquent la présence d'autres familles, elles aussi tournées vers la vie familiale, où parents comme enfants peuvent jouer ou socialiser. Ainsi, les familles ahuntsicoises et vimont-auteuillaises recherchent plus que tout un environnement résidentiel sécuritaire pour les enfants au sein d'une communauté relativement homogène, préoccupations fortes auprès des classes moyennes (Ærø 2006; Bell 1968; Boterman, Karsten et Musterd 2010; Jaillet 2004; Pisman, Allaert et Lombaerde 2011). La composition ethnique du quartier ne sort pas forcément dans le discours des ménages interrogés comme un facteur important dans les choix résidentiels comme il peut l'être aux États-Unis et de plus en plus en Europe (Dekker 2013; Hedman, van Ham et Manley 2011; Sigelman et Henig 2001). La diversité ethnique n'est pas complètement absente pour autant des considérations résidentielles des jeunes familles bien qu'elle semble plus souvent qu'autrement confondue avec le niveau socio-économique nettement plus modeste des immigrants récents. Les écrits sur le "*white flight*", à savoir l'exode vers les banlieues des classes moyennes blanches fuyant l'ethnisation des quartiers centraux, n'ont pour l'instant guère d'équivalents au Québec (Jean et Germain 2014).

Les entrevues menées auprès des familles de classes moyennes ont néanmoins fait ressortir une différence majeure quant aux représentations et aux usages du logement et du quartier entre Vimont-Auteuillais et Ahuntsicois. Pour les familles de Vimont-Auteuil, le quartier se résume bien souvent au domicile familial. Comme le mentionne bien Sonia, une locataire marocaine: « les limites que je me fais dans ma tête de mon quartier c'est mon chez-moi, ma maison ». On peut penser que la morphologie axée sur la voiture de la banlieue et le tissu associatif peu développé de Vimont-Auteuil favorisent une atomisation des relations sociales et expliquent en partie ce retranchement dans ce que Bourne appelle la "*fortress domesticity*" (1996). L'usage plus extensif de la voiture permet aussi à ces familles de tirer avantage de l'ensemble de la ville de Laval (hors des heures de pointes soulignons-le) sans avoir à se restreindre aux activités et services offerts dans leur quartier. Cela explique peut-être en partie pourquoi près de la moitié des familles de Vimont-Auteuil ne connaissent pas les limites de leur quartier et qu'elles valorisent davantage une vie de famille ancrée dans le domicile plutôt que dans le quartier. À cet effet, nos résultats font écho aux travaux de Sennet dans *Families against the city : middle class*

homes of industrial Chicago, 1872-1890 (1970a) où il avait très bien décrit le phénomène de repli dans le chez-soi et de resserrement sur l'unité familiale chez les familles de classes moyennes de la fin du XIX^e siècle.

En contrepartie, il semblerait que les Ahuntsicois soient plus enclins à avoir une vision moins centrée sur le logement familial, mais plus sur le quartier, bien que ce dernier agisse aussi comme tremplin pour toute la ville (Authier 2002, 2006; Dansereau et Germain 2002). Annie-Claude, résidente de longue date d'Ahuntsic dira ainsi : « ma maison déborde dans la rue, mon quartier, c'est toute la ville ». Conférant au quartier des limites très variables entre le proche voisinage, la rue ou toute la ville, il semble être le lieu où les Ahuntsicois tentent de trouver un équilibre entre leurs obligations professionnelles et familiales et les activités sociales, culturelles et de loisirs. Alors que ce sont encore les femmes qui continuent d'assumer une grande partie des tâches familiales, plusieurs d'entre-elles privilégient un milieu de résidence urbain où elles auront moins tendance à devoir « jouer les mamans-taxi », figure aussi rapportée par Cailly (2008) dans une enquête sur les modes d'habiter menée auprès d'habitants du centre (ou péricentre), de la banlieue et du périurbain à Tours en France. Mais l'accent mis sur le quartier par les ménages ahuntsicois semble parfois cacher les compromis qu'ils ont dû faire au niveau de la superficie de leur logement. Au lieu de parler d'espace, les familles ahuntsicoises mettent l'accent sur un mode de vie où la proximité du travail, des transports en commun, des activités et services pour la famille, des institutions scolaires et culturelles, de la famille et des amis, où la diversité et de l'effervescence reviennent comme des leitmotiv. Cette proximité participe à la construction de leur identité urbaine et d'un attachement au quartier, comme l'ont aussi noté Morin et Rochefort (2003) dans leur étude sur les services de proximité dans trois quartiers centraux montréalais. Pour ces familles urbaines, la ville est loin d'être un milieu de vie inadapté à la vie familiale d'aujourd'hui (Boterman, Karsten et Musterd 2010; Butler et Robson 2001, 2003; Fagnani 1993; Karsten 2003, 2007).

6.3 Un secteur résidentiel vert et tranquille

Nos résultats montrent que les familles de classes moyennes privilégient des quartiers qui allient secteur résidentiel et environnement naturel. Autant à Ahuntsic qu'à Vimont-Auteuil, les trois

quarts des familles ont mentionné en entrevue qu'elles apprécient résider dans un quartier résidentiel tranquille à proximité de la nature, des parcs et des espaces verts, constat aussi rapporté par Brais et Luka (2002) ainsi que Fortin et Després (2009). Ces deux quartiers sont dépeints comme des « quartiers de l'entre-deux : urbains et verts ». Le caractère « naturel et verdoyant » du quartier, mais surtout la présence de « grands arbres matures » de ces quartiers anciens sont valorisés. Les familles rencontrées se disent privilégiées de résider dans un quartier moins dense et d'avoir « de l'espace pour respirer », ce qui constitue des atouts pour élever leurs enfants (Bonner 1997; Robin 2003). Elles apprécient de façon unanime la tranquillité et le calme que procurent la nature, la faune (canards, cardinaux, hérons sont même nommés), ainsi que les espaces verts et bleus, la proximité de l'eau étant aussi couramment évoquée. Ahuntsic, tout comme Vimont-Auteuil, sont fort bien dotés en parcs et pistes cyclables où l'on peut pratiquer une foule d'activités sportives et de loisirs en plein air, ce qui est particulièrement apprécié des locataires, qui n'ont pas nécessairement accès à une cour privée.

7. CONCLUSION

Baldassare (1992) dénonçait il y a déjà plus de 20 ans, à la suite de Gans (1968), l'absence d'analyse comparative ville-banlieue dans une perspective sociologique. Nous avons ainsi choisi de nous pencher sur les choix résidentiels des jeunes familles de classes moyennes résidant dans deux quartiers, un dans la ville centre, l'autre en banlieue, en faisant l'hypothèse qu'ils seraient liés à des représentations distinctes de la ville et de la banlieue en termes de modes de vie. Nous avons vu que pour les familles de Vimont-Auteuil, le choix de la banlieue constitue avant tout un meilleur rapport qualité-prix/espace-prix. C'est un mode de vie axé autour du domicile familial et d'un usage extensif de la voiture, tout en offrant un environnement vert et sécuritaire pour leurs enfants. Du côté des familles de classes moyennes d'Ahuntsic, la ville représente une localisation stratégique, leur permettant d'être près de leur travail et ainsi passer plus de temps en famille que dans les transports. Vivre en famille en ville participe d'une identité et du choix d'un mode de vie urbain où la proximité leur offre une qualité de vie sans pareille pour élever leurs enfants.

Pourtant, au final, lorsque l'on compare leurs représentations, leurs aspirations, leurs choix résidentiels et leurs modes de vie, les familles de Vimont-Auteuil et d'Ahutntsic ont des

préférences communes. Tant les familles à Ahuntsic qu'à Vimont-Auteuil sont à la recherche d'un environnement résidentiel tranquille et sécuritaire à proximité de parcs et d'espaces naturels. Elles souhaitent aussi vivre dans un milieu de jeunes familles qui leur ressemblent du point de vue socioéconomique, ethnique et affinitaire. Nos résultats vont ainsi dans le sens de ce que plusieurs auteurs ont déjà noté, à savoir l'importance du mode et de style de vie dans les choix résidentiels des ménages (Ærø 2006; Ascher 1995; Bridge 2006; Brun et Fagnani 1991; Karsten 2007; Pisman, Allaert et Lombaerde 2011; Scheiner et Kasper 2003). Comme on pouvait s'y attendre, le choix du quartier importe beaucoup pour les familles ahuntsicoises alors que les familles à Vimont-Auteuil accorde plus d'importance au choix du logement (Brun et Fagnani 1994).

Mais alors qu'Ahuntsic a été présenté à plusieurs reprises par nos répondants comme « la banlieue en ville »⁵⁰ et Vimont-Auteuil comme « la ville en banlieue »⁵¹, l'idée même de la comparaison ville ou banlieue a été mise à l'épreuve dans notre étude. Nos résultats suggèrent de repenser nos schèmes interprétatifs en évitant d'imposer des notions prédéfinies par les chercheurs (ici de ville et de banlieue), d'autant plus que ces notions sont souvent jugées comme infidèles aux réalités spatiales contemporaines de la part de ceux qui en font l'expérience quotidienne, quand elles ne sont pas considérées comme péjoratives.

À cet égard, nous reconnaissons avoir été un peu prompte à associer Montréal à la ville et Laval à la banlieue. Alors que Laval s'autonomise de plus en plus par rapport à la Ville de Montréal et que plus de la majorité des familles de Vimont-Auteuil ne considèrent pas qu'elles résident en banlieue de Montréal, mais bien dans la Ville de Laval, une ville à part entière, peut-on encore parler de la banlieue lavalloise? Aurait-il été plus juste d'utiliser le concept de "*outer-city*" développé par Gans? À l'inverse, le caractère urbain d'Ahuntsic était loin de faire l'unanimité auprès des familles rencontrées, surtout de la part de celles qui auraient souhaité rester dans un quartier plus central comme Rosemont ou le Plateau Mont-Royal, on peut se demander si l'on a affaire à un quartier urbain ou à une vieille banlieue rattrapée par la ville. Au-delà de ces questionnements conceptuels, les images négatives de la vie de famille en ville véhiculées par les « banlieusards », de même que la vision stéréotypée de la banlieue dépeinte par

⁵⁰ Référant principalement au caractère naturel du quartier, à sa plus faible densité comparativement à certains quartiers plus centraux.

⁵¹ Référant notamment au caractère urbain de Laval, la diversité ethnique et la desserte des transports en commun.

les « citadins » donnent à penser que l'opposition ville/banlieue est loin d'être caduque, du moins dans les représentations que s'en font encore aujourd'hui les jeunes familles de classes moyennes. À cet égard, le programme « Habiter Montréal » ne pourra réellement prendre son sens et infléchir la tendance démographique à l'exode des ménages vers les banlieues qu'en tenant compte de ces représentations pour faire des quartiers urbains un milieu de vie propice aux familles.

CHAPITRE 4. NEIGHBOURHOOD ATTACHMENT REVISITED: MIDDLE-CLASS FAMILIES IN THE MONTREAL METROPOLITAN REGION

Présentation de l'article 2

L'article 2 sur l'attachement au quartier constitue la pièce de résistance de cette thèse de doctorat. L'article a été rédigé en anglais sous le titre : "*Neighbourhood Attachment Revisited: Middle-class Families in the Montreal Metropolitan Region*". Il a été soumis en décembre 2013 à la revue internationale *Urban Studies*.

Le premier article permettait de mettre la table sur les choix résidentiels des ménages alors que l'article 2 attaque de front l'attachement au quartier. À l'ère de l'immigration et de la mobilité, nous souhaitons examiner quels types de rapports ces jeunes familles entretiennent-elles avec les territoires du quotidien? Autour de quoi se construit leur attachement au quartier s'il en était un? Même si d'emblée il peut apparaître paradoxal de questionner les rapports au quartier dans une époque marquée par la croissance de la mobilité, l'article propose une compréhension renouvelée de l'attachement au quartier auprès des familles de classes moyennes. Celles-ci sont d'un intérêt particulier puisqu'elles sont généralement mobiles, ont les moyens relatifs de leurs choix de localisation résidentielle, tout en étant à la recherche d'un environnement propice à y élever leurs enfants. Loin de constituer des modes opposés d'habiter, l'attachement au quartier et la mobilité urbaine fonctionnent de pair.

Trois formes d'attachement au quartier sont ici avancées. L'idée n'était pas seulement de démontrer que le quartier est encore un espace significatif pour les jeunes familles de classes moyennes, puisqu'une grande majorité des activités quotidiennes et de leur sociabilité demeurent soumises à la contrainte d'un ancrage spatial. Elle était aussi de voir autour de quoi se construit l'attachement dans des quartiers de classes moyennes de la région métropolitaine montréalaise, alors que la plupart des recherches font état de différentes formes de désengagement (discursif, pratique, associatif, politique, symbolique) du quartier.

Résumé de l'article 2

La mobilité affecte les liens aux lieux au point où les rapports d'attachement entretenus avec les territoires de proximité tendent à disparaître. Cet article aborde l'attachement au quartier dans une perspective comparative entre un quartier péricentral et un quartier de proche banlieue dans la région métropolitaine de Montréal. Des entrevues semi-dirigées ont été menées auprès de jeunes familles de classes moyennes. Les résultats confirment que le quartier demeure un espace significatif pour ces familles. Toutefois, l'attachement au quartier prend des formes variées auprès des familles résidant en ville et celles qui habitent en banlieue. Trois types d'attachement de quartier sont mis en évidence : l'attachement fonctionnel, social et symbolique. Le type d'attachement au quartier le plus souvent observé auprès des familles de classes moyennes est fonctionnel. Il se caractérise par un usage extensif des aménités à proximité dans le quartier, sans pour autant y être exclusif. La présence de familles de statuts socioéconomiques comparables, de même qu'aux origines ethniques similaires nourrit un attachement social au quartier. Le choix de vivre en ville ou en banlieue symbolise un choix d'un mode de vie et de déplacements, de valeurs et de représentations de la vie de famille.

Abstract de l'article 2

Mobility affects our relationships to place to the extent that neighbourhood attachment has faded along with the importance of neighbourhood in daily life. This paper addresses the underexplored neighbourhood attachment of young middle-class families. Empirical results are drawn from systematic on-site observations of public spaces and in-depth interviews in a comparative perspective between a peri-urban and near-suburban neighbourhood in the Montreal Metropolitan Region. Results confirm the hypothesis that neighbourhoods still matter nowadays for the middle-class by revealing varied yet distinct forms of neighbourhood attachment among urban and suburban families. Three types of neighbourhood attachment are highlighted: functional, social and symbolic attachment. Strong evidence supports functional attachment through the extensive use of nearby neighbourhood amenities. The presence of families with relatively similar socioeconomic capital and ethnic backgrounds nurtures social attachment. The choice to

live in the city or in the suburbs is related to distinctive lifestyles, transportation modes, values and representations of family life.

INTRODUCTION

Migration, mobility, globalisation and individualisation have transformed the way people relate to space by impacting their physical, social and emotional bonds to place. The rapid urbanisation growth rate of the 20th century has affected the social life of inner- and outer-city neighbourhoods. Since then, there has been an ongoing debate on the status and significance of the neighbourhood (Kearns et Parkinson 2001). On the one hand, some scholars have predicted the end of the neighbourhood, calling for a community that is “liberated” from local ties (Wellman et Leighton 1970). It would seem that the emergence of a more fluid, diverse and individualised way of life and the rise of delocalised and virtual networks have eroded local bonds, sense of community and place attachment (Castells 1996; Stolle, Soroka et Johnston 2008). On the other hand, others authors have advocated the rebirth of the neighbourhood (Authier 2006; Forrest 2008). Empirical results support the idea that the relationships that individuals maintain with their neighbourhood have changed in this globalised world, but continue to be significant in residents’ lives (Bolan 1997; Fleury-Bahi, Félonneau et Marchand 2008). Much of the literature does show that neighbourhood remains one of the vital sites for obtaining resources, engaging in social interaction and forging collective identity (Greif 2009). This seems particularly true for “certain types of persons, such as the childbearing and homeowners, who make specific uses of territory, and, ultimately, develop distinctive outlooks toward the areas around them” (Guest et Lee 1984, 34).

These debates about the death and life of the neighbourhood have been the starting point of several studies. Indeed, the question of neighbourhood attachment is an old one, and the literature on the subject has continued to thrive. However, previous works have limited their attention to specific types of neighbourhood and particular segments of the middle class. They have focused on working-class, disadvantaged and gentrifying neighbourhoods (Authier et Lehman-Frisch 2013; Butler et Robson 2003), on middle-class enclaves or gated communities (Savage, Bagnall et Longhurst 2001; Watt 2009), overlooking other types of neighbourhoods such as peri-central neighbourhoods within the city centre and near-suburban neighbourhoods. Moreover, the focus on the middle class has been closely linked with the “new” middle class of mobile, well-educated professionals, tying the debate to a Bourdieusian perspective of class reproduction and disaffiliation from neighbourhood life (Allen et al. 2007; Atkinson 2006; Savage et al. 1992;

Watt 2009). It is in this regard that the Canadian context, more precisely Montreal, diverges. Various studies have underlined the relative absence of residential segregation at the metropolitan scale, challenging the idea of “ghetto” (Apparicio, Leloup et Rivet 2007; Walks et Bourne 2006) and unhampering the power explanations of Bourdieu’s distinction thesis. The French debate on the decline and even disappearance of the middle class (Bigot 2009; Bosc 2008; Chauvel 2006), has proved inadequate in explaining the situation in Quebec (Langlois 2010).

This article aims to explore the neighbourhood attachment (and detachment) of young middle-class families living in a peri-urban neighbourhood of Montreal and in a near-suburban neighbourhood of Laval. Original data were gathered from a qualitative study conducted on households that have experienced urban life in Montreal, and have either decided to stay in the inner city or to move to the suburbs with the arrival of children or with plans to start a family. Does neighbourhood still matter for urban and suburban families, and if so, how? If neighbourhood attachment exists, what is it based on? Does living in the suburb or the city centre have an impact on neighbourhood attachment and neighbourhood uses? These questions are discussed in the context of the exodus of middle-class families in Montreal, reflecting demographical shifts found elsewhere. The main idea developed in this paper is that neighbourhood and neighbourhood attachment are far from declining, but rather point toward multiple configurations and meanings that are part of the differentiated lifestyles that influence the everyday life of urban and suburban middle-class families.

The importance of neighbourhood satisfaction and place attachment in understanding residential mobility, neighbourhood stability and vitality is well established (Permentier, Gideon et van Ham 2011). They have been associated with “feelings of pride and a general sense of well-being” (Brown, Perkins et Brown 2003), but also with a higher life satisfaction (Adams 1992; Mohan et Twigg 2007). Neighbourhood attachment is important because it generates identification with place and fosters social solidarity, and generally prevents the desire to relocate (Lee, Oropesa et Kanan 1994; Mesch et Manor 1998). This is particularly relevant in the case of the Greater Montreal region. Like other North American and European cities, Greater Montreal has been characterised by a demographic decline in the city centre due to urban sprawl and the shift of middle-class households to the suburbs. In the past few decades, the Island of Montreal has lost about 20,000 inhabitants each year; nearly one out of six households with children chooses to

leave the island to settle in one of its suburban regions (Institut de la statistique du Québec 2013). If, as stated by Brown et al. (2003, 259), “residential attachments promote and provide stability, familiarity, and security”—values that are crucial for young couples in childbearing age—then enhancing neighbourhood attachment to keep families in the neighbourhood is a central issue in urban studies.

The next section reviews the literature on neighbourhood attachment, followed by a discussion of the research methodology. The role and place of neighbourhood in the everyday life of middle-class families, neighbourhood uses and neighbourhood attachment are then presented. This is followed by a discussion of the neighbourhood attachment of middle-class families in a comparative perspective between peri-urban and suburban neighbourhoods in the Montreal Metropolitan region.

1. NEIGHBOURHOOD ATTACHMENT

Place attachment, which encompasses neighbourhood attachment, is a multi-layered and multifaceted concept that is neither consensually named nor defined⁵². There are several similar concepts, such as community attachment (Hummon 1992; Kasarda et Janowitz 1974), place attachment (Altman et Low 1992), place meaning (Manzo 2005), place identity (Cuba et Hummon 1993; Proshansky et Fabian 1987), sense of place or community (Relph 1976), settlement identity (Feldman 1990), urban-related identity (Lalli 1992) and even, topophilia (Tuan 1974). Much work has been done in the field of environmental psychology, but cultural geographers, anthropologists, sociologists and urban planners also study why certain places hold special meaning to people.

Setting aside theoretical discussions on neighbourhood definition (Chaskin 1995; Lewicka 2010) and what the “neighbourhood” in neighbourhood attachment means (Hipp 2010), we adopt here a sociological definition of neighbourhood. To quote Blokland (2003, 213): “Quite simply, a neighbourhood is a geographically circumscribed, built environment that people use practically

⁵² For a review of terminologies see: Giuliani MV. (2003) Theory of attachment and place attachment. In: Bonnes M, Lee T and Bonaiuto M (eds) *Psychological theories for environmental issues*. Aldershot: Ashgate, 137-170, Lewicka M. (2011) Place attachment: How far we come in the last 40 years? *Journal of Environmental Psychology* 31: 207-230.

and symbolically”. In other words, neighbourhood is not seized only as a physical site, nor as an institutional bounded territory, but as a living environment which corresponds to familiar spaces in inhabitant’s representations.

Neighbourhood attachment is usually defined as the emotional bond that people develop with places, in this case with places of residence, from dwellings to neighbourhoods (Hidalgo et Hernandez 2001; Manzo 2005; Woolever 1992). Our observations support Brown et al.’s (2003) definition of neighbourhood attachment as a form of place attachment nurtured by daily encounters within the residential environment and among neighbours, constructed from practices and daily activities in everyday spaces. It can also include memories, feelings, attitudes, values and preferences about varied and complex environments that define their daily existence (Fleury-Bahi, Félonneau et Marchand 2008). Neighbourhood attachment encompasses residential satisfaction, sense of ownership, control or appropriation (Filipović 2008).

Neighbourhood attachment, as well as the related concepts of place attachment and sense of place, is usually theorised around bi-partite models in scientific literature. The more common conceptualisation is to distinguish between physical (objective and perceived) and social attachment, both dimensions being responsible for place attachment (Lewicka 2011). Riger and Lavrakas (1981) have identified two dimensions or “types” of neighbourhood attachment: rootedness or physical attachment, and bonding or social attachment. In a recent study in China, Zhu et al. (2012) validated that neighbourhood attachment comes from the social domain (neighbourly interaction) and from the physical environment (mainly from satisfaction with the physical conditions of housing and neighbourhood). The former explains neighbourhood attachment to traditional neighbourhoods and the latter to commodity housing estates. However, social dimensions of neighbourhood attachment, where place enables socialisation and sociability, are hard to grasp or measure, and the convention has been to use local social involvement as proxy or correlates (Riger et Lavrakas 1981). This downplays the relevance of informal networks, routine neighbourhood activities and even absent ties over community participation in the construction of neighbourhood attachment (Blokland 2003; Woldoff 2002). Findings from Germain’s (2009) study of “solo households” living in central areas of Montreal confirm that the neighbourhood is central to their urban lifestyle, despite their apparent detachment from civic and community life.

2. RESEARCH METHODOLOGY

This study builds on on-site systematic observations, 42 short interviews and 51 in-depth interviews with young families in two neighbourhoods: Ahuntsic, a peri-central neighbourhood of Montreal, and Vimont-Auteuil in the City of Laval, a suburb of Montreal, between August 2011 and 2012⁵³. The households interviewed are middle-class; however, we adopted a fairly loose operationalisation of this notion to avoid undermining the considerable diversity between « middle-class neighbourhoods » (Thomas et Pattaroni 2012). Middle-class households were defined as meeting three out of four major criteria: 1) living in a middle-class neighbourhood; 2) having a gross annual family income between \$40,000 and \$120,000; 3) occupying an intermediate position in the scale of professional occupations; and 4) self-categorising as middle-class. Unlike several studies which concentrated on the “new” middle-class, “distinctive consumers” among upper-middle-class or the “creative class” (Danyluk et Ley 2007; Hamnett 2003), the focus here is on ‘middle’ middle-class families, which are by definition less mobile because there is at least one child living at home. Further, they are not considered “family gentrifiers” (Karsten 2003) because they settle in old peripheral middle-class neighbourhoods rather than restructuring inner-city neighbourhoods.

Respondents were recruited for in-depth interviews while systematic non-participant observations of selected public spaces were carried out as part of a larger research program⁵⁴. Short interviews⁵⁵ were carried out on the field when conducting in-depth interviews was not feasible. Wherever possible, interviews were carried out in French⁵⁶ simultaneously with both parents. They were generally held in respondents’ homes and lasted an average of one hour and fifteen minutes. The interviews focused on the respondents’ residential history and housing choice, neighbourhood uses and representation (e.g. reputation, neighbourhood changes regarding social and ethnic composition), neighbourly relations, local and community involvement, general

⁵³ According to the following breakdown: 47 observations of public spaces (parks, library, community and sports centres and organised neighbourhood activities such as festivals and shopping-streets sales) in Ahuntsic (29) and Vimont-Auteuil (18); 27 in-depth interviews in Ahuntsic and 24 in Vimont-Auteuil; 21 short interviews in Ahuntsic and 21 in Vimont-Auteuil.

⁵⁴ ‘The Challenge of Urban Diversity: Interethnic in Middle-Class Neighbourhoods in the Metropolitan Region of Montreal’, directed by Annick Germain and Xavier Leloup, in collaboration with Martha Radice, focused on the experience of diversity in public spaces in four middle-class neighbourhoods. Results presented here are part of the author’s doctoral thesis. We take this opportunity to thank the SSHRC for the funding.

⁵⁵ Short interviews consisted in a short version (5-7 questions) of the long questionnaire.

⁵⁶ All interviewees’ citations included in this article are the author’s translations.

residential satisfaction and future mobility prospects. Interviews were integrally transcribed, coded and analysed using the program NVivo 9.0. To facilitate the discussion, families from Ahuntsic will be designated as urban and those from Vimont-Auteuil as suburban. The results presented here reflect the practices of these middle-class families in those two neighbourhoods.

These neighbourhoods offer an interesting comparison in many ways. Both are growing middle-class neighbourhoods with good reputations, are popular among young families and have a socially mixed population. They are relatively close to each other, located on both sides of the river between the cities of Laval and Montreal, and respectively 30 and 10 km from downtown Montreal. They also have comparable residential offerings, built and natural environments and demographic compositions. Nonetheless, Vimont-Auteuil, a typical north-American post-war suburb, is predominantly owner-occupied, while Ahuntsic, a former peripheral residential neighbourhood northwest of the Island of Montreal, has more renters. Until the early 1990s, both neighbourhoods have been associated with a francophone historic majority, but are experiencing a “recent exponential demographic evolution”, becoming, like the metropolis, increasingly multi-ethnic.

The 51 households interviewed all consisted of married or cohabiting couples⁵⁷ with children between the ages of 0 and 15 years old. Samples of Vimont-Auteuil and Ahuntsic residents are comparable on several variables, including average age (35 years old), length of residence in the neighbourhood (7 families out of 10 have lived there for less than five years) and level of education (highly educated). Professions were diverse but most were in the services, education and public sectors, and the majority of the respondents had intermediate white-collar or professional jobs that require a university degree (three out of four). Around 75% of the families interviewed in Vimont-Auteuil were dual earners, compared to 60% in Ahuntsic. Of those who were employed in Vimont-Auteuil, nearly 7 out of 10 (at least one of the parents) commuted into Montreal for work on a daily basis. Half of the Vimont-Auteuil workers drive to work, compared to 4 out of 10 families in Ahuntsic. The remainder use public transit and active modes of transportation.

⁵⁷ Lone parents are excluded in this study because negotiations for housing and neighbourhood choices are a shared decision between the couple (Valentine, 1999).

3. NEIGHBOURHOOD ATTACHMENT IN THE EVERYDAY LIFE OF YOUNG MIDDLE-CLASS FAMILIES

The majority of families in both areas responded positively when asked if they were attached to their house and neighbourhood, with a slight overrepresentation of suburban families showing greater attachment to house over neighbourhood. Immigrant families show a comparable level of neighbourhood attachment but clearly display larger uses of neighbourhood public spaces, as will be discussed later on. More families show dissatisfaction with housing than with neighbourhood, with a slight overrepresentation of urban households being more dissatisfied with housing conditions. Only a few families said they would not mind having to move from their neighbourhood, slightly more than having to move from their home. However, dissatisfaction with housing conditions does not necessarily mean lack of attachment to residential surroundings, which is the case for around half of the households interviewed. Three-quarters of the respondents would seek housing in the same area if they decide to move. The rest would leave the metropolitan region of Montreal and go to rural areas and small towns. The main reasons for dissatisfaction and motives for relocating are not owning a single-family house with a garden and lack of space.

Three dimensions of neighbourhood attachment arose from interviews and observations: physical/functional, social and symbolic attachment. However, the same words do not always have the same meanings: neighbourhood attachment does not mean the same thing for families living in a peri-central neighbourhood as for those in a suburban neighbourhood.

3.1 Human-scale Neighbourhood or the “Religion” of Proximity

For contemporary middle-class families, easy access to services is a “leitmotif”; its prevalence makes it comparable to a religion. As reported by various studies on this demographic group, proximity to highways and public transit, shops and services, day-cares and schools, theatres and restaurants, and for some, to jobs, is central. This type of functional attachment is by far the most present dimension of neighbourhood attachment in the families interviewed. Having a diversity of services and amenities nearby helps to fulfil family tasks while forging neighbourhood

attachment. The abundance of shops and commercial streets is important for these families, and emphasises their role in establishing a sense of attachment. However, proximity signifies different things for suburbanites and urbanites.

For suburban families, proximity signifies car use proximity. They make extensive use of amenities that are easily reachable by car and are particularly dissatisfied with, or are reluctant to use, public transit. This excludes downtown workers for whom transit is more efficient. For urban families, proximity refers to the fact that “you can reach (almost) everything by foot or by public transit” because the city represents:

*“...more of everything. More accessibility, more services, more activities. More proximity to work, family, to friends, to nature, to library, to festivals, to restaurants. Everything you need is at hand and when you have children, this becomes a priority”
(Homeowner, mother of 2 children).*

Car use is “a necessary evil” for many middle-class families. Although they tend to argue against car use, they still drive quite frequently for family outings, as Montreal’s public transit is not known to be family-friendly. Some immigrant families share this sentiment, having been used to more efficient transit systems.

The uses of public space also vary widely between urban and suburban families, as noted during observations. In the suburban context, we noticed a lack of use of public spaces, which are relatively empty outside of sporting events (soccer fields in parks attract the biggest and most diversified crowds) and organised activities. On the contrary, access to parks and green spaces is strategic for urban families, as it compensates for their lack of a backyard. The natural environment is another major consideration for middle-class families. Respondents demonstrate neighbourhood attachment to quiet residential areas that are close to nature and have abundant green spaces. Middle-class families favour the wooded sectors and mature trees of older neighbourhoods. For suburban families, the neighbourhood’s location allows relatively quick access outside the city to the countryside.

Physical/functional attachment is also linked with (sub) urban form. The question of density is an issue for middle-class families and is perceived quite differently by respondents. Some suburbanites value the low density of predominantly single-family housing morphology, which gives them privacy, intimacy and tranquillity. Urbanites, on the other hand, emphasise the relative density of peri-central neighbourhoods compared to crowded urban neighbourhoods,

which offers abundant services and mixed housing types, which in turn “give a particular colour to a [valued] heterogeneous urban morphology and fabrics”, as a new homeowner in Ahuntsic put it. Neighbourhood density can be tied to security, assistance and support from neighbours, which is particularly important for households with children. Immigrants are not as averse as non-immigrant families to density, coming mostly from countries with dense urban environments.

Schooling and education are also an important concern for middle-class families, and neighbourhood attachment can be based on the quality and reputation of schools or kindergartens. A “good neighbourhood” is often associated with presence of “good schools” nearby. Children’s attendance to local school is also a major incentive to stay in the neighbourhood; as one respondent said, “we don’t want our daughter to change schools”, although poor school reputation could have the opposite effect.

Neighbourhood attachment may also result from cultural life. Despite families’ emphasis on their lack of time to enjoy cultural activities, the library seems to maintain its place in their busy schedules, remaining a significant place in both of the settings observed.

“We used to diligently attend a great deal of cultural activities. The Montreal cultural scene is important to us and we wanted to be part of it. We want to know that it is nearby, even if we don’t go as often then we used to go now that we have the kids” (Homeowners in Ahuntsic, 1 child).

Urbanites particularly valued cultural activities offered in urban locations. The lack of free cultural activities is often reported in Vimont-Auteuil.

3.2 A “Good Neighbourhood” of “People Just Like Us”

Neighbourhood attachment is also related to neighbourly relations and sociability, social composition and neighbourhood life. Interviewees reported multiple types of relationships with neighbours, from a lack of social contacts to friendly relations. Our results show that most middle-class families are in the middle of this spectrum: sociability tends to involve civil, courteous and casual contacts. This usually means knowing neighbours by name, exchanging friendly greetings and “passing-by” interactions (Blokland 2003). “Polite but indifferent” salutations, as some would say, are the norm. Nonetheless, respondents are far from being unconcerned with their social environment, valuing a “good neighbourhood of good people” with

regard to three criteria: 1) the presence of families; 2) having relatively similar socioeconomic capital; and 3) having a similar ethnic background.

Most middle-class households interviewed want a residential milieu in which they recognise themselves. The presence of other families with children is particularly strategic for them to start their own. The arrival of young families is perceived positively, and almost eight out of ten would recommend the neighbourhood to other families “just like us”. Households with young children have a strong interest in the neighbourhood partly because children are limited in their early stages of socialisation to the immediate geographical environment. They usually play, socialise and attend school in the neighbourhood. This process of “centrality of place in socialisation” increases sense of community and nurtures local attachment.

Mixed demographic composition in both neighbourhoods, from predominantly aging sectors to “streets of young hockey players”, to quote a new resident of Ahuntsic, has caused some friction, mostly concerning noises and park equipment. On the contrary, the presence of elders generated surprisingly positive comments:

“There are no better theft alarm systems than older people who only watch the comings and goings of everyone in this street” (Homeowner in Vimont-Auteuil, 2 children).

The middle-class families interviewed also appreciate living in a middle-class neighbourhood. They advocate neighbourhoods that are “neither rich nor poor” as important in investing in the neighbourhood. Ahuntsic and Vimont-Auteuil are respectively “ordinary” neighbourhoods, “inconspicuous” rather than distinctive, as per Allen and al.’s (2007) definition. They are “in-between neighbourhoods”, a characteristic that is interestingly valued, as shown in the following exchange between a married couple who recently moved back from the suburb to the city with their two children (now aged 11 and 13).

Renaud: “I think it is a nice neighbourhood to live in, this is a neighbourhood that is... not fashionable, it is just an average neighbourhood... this is not Le Plateau [a trendy, centrally located neighbourhood], it is more okay, ordinary, but pleasant.”

Madeleine: “And this is not a snobby neighbourhood. No, no! It has very simple and accessible people.”

For middle-class families, good socioeconomic status is more likely linked to a similar level of education and shared values and lifestyles.

This leads us to the discursive preference of middle-class families for mixed ethnic diversity: “neither too homogeneous nor too diverse.” Yet growing ethnic diversity appears to be “unexpected” by immigrant and non-immigrant households who are “astonished to discover such diversity next door”. Surprise at the “unknown other” is not only an attitude of non-immigrant families but also of immigrant households, who have got used to “super-diversity”—more in terms of origin than in terms of numbers—in neighbourhoods that used to be monocultural.

Middle-class families make extensive use of local amenities and services, as do immigrant families. Observations have shown that immigrant families are more inclined to use and appropriate neighbourhood public spaces than non-immigrant families, which may cause some friction. The increased presence of immigrants, especially visible minorities and veiled women who do not go unnoticed in neighbourhood public spaces, is in cause.

“It is impoverished because people who have more money move to the suburbs for life quality. Those who love the city and want to stay there because it is close to everything are, more than ever, immigrants. We don’t always recognise ourselves in this kind of environment. I would say that we feel neglected.” (Non-immigrant, long-term homeowner in Ahuntsic, 1 child).

This quote exemplifies a sense of abandonment as numerous white, affluent and middle-class French Canadian families are fleeing to the suburbs and express fears of impoverishment and over-diversification of the inner city. However, ethnic diversity can also be attractive, and many parents consider it a strength of their neighbourhood that enriches the urban experience both for themselves and their children.

“Immigration is an asset, it is not a problem, you know. We are happy that our child is exposed to other cultures.” (Renter in Ahuntsic, 1 child).

Contact with ethnic and linguistic diversity helps construct an open-minded attitude and a cosmopolitan identity, which parents consider useful for their children’s career prospects.

3.3 Symbolic Attachment Through a Choice of Lifestyle

Several families in Vimont-Auteuil reported that the choice to live in the suburbs is a matter of (life) course. It was the most logical step to take once children enter the picture; it is the symbol *par excellence* of family life. Having experienced the unrestrained lifestyle of a childless urban couple, their attachment to the suburbs reflects their identification with familial values. The

choice of the suburbs is *for* and *about* children and the family, or to paraphrase some respondents, “the greatest and easiest environment for family life”. Everyday life is dictated by family needs and represents what is best for children: more space, green areas, homogeneity and safety for the children compared to the inner city. Living in the suburbs means raising children in a healthy environment where they can flourish, play outside and socialise with other kids. As one homeowner with 3 children in Vimont-Auteuil explained, it represents an unequalled quality of life and a freedom that makes family life easier to plan.

“When we moved to Laval, we realised that our kids could play outside. It was really the revelation of the summer! They could cross the street by themselves and go play with the neighbours. And sometimes I would turn around and there were five children playing in my backyard. I finally had my own backyard! They grew up in Laval with a freedom they would not have had in Montreal. Because in Montreal, like it or not, you are surrounded by strangers. In Montreal, it could never have been like that because we are so afraid for our kids that we restrain them. We don’t let them run free. Life quality in Laval is much better.”

Many families report that they would not have considered settling in Vimont-Auteuil if it were not for their children’s sake, and do not necessarily recommend the neighbourhood to childless couples.

Living in the city is a choice prioritized by all twenty-seven families interviewed in Ahuntsic. None of them, whether owning or renting, have reported being forced to stay in the city out of inability to buy or rent in the suburbs. Some might have considered moving off-island for homeownership, but were not able to stick to a default choice, in discordance with their representations of family life. Other residents have considered moving to disadvantaged neighbourhoods in search of cheaper housing. But as one father assesses:

“Even if we could have had more value for our money in Hochelaga [a restructuring neighbourhood], it was not an option for us, considering our children.”

He could not accept the feeling of downgrading his present neighbourhood for the sake of ownership. A small proportion of families interviewed preferred to continue renting in the city than become homeowners in the suburbs.

The most prevalent attitude among couples living in Ahuntsic is a rejection of suburban life and a ‘sentimental’ attachment to the city centre.

“I am a born and raised Montrealer; I’m from here and I don’t want to leave. It is not because houses are expensive that I’m going to move to the suburbs. This is the ‘emotional side’, but it’s also the ‘practical side’: I refuse to live in a city where there’s no efficient public transit or no sidewalk.” (Adele is from Montreal, but her husband was born in France. They moved to Ahuntsic with their 2 daughters 3 years ago.)

Choosing the city comes from a desire to practise a distinctive lifestyle, expressed by a strong attachment to urban values such as liveability, accessibility, flexibility and spontaneity. The decision has to do largely with the way families want to raise their children. They claim an urban way of life out of environmental awareness (they only have one car, live close to workplace and use active transportation modes such as walking) and neighbourhood life (they participate in family activities and neighbouring). Proud to live in Montreal, some families in Ahuntsic have even created a symbolic distinction between the Montreal (on-island) regional telephone code and that of the suburbs (off-island) to mark a valued urban identity.

DISCUSSION

This research addressed the underexplored neighbourhood attachment of young middle-class families. Our results support the hypothesis that neighbourhood still matters nowadays for middle-class families, playing a central role in family-oriented decisions regarding daily life, neighbourhood choice and neighbourhood attachment. Empirical results drawn from systematic on-site observations of public spaces, short and in-depth interviews in a comparative perspective between a peri-urban and near-suburban neighbourhood reveal varied yet distinct forms of neighbourhood attachment among urban and suburban families. Three types of neighbourhood attachment have been highlighted: physical/functional, social and symbolic attachment. These types of attachment are exploratory rather than explicatory. They are not mutually exclusive, but rather feed off one another.

Our findings on the middle-class neighbourhoods of the Metropolitan Region of Montreal do not support narratives of detachment and withdrawal from neighbourhood life found in restructuring and disadvantaged neighbourhoods (Atkinson 2006; Bacqué et Sintomee 2001; Butler 2003; Butler et Robson 2003; Pinkster 2014; Savage et al. 1992; van Eijk 2012) resulting from a fragmentation of their “spoiled” identity (Allen et al. 2007). Interestingly, strategic avoidance of

public spaces, a coping tactic reflecting elective belonging (Savage, Bagnall et Longhurst 2005) or selective belonging (Watt 2009), is not (yet) common in the middle-class neighbourhoods observed. Rather, the middle-class families interviewed display neighbourhood attachment through extensive use of neighbourhood amenities.

Only a small proportion of respondents demonstrate a lack of neighbourhood attachment, which is, at first glance, more common among suburban than urban families. Suburban families are more willing to express a greater concern for housing characteristics (including costs) than for neighbourhood amenities or location, except for car accessibility. Extensive car use, which allows them to take full advantage of the City of Laval (at least at off-peak hours), could explain why almost half of the suburban families do not know the limits of their neighbourhood. Neighbourhood uses go beyond neighbourhood borders: activities and networks take place on two spatial scales, around the house and at the level of the city. Suburban families are also quite absent from public spaces. However, their being more house-centred than urbanites does not mean that neighbourhood attachment is non-existent. Rather, suburban morphology and blurred psychological boundaries in Laval's neighbourhoods seem to lead to a stronger attachment to the city itself than to its components. This finding is supported in Lewicka's (2010) revisiting of the work of Hidalgo and Hernandez (2001) on the relationship between scale of place (i.e. apartment, neighbourhood, city) and strength of attachment to place in four Central European cities. Most importantly, the suburban families interviewed demonstrate a strong sense of affiliation and attachment to a specific type of settlement: the suburbs (Blaauboer 2011; Corcoran, Gray et Peillon 2010). Almost half of the respondents in Vimont-Auteuil grew up in the suburbs, and are likely to recreate their childhood residential environments when they start their own families. The choice of a suburban-like area is not a coincidence or a matter of sheer luck (Boterman 2011); it expresses a continuity of people's residential experiences by moving to places that resemble their former homes. This demonstrates a generic attachment to the suburb, which Feldman (1990) has called settlement identity.

Conversely, for more than half of the urban families interviewed, the choice of the neighbourhood and its location within the city was more important than housing itself. Work-related factors, predominantly commuting time, turned out to be a significant consideration for neighbourhood choice and family life. The time-geographical literature has already shown the importance of distance and time in daily activity patterns, particularly for dual-income families

(Brun et Fagnani 1994; Karsten 2007). Families in Ahuntsic are willing to make compromises in housing and space in exchange for a faster commute, which gives them more time with the family. Urban families rely widely on neighbourhood services and amenities to facilitate the balancing of work and family life with social, cultural and leisure activities. They are more likely to know the limits of their neighbourhood. As such, even if they favour a small neighbourhood scale within walking distance from their homes, they do not feel trapped nor limited to what is immediately accessible. Even though neighbourhood uses are substantial, they are not exclusive. Neighbourhood acts as a stepping-stone to the city: its day-to-day use does not prevent urban families from investing in other spaces in the city.

Suburban and urban families express neighbourhood scale and neighbourhood attachment differently. Still, middle-class families share similar expectations about their neighbourhoods. They expect it to provide access to the necessities for family life within close proximity, understanding that proximity assumes car use for suburban families and walking for urbanites. Having everything at hand has become a requirement of family life. Neighbourhoods that fit this requirement will certainly stand out to middle-class families. Functional attachment to neighbourhood is found to be strong, and neighbourhood is generally the symbol of proximity, accessibility and centrality. However, functional relations to the neighbourhood are more than a pragmatic attachment that does not lead to emotional attachment, as stated by some authors (Livingston, Bailey et Kearns 2010; Pinkster 2014). Our results show that on the contrary, emotional attachment can stem from a more practical form of neighbourhood use. For example, urbanites are very vocal in emphasising the importance of abundant shops and commercial streets in establishing a sense of attachment. Nearby shops bear functional needs, but also perform social functions. At first sight, one might assume that neighbourhood life revolves only around commercial streets, and middle-class households are simply consuming neighbourhood space and commodities. However, shops are more than mere sites of consumption or commercial activity; they are also a place to meet and socialise (Jacobs 1961). Being known and recognised is important to middle-class families (Henning et Lieberg 1996). It removes anonymity of the city, enhances the feeling of security and creates a “human-scale neighbourhood” in the metropolis.

Neighbourhood ties and routine neighbouring activities have a stronger impact on neighbourhood attachment than formal relationships or networks. As expected, lack of community involvement

is found in young middle-class families. Several reported that community life was not something they cared about before having children. Parenthood changed their view of the neighbourhood and their social and civic involvement. Some reported being involved in the school parents' committee, the implementation of traffic-calming measures and pedestrian areas, community gardening or collective kitchen workshops. Overall, the majority of families interviewed participate in such activities, but few get formally involved. They value a rich neighbourhood life where residents can socialise and children can play, which in return enhances their sense of neighbourhood attachment and (im)mobility (Dawkins 2006); Fischer et Malmberg (2001). Children act as "icebreakers" (Corcoran, Gray et Peillon 2009) by facilitating social bonding between children, parents and neighbours.

Our results are consistent with several works on the preference for like-minded neighbours and "same-like" environment (Butler et Robson 2003; Hedman, van Ham et Manley 2011). The middle-class families interviewed tend to choose neighbourhoods that reflect their own characteristics. They seek neighbours with a relatively similar socioeconomic capital, ethnic background and child-rearing lifestyle. The favourable reputation of neighbourhoods for family life also played a strong role in most households' decision to move, and nurtured neighbourhood attachment. This finding is corroborated in studies in the Netherlands (Permentier, Gideon et van Ham 2011) and in Sweden (Hedman, van Ham et Manley 2011). Some non-immigrant respondents have stressed an increasing sense of invasion, or perceptions that the neighbourhood is in decline or losing its reputation. For some of them, neighbourhood changes are reasons to leave for the suburbs, accepting less social contact in exchange for more private space. At the end of the day, however, neighbourhood attachment always takes over attitudes of exit, to use Hirschman's categories, perhaps because moving to another neighbourhood is too costly.

Our findings support physical/functional and social attachment as underlined in the literature (Bonaiuto 2004; Lalli 1992; Lewicka 2011; Riger et Lavrakas 1981; Zhu, Breitung et Li 2011), but also highlight symbolic dimensions of neighbourhood attachment. Living in the suburbs or in the city embodies distinct representations, values and identities of middle-class family life. Symbolic attachment to familial values associated with the suburbs strengthened discourses on lifestyle preference, which tend to face the child-centred lifestyle of the suburb with that of the city, which is more outgoing. This "conventional wisdom" (Caulfield 1992), proposed by some

authors such as Bell (1968), has been pertinently criticised (Boterman, Karsten et Musterd 2010; Karsten 2007). Yet the middle-class families interviewed still oppose the house-centered suburban lifestyle with the neighbourhood- urban lifestyle, even if these representations do not necessarily translate into their daily practices. Representations of family life in the city and in the suburbs—particularly what it should be and what values are associated with it—ought to be neglected, and certainly need further investigation, given their considerable role in neighbourhood attachment and residential choices.

CHAPITRE 5. LA DIVERSITÉ ETHNIQUE CROISSANTE DES QUARTIERS DE CLASSES MOYENNES DANS LA MÉTROPOLE MONTRÉALAISE : DES JEUNES FAMILLES PERPLEXES

Présentation de l'article 3

L'article 3 s'intitule : « La diversité ethnique croissante des quartiers de classes moyennes dans la métropole montréalaise : des jeunes familles perplexes ». Une version préliminaire de l'article a été présentée lors du 3^{ième} congrès annuel de l'Association d'études canadiennes et de la Société canadienne d'études ethniques tenu à Niagara-on-the-Lake, Ontario, en novembre 2012. En janvier 2013, la revue bilingue *Canadian Ethnic Studies /Études ethniques au Canada*, publication officielle de la Société canadienne d'études ethniques, a lancé un appel à communication pour un numéro spécial intitulé “*Ethnic Identity Formation and Change in Canada and Abroad*” afin de souligner des communications présentées lors de la conférence. L'article a été bonifié et soumis en février 2013. Il a été accepté en septembre 2013 pour une publication à l'hiver 2014 dans ce numéro spécial dirigé par le professeur Chedly Belkhodja, de l'Université de Moncton.

Première auteure, l'article a été co-écrit avec ma directrice Annick Germain. Un plan de l'article a tout d'abord été rédigé de concert. J'ai ensuite rédigé une première version de l'article qui a été remanié par Annick Germain. Plusieurs relectures critiques ont été nécessaires afin d'arrimer les objectifs de la thèse et ceux du numéro spécial de la revue. À cet égard, je tiens à remercier Myriam Richard pour ces judicieux commentaires qui ont permis de resserrer le fil conducteur de l'article. Merci à Marilèna Liguori pour la révision linguistique du papier présenté lors de la conférence.

Résumé de l'article 3

L'impact de la diversité ethnoculturelle croissante sur les métropoles canadiennes a suscité de nombreux travaux. On a toutefois moins étudié le cas des quartiers de classes moyennes où cette

transition ethnoculturelle est récente. Nous nous sommes penchées sur la lecture que font de ces changements les jeunes familles, immigrantes ou non, soit des ménages particulièrement sensibles au choix d'un milieu de vie adéquat pour élever leurs enfants. Une cinquantaine d'entrevues ont été menées auprès de familles fréquentant des lieux publics (parcs et bibliothèques) dans deux quartiers de la région métropolitaine de Montréal, l'un en banlieue, l'autre dans la ville centrale. Si la diversité ethnique croissante de leur quartier ne semble pas avoir pesé d'emblée sur leurs choix résidentiels, les propos recueillis témoignent néanmoins de leur perplexité quant aux transformations de leur milieu de vie, et ce, au-delà d'expériences urbaines différenciées entre banlieues et ville centre. Les écoles, les bibliothèques, de même que les activités culturelles et de loisirs organisées dans les parcs, s'avèrent également névralgiques pour ces jeunes familles comme lieux de construction du rapport à l'autre.

Mots-clés : Diversité ethnique, Montréal, choix résidentiels, jeunes familles, banlieue, classes moyennes

INTRODUCTION

La diversité ethnique croissante des métropoles canadiennes transforme les milieux de vie de façon rapide. On s'est peut-être moins penché sur le cas des quartiers de classes moyennes en transition ethnoculturelle récente. Nous nous sommes intéressées aux attitudes des jeunes familles de classes moyennes, tant natives qu'immigrantes, qui font l'expérience de ces changements dans la métropole montréalaise. Quelle lecture en font-elles? Cela pèse-t-il sur leurs choix résidentiels? Et quels sont les principaux lieux et espaces publics où se construisent leurs rapports à la diversité à l'échelle de leur vie quotidienne? Telles sont les questions auxquelles nous tenterons de répondre en nous appuyant sur une enquête menée auprès des jeunes familles natives et immigrantes dans deux quartiers de la région métropolitaine de Montréal, l'un en banlieue, Vimont, l'autre dans la ville centrale, Ahuntsic. Avant de présenter cette enquête exploratoire, nous reviendrons d'abord sur les types de changements qui en constituent l'arrière-plan : l'évolution des flux migratoires, les modèles d'établissement des groupes ethniques et les crises politiques nationales et internationales ayant marqué l'opinion publique. Puis, seront présentés les grands traits du paysage de la diversité à Montréal et plus particulièrement dans les deux quartiers enquêtés. La table sera alors mise pour préciser notre perspective d'analyse et la stratégie méthodologique avant d'exposer les résultats de la cinquantaine d'entrevues effectuées auprès de ces familles. Nous souhaitons ainsi apporter un éclairage complémentaire aux nombreux travaux qui ont interrogé l'impact de la diversité ethnoculturelle sur le tissu social des métropoles canadiennes, en mobilisant des données récentes recueillies auprès de jeunes ménages de classes moyennes ayant de jeunes enfants et constituant de ce fait une clientèle urbaine névralgique. Nous reviendrons en conclusion sur le rôle de la morphologie urbaine et des modes de vie sur la construction du rapport à l'altérité.

DES MÉTROPOLIS EN TRANSFORMATION : ACCROISSEMENT ET DISTRIBUTION DE LA DIVERSITÉ ETHNOCULTURELLE

Le paysage urbain des grandes métropoles canadiennes connaît des changements rapides depuis de nombreuses années au chapitre de la diversité ethnoculturelle. Les flux migratoires toujours plus importants se sont diversifiés tant sur le plan des pays d'origine des migrants, du profil socio-économique de ces derniers que des formes mêmes de la migration (mobilité et statuts d'immigration) (Simmons 2010). Ces transformations sont particulièrement marquées dans les trois principales métropoles canadiennes, tout en différant fortement de l'une à l'autre. Dans les trois cas, elles se sont accompagnées de changements significatifs dans les modes d'établissement des immigrants et d'insertion urbaine des groupes ethnoculturels, la complexité de ces changements venant bousculer les modèles d'analyse des études urbaines. Ainsi, pour Montréal, Charbonneau et Germain avaient déjà montré en 1998, la multiplication des modèles d'insertion urbaine des groupes ethniques à l'occasion d'une enquête menée dans sept quartiers multiethniques de la métropole. Plus récemment, nous avons utilisé la métaphore de la fluidité pour caractériser l'évolution de la diversité ethnoculturelle dans la région métropolitaine (Leloup et Germain 2012). À Toronto, le modèle d'assimilation spatiale liant intégration sociale et dispersion spatiale a clairement montré ses limites face notamment à la croissance de nouveaux types d'enclaves attirant les immigrants en banlieue, comme l'ont montré Qadeer, Agrawal et Lovell (2010). À Vancouver, Hiebert qui avait déjà discuté avec Ley (2003) d'assimilation et de pluralisme culturel fait aujourd'hui appel au concept de super-diversité proposé par Vertovec (2007) au Royaume-Uni pour rendre compte de l'entrecroisement de multiples facteurs (statut socio-économique, statut d'immigration, milieux de vie, diversité religieuse, etc.) qui caractérisent désormais les groupes ethnoculturels (Hiebert 2012).

Parallèlement à cette nouvelle géographie de la diversité dans les métropoles canadiennes, on s'est aussi beaucoup interrogé ces dernières années sur les impacts de cette diversité sur le tissu social des villes, tout particulièrement depuis le texte percutant de Robert Putnam publié en 2007. Dans son essai intitulé *E Pluribus Unum*, il montrait que l'accroissement de la diversité à l'échelon local tendait à réduire le capital social de la société américaine, chacun se repliant sur soi ("*hunkering down*") . Invité dès 2003 à présenter au Canada les résultats préliminaires de ses

travaux, il allait susciter débats et recherches sur le capital social collectif et individuel des immigrants⁵⁸ (Hou et Wu 2009; Ray et Preston 2009). Si la plupart des études conduisent à nuancer, bien qu'à des degrés divers, l'application de la thèse de Putnam aux villes canadiennes et appellent à un traitement plus fin de la réalité des quartiers pour saisir les attitudes face à la diversité, elles reposent pour l'essentiel sur des données (recensement de 2006 et Enquête sur la diversité ethnique en 2002) qui ne permettent pas de saisir les changements récents. Or parmi ces derniers, on compte non seulement de nouveaux flux migratoires (on évoquera plus loin dans le cas du Québec les immigrants nord-africains), mais aussi des événements politiques ayant secoué les scènes nationales et internationales et qui affectent profondément les perceptions et sentiments de confort vis-à-vis la diversité ethnique.

Ce fut très certainement le cas au Québec avec la crise des accommodements raisonnables et la vaste consultation publique à laquelle elle a donné lieu en 2007 dans le cadre de la Commission Bouchard Taylor sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles. Les effets de cette consultation sur l'opinion publique furent considérables et multiples, combinant stigmatisation des différences ethnoculturelles et pédagogie de la diversité, en plus de nourrir une polarisation Eux/Nous (Potvin 2012). Dans le sillage de ces événements, des partis politiques soucieux de se faire les porte-parole des classes moyennes exploiteront le thème des « menaces identitaires » (Labelle et Icart 2007), un sujet qui resurgit régulièrement dans l'actualité. Dans un sondage réalisé en 2011 à travers les régions du Québec, à Ville de Laval où se situe un des deux quartiers dont il sera question plus loin, la moitié des répondants considéraient l'arrivée d'immigrants d'origines ethniques et culturelles différentes comme une menace à la culture québécoise (les moins de 30 ans avaient toutefois une opinion différente) (Hebdos Quebec 2011).

Ce contexte historique n'est pas étranger au programme de recherche que nous avons mis en place en 2010 pour mieux comprendre l'expérience vécue par les habitants dans des quartiers de classes moyennes en « transition ethnoculturelle » rapide, les couches moyennes étant particulièrement sensibles à toute incertitude qui risque de modifier le sens de leur mobilité sociale, du fait de leur position médiane sur l'échelle sociale. Ce type de quartier, souvent

⁵⁸ Voir le numéro spécial *Journal of International Migration and Integration : The Role of Social Capital in Immigrant Integration*, 2005, 5(2).

délaissé par les sciences sociales davantage attentives aux problématiques vécues dans les quartiers défavorisés, est pourtant névralgique dès qu'il est question de diversité ethnique en Amérique du Nord, comme le montre la littérature sur le « *White Flight* ». Ainsi aux États-Unis, Wilson et Taub (2007) ont examiné ce qui se passe dans quatre quartiers de petites classes moyennes lorsque le portrait ethno-racial change de façon significative, en regardant tout particulièrement l'intersection entre classe, race et ethnicité ainsi que les dynamiques associatives. De plus, il nous semblait important de replacer la question du rapport à la diversité dans l'ensemble de l'expérience quotidienne des individus pour compléter le portrait des opinions stéréotypées souvent mises de l'avant dans les sondages.

Dans le présent article, il sera question spécifiquement des pratiques et des attitudes des jeunes familles qui habitent dans des quartiers de classes moyennes. Les ménages de classes moyennes, immigrants et non-immigrants, ayant de jeunes enfants, représentent une population intéressante à étudier non seulement parce qu'ils incarnent jusqu'à un certain point le futur des villes (comme l'avait bien montré Richard Sennett dans *La famille contre la ville*), mais aussi parce qu'ils sont généralement très concernés par les transformations de leur environnement social. Nous avons vu que les paysages urbains de la diversité au Canada changent rapidement. Ces changements concernent tant les banlieues que les villes centrales, les quartiers défavorisés que les quartiers plus aisés au sein des aires métropolitaines. Nous ferons toutefois l'hypothèse que l'expérience de la diversité risque d'être différente dans la ville centrale et en périphérie, du fait de la morphologie et du mode de vie qui caractérise ces espaces.

Avant de présenter notre enquête proprement dite, nous ferons un portrait synthétique de la géographie de la diversité à Montréal, une géographie qui diffère sur plusieurs points de celle des deux autres métropoles canadiennes, et ce, pour mieux situer les deux quartiers dans lesquels les jeunes familles ont été interrogées. Nous avons en effet choisi de cibler des quartiers qui ne sont devenus multiethniques que récemment et étaient associés auparavant à la majorité historique.

UNE MÉTROPOLE FLUIDE

La présence immigrante à Montréal est beaucoup plus modeste qu'elle ne l'est à Vancouver et *a fortiori* à Toronto. Par contre, la diversité ethnique y est plus forte (Apparicio, Leloup et Rivet 2007), notamment en raison de l'accent mis par le gouvernement du Québec sur la sélection d'immigrants francophones. Cette diversité est aussi depuis longtemps inscrite dans le paysage des quartiers, les « petites patries » bâties par les immigrants d'Europe du Sud (Italiens, Grecs et Portugais) ayant succédé à la segmentation de l'espace instaurée par les Écossais, les Anglais et les Irlandais après la Conquête de 1759 (McNicoll 1993). Aujourd'hui, la majorité des quartiers centraux, péri-centraux et des proches banlieues sont toutefois devenus nettement multiethniques. Comme le notent encore Apparicio, Leloup et Rivet (2007, 82-83) :

«...la composition des espaces où se distribue la population immigrante reste relativement hétérogène, ce qui se traduit par des niveaux d'exposition à l'altérité et de diversité locale élevés. Montréal offre ainsi le visage d'une ville où la concentration et la centralité de la population immigrante ne présentent pas un niveau important d'isolement et de spécialisation spatiale. »

De 2001 à 2006, on note également une diffusion spatiale significative des minorités visibles même à l'échelle fine des aires de diffusion (Leloup et Germain 2012). On a aussi montré l'hétérogénéité des types de milieux de vie où sont établis les immigrants, des zones de transition du centre-ville aux quartiers de classes moyennes en passant par les quartiers en gentrification ayant traditionnellement peu accueilli des immigrants (Dansereau, Germain et Vachon 2011). Enfin, plusieurs vagues récentes d'immigrants se sont rapidement dispersées sur l'île de Montréal et même dans les banlieues limitrophes, sans pour autant former des villages ethniques comme le firent les anciens immigrants d'Europe du Sud ou de l'Est. C'est le cas notamment des immigrants venant d'Afrique du Nord – notamment d'Algérie et du Maroc en nombres plus importants à partir du milieu des années 1990 et surtout dans les années 2000 (Castel 2012) – très présents ces dernières années dans les deux quartiers étudiés.

Il n'en reste pas moins que, comparativement à Toronto et Vancouver, les immigrants s'établissent beaucoup moins en banlieue. On a donc pu parler de non-étalement de l'immigration (Germain et Mitropolitska 2008). Néanmoins, le recensement de la population de 2006 laisse

entrevoir un renversement de perspective, du moins dans les banlieues limitrophes de l'île de Montréal, dont Laval.

Nous avons déjà parlé de fluidité des territoires de l'immigration, ce qui veut dire aussi que les immigrants se sont établis dans des quartiers où ils étaient auparavant peu présents, et que la composition ethnoculturelle des quartiers évolue rapidement. La métaphore de la fluidité évoquant un phénomène qui se répand, qui ne peut être que difficilement contenu et cerné, suggère en outre que cette diffusion de la diversité pourrait être source d'inquiétudes pour les majorités établies. Dans le contexte québécois, caractérisé par une « majorité fragile », selon l'expression de Marie McAndrew (2010), cette hypothèse semble plausible, la crise des accommodements raisonnables étant un indice dans ce sens (Germain et Poirier 2007).

DEUX QUARTIERS EN TRANSITION ETHNOCULTURELLE

Les deux quartiers retenus, Vimont-Auteuil et Ahuntsic, illustrent une facette de ces changements. Étant jusqu'au début des années 1990 associés à des quartiers de la majorité, ils ont vu leur composition changer de façon significative au cours des dernières années. Ils sont encore loin aujourd'hui de faire partie des quartiers de classes moyennes les plus multiethniques de la métropole comme Brossard sur la Rive Sud ou Loyola en périphérie du centre. Ils affichent des proportions d'immigrants inférieures à ce que l'on trouve dans les quartiers de Montréal : Vimont qui est situé au centre de la ville de Laval compte 20 % d'immigrants en 2006, Ahuntsic qui est situé au nord de la ville de Montréal en compte 27 %. Ces proportions sont sans doute aujourd'hui bien supérieures et la diversité ethnique semble s'être également considérablement accrue, comme en témoignent nos observations de terrain et des entrevues avec des observateurs clé qui parleront d'une « évolution démographique récente exponentielle »⁵⁹ associée à la présence de certains groupes ethniques : « avant on avait des Noirs, maintenant on a des Arabes ». Ces changements dans le portrait de la diversité que nous détaillerons ci-dessous s'accompagnent aussi d'un rajeunissement démographique lié à l'arrivée de jeunes familles.

⁵⁹ La liste des nouveaux propriétaires à Vimont auxquels sont envoyés des mots de bienvenue est à cet égard fort révélatrice.

Enfin, si ces quartiers peuvent être caractérisés de quartiers de classes moyennes, ils n'en comprennent pas moins des couches sociales fort différentes.

Voici donc un portrait synthétique de ces deux quartiers, saisis non comme des territoires institutionnels, mais comme des milieux de vie qui correspondent à des territoires familiers dans les représentations de l'espace des habitants. Vimont (27 207 habitants en 2006), au cœur de Ville de Laval sur l'île Jésus, est une banlieue nord-américaine typique : un milieu résidentiel plutôt récent et en expansion, en majorité de bungalows, avec peu d'artères commerciales et un usage de la voiture omniprésent, semble nourrir une atomisation des relations sociales. Quartier de propriétaires (les trois quarts des ménages) et de familles, le revenu médian des ménages s'établit à 59 169 \$ au recensement de 2006. Le tissu associatif et communautaire y est (encore) peu développé. En 2006, le pourcentage d'immigrants correspondait à celui de la moyenne métropolitaine (20 %). Des immigrants italiens s'y sont installés depuis longtemps, suivis en nombres plus modestes de personnes d'origine haïtienne et asiatique, avant l'arrivée importante ces dernières années d'immigrants d'origine maghrébine. La municipalité a toujours mené une politique de gestion de la diversité très différente de celle de Montréal; on pourrait la qualifier de républicaine (« Nous sommes tous des Lavallois ») (Germain et Alain 2005). Les frontières délimitant ce quartier se sont révélées assez floues pour la plupart de nos interlocuteurs; l'échantillon comprend d'ailleurs quelques habitants du quartier voisin (Auteuil)⁶⁰.

Ahuntsic (75 357 habitants) est un ancien quartier résidentiel éloigné de l'île de Montréal où s'établissaient jadis des petites classes moyennes canadiennes-françaises. Il fait partie de l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville, un des 19 arrondissements de la Ville de Montréal. Une population vieillissante est en train de céder la place à des jeunes familles. Le territoire est socialement contrasté (on y trouve quelques îlots de logement social), comprend de grands parcs, et est situé au bord de la rivière des Prairies, mais aussi de grandes voies de circulation aux abords desquelles se concentrent des immigrants récents dans des walk-ups (logement privé multifamilial de bas de gamme). Le revenu médian des ménages y est d'ailleurs plus faible qu'à Vimont, soit 40 981 \$. La population immigrante est plus importante qu'à Vimont (27 %) et plus

⁶⁰ Quelques familles utilisatrices des lieux et des services publics de Vimont résidaient à Auteuil. Nous avons décidé de les inclure dans notre échantillon de Vimont pour faciliter la présentation des résultats.

variée, mais comprend elle aussi des populations d'origine haïtienne et maghrébine. Les quartiers limitrophes (Cartierville et Saint-Michel) sont beaucoup plus multiethniques et plus défavorisés.

L'ENQUÊTE

Nous avons voulu comprendre les attitudes des jeunes familles à l'échelle de la vie quotidienne et saisir *in situ* l'impact des changements de la composition ethnoculturelle. Dans le cadre de l'enquête « La ville à l'épreuve de la diversité », différents lieux publics fréquentés par les ménages de classes moyennes étaient ciblés⁶¹ et avaient fait l'objet de séances d'observation systématiques. Pour l'étude dont il est question ici, les familles ont été recrutées directement dans ces lieux d'observation pour une entrevue approfondie. Un total de 51 entrevues semi-structurées⁶² d'une durée moyenne d'une heure quinze ont été menées à Ahuntsic (27) et Vimont (24) entre mai 2011 et août 2012. Les ménages interrogés sont de classes moyennes; nous avons toutefois adopté une opérationnalisation assez lâche de cette notion. En s'inspirant des travaux de Cusin (2012) et de Chauvel (2006), quatre grands critères ont été retenus, la plupart des ménages se qualifiant sur au moins trois d'entre eux: 1) habiter dans un quartier « dit » de classes moyennes; 2) avoir un revenu familial brut entre 40 000 \$ et 120 000 \$⁶³; 3) occuper une position intermédiaire dans l'échelle des occupations professionnelles; 4) s'auto-catégoriser en termes de classes moyennes.

Notre échantillon comprend à la fois des immigrants et des natifs, à l'image des jeunes familles présentes dans les deux quartiers. Précisons que parmi les natifs, peu de jeunes familles dans ces quartiers qui n'ont pas une longue tradition d'accueil de l'immigration, sont d'origine immigrante

⁶¹ Suite à des entrevues menées avec des informateurs-clés, parcs, bibliothèques, centres et rues commerciales, aréna, centre sportif, culturel et communautaire, patageoire, piscine et terrains de sport, maisons de quartier et de famille ainsi que fêtes et événements de quartier ont fait l'objet d'observations.

⁶² Les entretiens portaient sur les choix résidentiels, les usages du quartier et ses significations pour les ménages interrogés. Ils ont été enregistrés et retranscrits intégralement ont été traités à l'aide du logiciel NVivo 9.0 selon un arbre de catégories analytiques hiérarchisées établi de façon déductive et inductive. Le traitement qualitatif de l'ensemble du matériel empirique recueilli a été effectué par le biais d'analyses de contenu thématiques verticales et horizontales (Blanchet et Gotman 2007).

⁶³ Compte tenu des limites imposées par le mode de recrutement (usagers fréquentant un espace public) et par l'hétérogénéité interne des classes moyennes (Bacqué et Vermeersch 2007), les ménages avec un revenu inférieur à 40 000 \$ (± 10 % de l'échantillon) et de plus de 120 000 \$ (± 23 %) n'ont pas été exclus. Les premiers puisque ce sont surtout des familles d'origine immigrante arrivées depuis moins de 5 ans et qui sont encore dans un processus d'ajustement face à leur nouvelle situation, de même que des familles en congé parental (salaire à 75 %). Les seconds puisqu'en dépit de salaires élevés, ils occupent des postes intermédiaires ou se définissent eux-mêmes comme faisant partie des classes moyennes, même si en fait ils sont plutôt dans la couche moyenne-supérieure.

ou sont des minorités visibles. Nous nous sommes donc contentées de classer nos interlocuteurs en deux catégories, ce qui, à l'échelle de la ville entière aurait été moins pertinent compte tenu de l'importance des minorités ethnoculturelles nées au Canada.

Au lieu d'aborder d'emblée la question de la diversité ethnique, les entrevues portaient d'abord sur la perception des changements marquant le quartier et sur l'identification des points forts et des points faibles du quartier. Nous voulions en effet éviter de sur-ethniciser d'emblée les opinions recueillies.

Les échantillons d'Ahuntsic et de Vimont sont fort comparables sur plusieurs variables (Tableau 2) : le sexe, l'âge, la durée de résidence dans le quartier (sept familles sur 10 y habitent depuis moins de 5 ans), le niveau de scolarité (très scolarisés, les trois-quarts ayant réalisé des études universitaires) ainsi que le niveau socio-économique (avec proportion similaire de ménages situés dans les tranches salariales moyennes et moyennes-supérieures). Néanmoins, les répondants d'origine immigrante sont quelque peu surreprésentés à Vimont, étant donné une transition démographique plus récente, et viennent d'une plus grande variété de pays (Maroc, Algérie, Tunisie, Liban, Syrie, Italie, Pologne, Japon, Colombie, Cuba, Haïti), qu'à Ahuntsic (Algérie, Tunisie, Italie, France et Suisse). Les familles recrutées à Vimont sont aussi davantage propriétaires de leur logement (de bungalow ou maison unifamiliale) que locataires (en appartement). Les familles d'Ahuntsic ont en général moins d'enfants et ceux-ci sont plus jeunes que ceux des familles interrogées à Vimont.

1. LE CHOIX D'UN QUARTIER : UNE QUESTION D'IDENTITÉ?

La littérature sur les choix résidentiels met généralement en évidence les variables économiques et démographiques telles que le prix, la localisation, le type de logement et ses caractéristiques matérielles (nombre de pièces, structure du bâti, niveau de confort, ancienneté de la construction, etc.) (Bonvalet et Brun 2002; Cornuel 2010). Plus récemment, les approches sociologiques et anthropologiques ont souligné l'importance des besoins, des préférences, des représentations et des aspirations résidentielles pour comprendre les choix résidentiels des ménages (Grafmeyer 2010). Ceux-ci sont aussi liés aux expériences résidentielles antérieures (habitus résidentiels) et

s'avèrent indissociables du cycle de vie dans lequel s'inscrivent les ménages. La présence d'enfants joue ainsi un rôle significatif puisqu'elle génère des besoins spécifiques quant au choix du logement et à sa localisation. Selon les écrits sur l'espace-temps ("*time-geographical literature*"), les familles sont dépendantes des services offerts *dans* et *au-delà* de leur quartier pour mener à bien leur vie familiale quotidienne (Karsten 2007). Ainsi, les arbitrages complexes entre distance, temps et proximité sont des conditions essentielles dans la vie quotidienne des familles, et ce, particulièrement pour les familles biactives (Brun et Fagnani 1994; Green 1997). Mais, le choix du quartier, du logement et du statut d'occupation constitue aussi un marqueur identitaire. Tel que l'affirme Lia Karsten: "*narratives about residential locations say something about the identities that people wish to construct for themselves*" (2007, 92) et, nous ajoutons, pour leur famille.

Plusieurs dimensions sont prises en considération par les jeunes familles lorsqu'elles élisent domicile⁶⁴, mais qu'en est-il de la composition ethnique du quartier souvent évoquée dans la littérature nord-américaine sur le "*white flight*"? Nos résultats montrent un portrait quelque peu différent du scénario de l'exode des classes moyennes blanches vers les banlieues fuyant l'ethnisation des quartiers centraux.

Les jeunes familles rencontrées évoquent rarement d'emblée l'immigration et/ou la diversité ethnique du quartier. Les contraintes financières, professionnelles et celles relatives au marché de l'habitation arrivent en tête de liste dans les motifs d'établissement et délimitent leur marge de manœuvre. Cependant, la diversité ethnique n'est pas absente du portrait, surtout lorsque vient le temps pour ces familles de classes moyennes de trouver un (bon) endroit pour élever leurs enfants. Ainsi, les agents immobiliers leur conseillent d'éviter certains quartiers, souvent d'ailleurs les trois mêmes quartiers multiethniques (et surtout fortement défavorisés) associés dans les médias à divers troubles sociaux dont le phénomène des gangs de rue. Certains de ces agents immobiliers, en particulier à Laval, ont explicitement mentionné l'immigration comme un facteur répulsif, une vision qui n'est toutefois pas toujours partagée par les ménages à la recherche d'un domicile, comme en témoignent les commentaires suivants :

JP : « Dans le fond, notre agent d'immeuble nous a fortement déconseillé St-Michel et Montréal-Nord. »

⁶⁴ Faisant référence ici au récent ouvrage d'Authier, Bonvalet et Lévy intitulé *Élire domicile* (2010).

E : « Encore une fois, c'est pas qu'on est racistes, mais... »

JP : « Il y a beaucoup de violence, mais est-ce que c'est vrai ou non, on n'a jamais habité. On ne peut pas confirmer. »

E : « Habiter là, ok, mais avec des enfants, c'était non. » (Vimont-Eva et Jean-Philippe-propriétaires-natifs)

« La première maison que l'on a visitée à Laval-des-Rapides, on a eu la belle remarque de l'agent d'immeuble comme quoi si on achète ici, on va être bien parce qu'il y a pas trop de races dans le coin... je lui ai dit qu'on ne voulait pas habiter là! (Rires) » (Ahuntsic-Sylvianne et Nathan-propriétaires-natifs)

Les familles de classes moyennes recherchent un environnement résidentiel dans lequel elles se reconnaissent et cette recherche devient particulièrement stratégique avec l'arrivée des enfants. Le choix du quartier repose sur des considérations identitaires qui sont intimement liées au choix d'un « quartier à notre image » avec « des familles qui nous ressemblent », nous diront-elles. Pour certaines, la diversité ethnique est « ce qui nous sépare », alors que pour d'autres elle est une richesse qu'elles apprécient et qui rend leurs expériences du quartier stimulantes et enrichissantes, pour elles comme pour leurs enfants.

2. DES ENVIRONNEMENTS INCERTAINS ET DES LECTURES VARIÉES DE LA DIVERSITÉ

Lorsqu'elles évoquent les changements démographiques du quartier, la diversité ethnique n'est pas toujours mentionnée d'emblée, on l'a vu : plus du tiers des familles interrogées n'y ont pas spontanément fait référence. Elles parlent plus volontiers de la forte présence de personnes âgées, avec des commentaires du type « c'est un quartier de vieux », « de baby-boomers », « des personnes âgées italiennes ». Établies depuis fort longtemps, celles-ci semblent avoir acquis un statut distinct des nouvelles populations immigrantes qui arrivent dans le quartier ces dernières années, notamment en provenance du Maghreb. En même temps, les familles sont unanimes à remarquer l'arrivée d'autres jeunes familles : « on commence à voir un peu plus de nouveaux visages, un peu plus de poussettes ».

Parlant davantage de transition générationnelle qu'ethnique, la présence immigrante ne passe pour autant pas inaperçue. Quand elle est finalement abordée par les interlocuteurs au fil de la conversation, c'est toutefois avec réticence ou un certain malaise, bien qu'il soit peut-être plus

juste de parler de surprise face au caractère multiethnique du quartier. Nos répondants ont déclaré en effet que c'était « inattendu » et « surprenant de découvrir une telle diversité », d'autant plus qu'Ahuntsic et Vimont ne sont pas des quartiers reconnus comme étant multiethniques. La surprise vient aussi du fait qu'un bon nombre de répondants sont originaires de milieux relativement homogènes et que l'expérience de la diversité est nouvelle pour eux.

« À date, ça ne me dérange pas, mais c'est différent. Il y a beaucoup d'ethnies. Je suis pas habituée, moi qui viens du Saguenay. Ce n'est pas grave, mais tu sais j'ai pas vécu ça quand j'étais petite. Dans Petite Patrie, c'est très, très Québécois puis Français même. Tu sais, ça fait, c'est nouveau » (Ahuntsic-Caroline-Locataire-native)

Les mots utilisés restent très généraux et prudents : « il y a de tout », « c'est très mélangé », « c'est diversifié », « il n'y a pas de majorité », « il n'y a pas de ghetto ». Lorsque nos interlocuteurs désignent plus particulièrement les personnes issues de l'immigration, l'éventail des expressions utilisées se fait large : « communautés culturelles » ou « ethniques », « immigrants », les « races » ou les « raciaux », les « ethnies », les « ethniques » ou même les « ethnicités ». On a aussi recours à d'autres nomenclatures telles que « nouveaux arrivants » versus « pure laine », ou « minorités visibles ». Ce vocabulaire évoque souvent une posture « politiquement correcte » qui n'est sûrement pas sans lien avec la saga des accommodements raisonnables. Mais l'inconfort à nommer les choses masque sans doute aussi des opinions mitigées face à la diversité croissante des quartiers et cette perplexité est palpable chez les interlocuteurs qui ne sont pas eux-mêmes d'origine immigrante.

Les interlocuteurs soulignent que la diversité ethnique a évolué à travers le temps et l'on note au passage, surtout venant des résidents de longue date, qu'elle semble s'être accélérée et diversifiée au cours des dernières années. De plus, elle n'est pas dispersée de façon uniforme sur le territoire et il est étonnant de voir à quel point les interlocuteurs se représentent clairement les divisions, parfois tranchées au couteau, entre les secteurs plus mixtes et d'autres, plus homogènes. Les propos de Noureddine qui s'estime chanceux d'être « du bon côté » du quartier sont éloquentes à cet égard :

« À Ahuntsic, il faut savoir que le quartier est coupé en deux : il y a le quartier cool et le quartier très pauvre. On a découvert que c'est ça la limite et heureusement on est du bon côté! C'est le hasard, mais le hasard on le provoque. » (Ahuntsic-Marine et Nawel-locataires-Marocains)

*Le quartier ici en arrière c'est Italien anglophone. C'est correct, c'est un constat. Ils sont là, avec des grosses cabanes, dénudées, pas d'arbres. C'est très, très différent. Il y a une ligne. Après Normand-Béthune, ça coupe [...] C'est Québécois et Italien, mais francophone. » (Vimont-Valérienne et **Guy**-propriétaires-natifs)*

Le quartier « cool » d'Ahuntsic comprend des familles majoritairement canadiennes françaises, propriétaires d'un duplex ou d'un bungalow alors que le quartier « moins cool » est beaucoup plus multiethnique puisqu'il inclut des ensembles de HLM et des blocs appartements où habitent notamment des nouveaux arrivants défavorisés.

L'accélération et la diversification de l'immigration notées par les répondants sont sans conteste liées à la présence accrue d'immigrants nord-africains, désignés par une terminologie variée : les « Arabes », « Maghrébins », « Arabo-musulmans » et surtout les « femmes voilées » et encore davantage les « voilées ». Près des deux tiers des familles, lorsqu'invitées à parler de la composition ethnique du quartier (quand elles ne l'ont pas fait d'elles-mêmes), parlent de la présence maghrébine dans les parcs en évoquant le port du voile : « les autres, on ne les remarque pas aussi facilement, mais les femmes qui portent le voile, ça saute aux yeux » nous dira une Ahuntsicoise. Ce qui irrite les familles natives, mais aussi des familles elles-mêmes d'origine nord-africaine, n'est pas tant leur présence dans les espaces publics que le symbole d'oppression que peut représenter le port du voile. Le discours devient encore plus cinglant lorsqu'il est question de la présence, pour ne pas dire l'omniprésence, selon certains répondants, des femmes portant le foulard dans les services de garde et dans les écoles comme nous le verrons plus loin.

2.1 Les incertitudes des familles immigrantes et natives : si différentes?

En général, les familles immigrantes ne veulent pas être identifiées avec des « enclaves ethniques » ou avec des « ghettos ». Mais elles ne veulent pas non plus être les « seuls immigrants du quartier », sans doute pour éviter toute stigmatisation. Une répondante d'origine syrienne installée à Vimont déclarera par contre : « je suis raciste de moi-même, moi, j'en veux pas d'immigrants dans mon quartier ! ».

Par ailleurs, les familles immigrantes aimeraient avoir davantage de rapports avec les familles natives, mais disent se heurter souvent à des contacts superficiels. Rares sont celles ayant réussi à

nouer des rapports amicaux ailleurs dans le quartier que dans leur voisinage immédiat. Néanmoins, peu d'entre elles estiment avoir fait l'objet de rejet, de discrimination ou même de méfiance, mais plutôt de la curiosité.

Quant aux familles natives, elles sont préoccupées par les changements rapides de la composition ethnique, mais surtout socioéconomique du quartier. Certaines envisagent de quitter le quartier vers des banlieues plus éloignées (où il y a plus d'espace – mais moins d'espace de contact – pour un prix inférieur) si les changements s'y poursuivent. Bien que le quartier soit loin d'avoir atteint le “*tipping point*” (ou “*rapid ethnic turnover*”) (Wilson et Taub 2007), les familles natives font état d'un sentiment croissant d'invasion, appréhendant d'être « les seuls qui reste de notre gang ». Mais du même souffle, elles affirment aussi habiter dans un « bon quartier tranquille » dont elles énumèrent volontiers tous les attraits. Les familles natives déplorent elles aussi le peu de contacts avec les familles immigrantes.

« Non, c'est pas quelque chose qu'on recherche et on évite pas les nouveaux arrivants non plus. Je pense que ça l'ajoute aux possibilités d'ouverture d'esprit pour mes enfants. Je ne peux pas dire que c'est juste positif, mais je pense qu'il y a énormément de bon là-dedans. » (Ahuntsic-Annie-Claude-propriétaire-native)

Les différences culturelles, religieuses et linguistiques sembleraient entraver des relations sociales plus intenses : « les contacts sont courtois, mais ça n'ira pas plus loin ... ».

3. LES LIEUX DE CÔTOIEMENTS : AMBIVALENCES ET ATTACHEMENTS

Au-delà des perceptions du quartier, nous nous sommes intéressées aux lieux et espaces publics où se vit la diversité au quotidien. Ceux-ci sont forts différents dans les deux quartiers, y compris dans leur fréquentation. Nous aborderons trois types de lieux qui sont ressortis des entrevues et des observations de terrain comme étant à la fois des espaces sensibles, mais aussi privilégiés dans la construction du rapport à la diversité : les écoles (et les services de garde) et les parcs. Nous les évoquerons de façon succincte, sans entrer ici dans le détail des données recueillies lors des observations réalisées dans les parcs et les bibliothèques. Nous commencerons par discuter d'un type de lieu, en l'occurrence un équipement collectif, où nous n'avons pas effectué

d'observations systématiques, mais qui est revenu souvent dans les entrevues que nous ont accordées les jeunes familles.

3.1 Les écoles et les services de garde comme lieux sensibles

Nous avons vu que les familles semblent surprises de constater la diversité de leur quartier, mais certains lieux de côtoïement sont incontournables pour de jeunes parents soucieux d'offrir une éducation de qualité à leurs enfants.

Les écoles, mais aussi les services de garde, tant au niveau des centres de la petite enfance que des garderies en milieu familial privées ou subventionnées, se sont avérés des lieux « sensibles » dans l'expérience de la diversité évoquée par nos interlocuteurs en raison du nombre croissant d'éducatrices et d'enseignantes d'origine arabo-musulmane portant le voile. Tant à Vimont qu'à Ahuntsic, on n'hésite pas à dire qu'« elles ont envahi les services de garde », « créneau laissé libre par d'autres [sous-entendu des "Québécois de souche"] ». Sujet de préoccupation important pour bien des parents qui, s'ils ne voient pas d'inconvénient à ce que leurs enfants entrent en contact avec des « femmes voilées » dans les parcs, ont une tout autre attitude dès qu'il s'agit de garderie ou d'école.

« Y'a beaucoup de femmes voilées, mais j'aimerais pas que son éducatrice soit voilée, mais, tu sais qu'il en côtoie à l'école, c'est parfait, c'est le fun qu'il côtoie aussi d'autres ethnies là... Ça je trouve ça, ça je trouve ça avantageux, je trouve que c'est un beau plus pour les enfants... » (Ahuntsic-Caroline-locataire-native)

« C'est aucunement raciste mais dans le choix de la garderie, quand je suis arrivée ici, j'en ai visité quelques-unes et dans le coin quand je te disais que c'est plus... c'est vraiment très très musulman là, il y a une des garderies où toutes les éducatrices étaient voilées et tout ça. Moi j'ai aucun problème sauf que par après je suis contente d'avoir choisi celle-là où Laure a de tout. Parce que dans ma tête à moi, une garderie c'est la reconstitution de la société dans laquelle elle, elle va vivre. C'est ce que j'ai demandé à Marc-Antoine : est-ce que toutes tes amies sont voilées? Non... il y a de tout. » (Ahuntsic-Marc-Antoine et Julie-propriétaires-natifs)

Ces inquiétudes concernent aussi à l'occasion l'usage du français.

« Nos voisins à Montréal [Ahuntsic], la plupart c'était des gens d'autres nationalités. Puis la petite allait dans une garderie, il y avait aucun Québécois qui travaillait là. Puis, j'aimais pas ben ben ça non plus. Pas parce que, je suis pas raciste du tout,

sauf qu'ils avaient de la misère à parler français. J'étais comme, comment tu veux qu'elle apprenne à bien parler, si on comprend même pas nous même ce que les adultes disent. Fait que ça, ça m'énervait. C'était pas une garderie le fun. » (Vimont-Eva et Jean-Philippe-propriétaires-natifs)

À l'inverse, Gabrielle, native du Québec mariée à un Algérien voit d'un très bon œil le fait que son fils aille dans une garderie tenue par une arabo-musulmane et qu'il puisse apprendre l'arabe, tout en soulignant que l'éducatrice tient à communiquer en français avec les enfants.

Si la diversité ethnique est source d'appréhensions pour certains parents surtout quand elle engage des marqueurs religieux, elle est aussi perçue comme un atout pour de nombreux parents. Pour ces ménages de classes moyennes qui valorisent l'éducation de leurs enfants, être en contact avec des personnes de diverses origines ethniques semble une opportunité : qu'il s'agisse d'apprendre différentes langues ou de favoriser un esprit cosmopolite, ils y voient une bonne façon de préparer leurs enfants à affronter le monde contemporain.

*« L'immigration c'est une richesse, c'est pas un problème, tu sais, nous autres on est contents que nos enfants soient exposés à d'autres cultures. On voit ça positivement. » (Ahuntsic-Francis et **Carla**-propriétaires-natifs)*

Ces lieux incontournables dans le rapport à la diversité que sont les milieux scolaires et éducatifs tranchent jusqu'à un certain point avec le reste des lieux fréquentés par plusieurs familles, du fait de routines quotidiennes distinctes et d'usages différenciés du quartier, comme l'explique Myriam :

*« C'est drôle parce que c'est très multiculturel Ahuntsic, mais dans les activités que je fréquente, c'est très québécois, très très québécois [...]. Je le vois dans la classe à Alexis, mais c'est des visages que j'avais pas côtoyés dans le quartier, par exemple. Parce que les petits Québécois, je les avais vus, soit à la piscine, à la bibliothèque, de vue, sortir d'un endroit, ou tout ça. Mais eux, je les avais jamais côtoyés, je les avais jamais vus... » (Ahuntsic-**Myriam** et Jean-propriétaires-natifs)*

3.2 Les parcs

Les parcs constituent à la fois des espaces publics où les familles immigrantes et natives se distinguent du fait d'usages différenciés, à la fois des zones de contacts où elles se côtoient à l'occasion d'événements (fêtes, activités sportives, etc.). L'usage des parcs porte d'abord

l’empreinte de modes de vie passablement différents dans nos deux quartiers. Si dans les deux cas, les activités organisées et les équipements sportifs ou de loisirs attirent de nombreuses familles de toutes origines, en général, les quelques parcs que l’on trouve à Vimont sont souvent vides, à la différence de ceux d’Ahuntsic, plus vastes et plus nombreux.

Nos observations dans les parcs révèlent les usages relativement différents qu’en font les familles immigrantes et natives. Les premières sont souvent de plus grandes consommatrices d’espaces publics, mais surtout, ces espaces représentent d’abord pour elles des lieux de sociabilité publique avant d’être des lieux d’activités. Les sorties au parc en famille, les pique-niques et BBQ par journée de beau temps qui dominent à l’occasion l’occupation de l’espace, ne passent pas inaperçues auprès des familles natives. Cette forte présence immigrante suscite alors des commentaires paradoxaux : certaines familles natives rapportent qu’elles se sont senties « envahies » ou « pas à l’aise » ou « pas à notre place ». Mais, en même temps, ce regard est aussi teinté d’envie :

*« Dans le parc des Hirondelles, c’est vraiment, c’est, après le souper, y’a des grands grands rassemblements. C’est le fun, nous on l’a peut-être un peu perdu, tu sais, le côté on se retrouve au parc en grosses gangs, mais eux ils l’ont, fait que, quelque part, c’est le fun pour eux, mais des fois, nous, ça nous fait sentir un petit peu tout seul. » (Ahuntsic-**Adèle** et Jules-propriétaire-native et Français)*

Les familles natives ont quant à elles un rapport plus instrumental aux parcs. C’est une destination fonctionnelle : elles y vont rarement pour flâner, se promener (sauf s’il s’agit du chien!), pour se retrouver en famille. Les horaires de fréquentation sont aussi différents, comme le note un ménage natif :

*« La façon d’élever leurs enfants, aussi, puis tout ça. Mais prends juste au niveau des horaires, c’est vrai là que ça diffère. Tu sais, nous autres, ils ne vont pas jouer dehors ou au parc à huit heures le soir, tandis qu’eux, souvent, vont sortir à cette heure-là, tandis que les nôtres sortent de jour, fait qu’ils dorment, fait qu’on se voit moins, on se côtoie moins. » (Ahuntsic-**Myriam** et Jean-propriétaires-natifs).*

Au total, les occasions de côtoiement ne sont pas nombreuses, en dehors des activités organisées (sport, fêtes, etc.), ce qui limite par le fait même les occasions de frictions. Sans aller jusqu’à évoquer l’image des vies parallèles, souvent utilisée dans les écrits sur la cohabitation interethnique (De Rudder 1984), on note quand même peu d’entrecroisements des trajectoires quotidiennes des différents types de familles, particulièrement à Vimont. La morphologie du

quartier, mais aussi le mode de vie qui y est associé (un mode de vie délibérément choisi dans le cas de nos familles de classes moyennes), joue un rôle non négligeable dans l'expérience, voire l'apprentissage, que font ces jeunes ménages de la diversité ethnique.

4. DES EXPÉRIENCES URBAINES CONTRASTÉES À VIMONT ET À AHUNTSIC

Ahuntsic est un grand quartier de la ville centrale, assez dense mais aussi plus socialement contrasté que Vimont. Les familles y sont plus directement confrontées à la diversité dans une variété d'espaces publics. Il n'est d'ailleurs pas toujours facile de distinguer dans les propos de nos interlocuteurs, ce qui relève d'un certain inconfort face à la diversité ethnique et ce qui témoigne d'une distance face au statut socio-économique nettement plus modeste des immigrants récents, et ce, quelle que soit l'origine ethnique de nos répondants. Ainsi, lorsqu'une jeune maman nouvellement installée à Ahuntsic déclare éviter les parcs qui semblent « trop multiculturels car elle est exaspérée d'avoir à fournir des jouets pour tous les enfants du quartier », elle évoque des expériences vécues dans les parcs jouxtant les HLM. Ce type de commentaire n'est cependant pas fréquent et on peut penser que l'offre abondante de beaux parcs dans ce quartier n'y est pas étrangère, chacun pouvant choisir l'environnement qui lui convient le mieux.

Les entrevues révèlent aussi l'interaction réciproque entre la morphologie des quartiers et les modes de vie qu'y mènent les jeunes familles. L'usage intensif de la voiture, le nombre restreint d'espaces de sociabilité publique et un parc domiciliaire dominé par le bungalow font de Vimont un quartier où les côtoiements avec des étrangers – au sens d'inconnus – sont assez limités. La vie sociale des Vimontois s'organise autour de la maison et comme le dit si bien Mélanie « la banlieue, c'est pas tellement chacun pour soi, mais chacun chez soi ».

L'espace vécu par les familles d'Ahuntsic se déploie au contraire sur une échelle plus large, celle du quartier, celui-ci pouvant servir de tremplin à toute la ville. Ce contraste d'expérience de vie urbaine qu'on ne saurait toutefois réduire à l'opposition ville/banlieue, est discuté depuis longtemps dans les écrits en études urbaines, de Herbert Gans à Richard Sennett, y compris dans

ses implications sur les attitudes face à la diversité. Au-delà de ces différences, les représentations des jeunes familles se rejoignent jusqu'à un certain point dans les deux quartiers : les incertitudes accompagnant l'appropriation d'un contexte multiethnique et les exigences d'une vie quotidienne organisée en bonne partie autour des enfants.

EN GUISE DE CONCLUSION

La composition ethnoculturelle de la métropole montréalaise change très rapidement, et ce même dans les quartiers de classes moyennes, une réalité relativement méconnue. Comment sont vécus ces changements par les jeunes familles, qu'elles soient natives ou immigrantes, à l'échelle de la vie quotidienne? L'enquête menée auprès de 51 ménages en 2011 et 2012 jette un éclairage particulièrement inédit sur ce que nous avons appelé la perplexité des jeunes familles. Certaines se sont dites surprises par la diversité de leur entourage pendant que d'autres hésitent encore quant au sens à donner à ces changements. Si quelques-unes semblent exprimer des points de vue plus tranchés, la plupart font alterner les atouts et les menaces associés à une multiethnisation croissante de leur milieu de vie, comme si elles n'étaient pas encore sûres de quel côté finira par pencher la balance. Si nous avons relevé quelques différences au sein de notre échantillon entre natifs et immigrants, les attitudes se sont avérées plus contrastées selon les types de quartier, en banlieue ou en ville centrale, du fait de leur morphologie et de l'ordre social local qui y règne.

Dans nos deux quartiers de classes moyennes, il semble y avoir à l'occasion un chevauchement entre immigration et pauvreté. L'hétérogénéité socio-économique grandissante de leur milieu de vie semble faire écho aux risques de déclassement des couches moyennes évoqués dans d'autres pays (Bosc 2008; Chauvel 2006; Cusin 2012; Langlois 2010). Cela étant dit, il est difficile de distinguer ce qui de la diversité ethnique ou de l'appauvrissement de secteurs souvent concentrés dans des zones à fortes proportions d'immigrants fait problème. Les écoles, les parcs et les bibliothèques se sont avérés des espaces sensibles du côtoiement à la diversité. Mais des usages différenciés de ces espaces du quartier, tel que nous l'avons vu dans certains parcs, fonctionnent à l'occasion comme espaces-tampon, limitant au total les cas de friction. On voit bien alors le rôle privilégié des équipements collectifs culturels et de loisirs destinés aux familles et des espaces de sociabilité publique bien aménagés pour favoriser l'appropriation des différences. Les

municipalités multiplient d'ailleurs depuis quelques années, les fêtes et rencontres culturelles ou sportives pour animer les parcs de manière à y attirer tous les types de familles. La fête de la famille de Laval attire chaque été une foule toujours plus nombreuse. Quant à la Maison de la culture d'Ahuntsic (qui voisine un café internet inauguré par un écrivain réputé, d'origine haïtienne, résident du quartier), elle bat des records d'achalandage après avoir placé sa programmation à l'enseigne de la diversité culturelle. Les bibliothèques sont aussi devenues dans plusieurs quartiers des lieux de socialisation importants pour les enfants et leurs parents nés à l'étranger. Si dans les quartiers plus défavorisés, les bibliothécaires doivent souvent déployer beaucoup d'efforts pour attirer les familles immigrantes, dans les quartiers de classes moyennes au contraire, ce seraient plutôt les usagers, immigrants et natifs, qui seraient demandeurs d'activités et de services. Ils mettraient ainsi une certaine pression sur le personnel qui lui aussi découvre avec surprise la multiethnisation croissante et rapide du quartier. Les transformations en cours interpellent en effet au moins autant les responsables d'équipements collectifs comme les bibliothèques que les habitants.

Les quartiers de classes moyennes, souvent absents des préoccupations des chercheurs en Études ethniques, sont le théâtre de transformations mais aussi de défis multiples dans la construction du rapport à la diversité. Prendre la mesure des perplexités de leurs habitants face à la diversité ethnique croissante, tout comme les incertitudes et les promesses, semble être une des conditions à remplir pour participer à l'édification d'une ville inclusive.

TROISIÈME PARTIE – DISCUSSION ET CONCLUSION

CHAPITRE 6. DISCUSSION

La prochaine section résume les principales conclusions de la thèse afin de revenir sur les résultats les plus significatifs. Une discussion théorique s'en suit afin de préciser les avancées conceptuelles de ce travail doctoral. La pertinence de l'approche méthodologique et théorique est appréciée en revenant sur le parcours de recherche. Finalement, la portée et les contributions de la thèse, mais aussi ses limites, sont abordées. Des propositions de recherches futures sont lancées. La conclusion se termine par quelques pistes de réflexion pour la création des milieux de vie accueillants pour les familles.

6.1 Synthèse des principaux résultats de la thèse

Cette thèse porte sur les rapports au quartier, particulièrement ceux d'attachement, des jeunes familles de classes moyennes dans la région métropolitaine de Montréal. Elle avait pour objectif d'explorer ce que signifie encore aujourd'hui leur attachement au quartier à l'échelle de la vie quotidienne. Cette démarche s'appuie principalement sur des témoignages recueillis lors d'entrevues qualitatives menées dans une perspective comparative entre un quartier de la ville centre, Ahuntsic, et un quartier de la banlieue lavalloise, Vimont-Auteuil. Les rapports au quartier ont été abordés à travers l'expérience quotidienne qu'en font ces familles. Ils ont aussi été interprétés en fonction des représentations qu'elles s'en donnent.

Pour être en mesure d'explorer les rapports d'attachement de ces familles, il fallait tout d'abord connaître les motifs d'installation des résidents dans le quartier et dans le logement. Il fallait connaître les raisons à l'origine de leur décision de quitter Montréal (pour 80% d'entre-elles) pour s'établir à Vimont-Auteuil ou à l'inverse, de rester à Ahuntsic (ou d'y emménager) pour fonder leur famille. Ainsi, les lignes fortes qui structurent les motivations derrière les choix résidentiels d'une part, et leurs pratiques, représentations et sociabilités d'autre part, ont été dégagées. Mais discuter des choix résidentiels ne s'est pas avéré être une mince tâche. Ils sont imbriqués dans un tissage d'opportunités et de contraintes influencées par les représentations sociales, tout comme ils sont inscrits dans des parcours résidentiels et des projets familiaux plus

larges. Même si les résultats laissent entendre que les choix résidentiels effectifs des ménages de classes moyennes concordent généralement avec leurs aspirations, ils ne sont pas pour autant exempts de contraintes. On a beaucoup parlé des contraintes économiques dans les écrits (Clark, Deurloo et Dieleman 1984; Crump 2003; Dieleman 2001) et les familles rencontrées n'y font pas exception : le prix des logements est une variable décisive. En allant au-delà des contraintes économiques et des déterminismes du marché immobilier souvent mis en cause dans la désaffection des familles pour le cœur de l'agglomération montréalaise, nous avons vu que les choix résidentiels des familles dépend aussi des représentations de la ville et de la banlieue, de leurs usages du quartier et du chez-soi, de leur mobilité quotidienne, leurs identités, et en somme, leurs modes de vie.

Une des particularités de la thèse est que les familles de classes moyennes interviewées ont une expérience de la ville à partir de laquelle elles décident d'y rester ou de la quitter pour s'installer dans un quartier de Laval. C'est sur la base de cette expérience urbaine qu'elles font le choix, un choix somme tout relativement éclairé, et vont pencher d'un côté ou de l'autre : ville ou banlieue. Si leurs justifications sont souvent nuancées, elles peuvent aussi être très tranchées: « la banlieue, jamais de la vie » ou « je ne me serais jamais vu élever des enfants en ville ». Les choix résidentiels sont fortement teintés par leurs expériences résidentielles antérieures, tout comme ils sont souvent empreints de perceptions caricaturales ou stéréotypés. Bien que l'échantillon comprenne des gens qui connaissent bien la ville, et aussi la banlieue quoique dans une moindre mesure, ces perceptions (de l'autre milieu) demeurent fortes. Et l'on peut se demander comment influencer sur ces stéréotypes.

Nous avons vu que près de la moitié des Vimont-Auteuillais interviewés ont grandi en banlieue et qu'au moment de fonder une famille, ils étaient susceptibles de reproduire l'environnement résidentiel de leur enfance. Le choix de la banlieue ne se fait pas par hasard, mais par attachement à la banlieue, entendue de façon générique, ce que Feldman (1990) a appelé "*settlement identity*". La reproduction du parcours résidentiel participe à la (re) production de l'espace (Hedman, van Ham et Manley 2011; Karsten, Lupi et Stigter-Speksnijder 2013; Lefebvre 1974; McDowell et al. 2006). Quant aux familles ahuntsicoises, elles suivent généralement deux trajectoires résidentielles. D'un côté, plusieurs ne connaissent pas le quartier avant d'y emménager. Pour ces dernières, Ahuntsic n'est pas leur premier choix et elles auraient préféré rester dans un quartier

plus central de Montréal. Ces familles sont plus enclines à adopter un discours « rapport qualité-prix » comme leurs homologues vimont-auteuillais. Non sans quelques rationalisations a posteriori, elles admettent maintenant apprécier avoir une maison avec cour sur l'île de Montréal à prix raisonnable, dans un quartier à plus faible densité, avec des arbres matures, une vie de quartier et des relations de voisinage. Après coup, Ahuntsic représente le parfait « entre-deux » entre la ville et la banlieue, et même entre la ville et la campagne. De l'autre, nous avons rencontré quelques familles qui connaissent très bien Ahuntsic parce que l'un des conjoints (rarement les deux) y a passé son enfance, y revenant ensuite au moment d'avoir des enfants. Bien que le quartier se soit transformé démographiquement, socialement et ethniquement depuis qu'ils l'ont quitté, souvent au moment des études, ils y ont encore des repères, de la famille ou des amis. Ces ménages expriment un fort attachement au quartier, de même que de la fierté d'y fonder à leur tour leur famille. Cela corrobore l'importance de l'habitus résidentiel, structuré notamment par le type d'habitat connu durant l'enfance, dans l'appréhension des formes de reproduction sociale et résidentielle (Bonvalet et Gotman 1993; Fortin et Després 2008).

Le choix du quartier, et sa localisation dans la ville importent beaucoup plus pour les familles ahuntsicoises que pour les familles à Vimont-Auteuil, davantage centrées sur le logement. Nous avons vu que pour les familles de Vimont-Auteuil, le choix de la banlieue constitue avant tout un meilleur rapport qualité-prix et espace-prix. C'est un mode de vie axé autour du domicile familial et d'un usage extensif de la voiture, tout en offrant un environnement vert et sécuritaire pour leurs enfants. Du côté des familles ahuntsicoises, la ville représente une localisation stratégique, leur permettant d'être près de leur travail et ainsi passer plus de temps en famille que dans les transports. Vivre en famille en ville participe d'une identité et du choix d'un mode de vie urbain où la proximité leur offre une qualité de vie sans pareil pour élever leurs enfants.

La question scolaire – et nous le soulignons ici puisque nous n'avons pas eu l'occasion de l'aborder plus en détail ailleurs – n'est pas pour l'instant une considération de premier ordre pour ces familles de classes moyennes, leurs enfants étant peut-être encore trop jeunes pour que cela s'avère une préoccupation première. Pourtant, elle est en passe de le devenir à mesure que les enfants vieillissent et approchent l'âge de l'entrée au secondaire (12-13 ans). Dans les quartiers étudiés, les écoles primaires ont toutes une relativement bonne réputation, ce qui n'est pas le cas des écoles secondaires. Ces résultats détonnent quelque peu de ce que d'autres chercheurs ont mis

de l'avant ailleurs démontrant un lien direct entre le choix du quartier et l'accès aux écoles (McDowell et al. 2006; Viard 2006). Au Québec, la réputation – perçue et objective (Permentier, Gideon et van Ham 2011) – des écoles n'est certes pas sans considération pour ces parents soucieux d'offrir une éducation de qualité à leurs enfants. Mais l'école n'est pas encore une « agence de sélection et de recrutement essentielle pour les nouvelles classes moyennes » (Chauvel 2004, 108-109) comme elle peut l'être en France par exemple. Certes, des craintes relatives à la dégradation de la qualité des écoles du secteur, liée ou non à la diversification sociale et la multiethnisation, ont été soulevées par quelques parents, mais elles ne constituent pas encore le motif premier de la localisation, ou de relocalisation résidentielle de ces familles de classes moyennes.

Après avoir mis la table sur les choix résidentiels des jeunes familles de classes moyennes en faveur d'une localisation urbaine ou suburbaine, nous nous sommes penchées sur leur attachement au quartier. Tout d'abord, nous avons replacé la question de l'attachement au quartier dans les écrits sur le débat entre mort et renaissance du quartier. Nous avons vu que les liens qui unissent les individus au territoire se sont transformés au cours des dernières années, mais aussi au cours de leur cycle de vie, ce qui n'est pas sans affecter les rapports au quartier, tant dans la ville centre qu'en banlieue. Toutefois, la façon dont ces transformations sont appréhendées et vécues par leurs habitants à l'échelle du quartier, tout particulièrement par les jeunes familles de classes moyennes, est peu étudiée. Dans les écrits sur les classes moyennes, la plupart des chercheurs se sont intéressés aux quartiers défavorisés ou en gentrification où ils ont fait état de différentes formes de désengagement (discursif, pratique, associatif, politique, symbolique) du quartier. De plus, peu de travaux portent sur les quartiers péricentraux et les quartiers de banlieue, bien que ce type de quartier accueille une part croissante de jeunes familles de classes moyennes. Celles-ci sont d'un intérêt particulier puisqu'elles sont généralement mobiles, ont les moyens relatifs de leurs choix de localisation résidentielle, tout en étant à la recherche d'un environnement propice à y élever leurs enfants.

Pour combler ces lacunes dans les écrits et pour comprendre autour de quoi se construit l'attachement au quartier auprès de ces jeunes familles, il fallait premièrement voir si elles y étaient attachées. Nous avons vu qu'aucun de nos répondants n'a affirmé ne pas aimer son quartier, regretter son choix ou affichait une indifférence marquée par rapport au quartier. Plus de

familles se sont montrées insatisfaites de leurs conditions de logement que de leur quartier de résidence. Nous avons aussi vu que les familles sont attachées à leur quartier et qu'elles veulent y rester si elles avaient à déménager. Celles-ci demeurent attachées à leur quartier et elles sont loin des narratifs de détachement et de retrait de la vie de quartier évoqués dans des secteurs défavorisés ou en gentrification en Europe notamment (Atkinson 2006; Bacqué et Sintomee 2001; Butler 2003; Butler et Robson 2003; Pinkster 2014; Savage et al. 1992; van Eijk 2012). L'évitement stratégique des espaces publics n'est pas (encore) monnaie courante dans les quartiers de classes moyennes observés.

Nos recherches ont révélé que l'attachement au quartier des jeunes familles de classes moyennes se décline sous trois formes : un attachement au caractère fonctionnel et social du quartier, tel que souligné dans les écrits (Lewicka 2011; Riger et Lavrakas 1981; Zhu, Breitung et Li 2011), mais ils ont aussi illustré l'importance des rapports symboliques et affectifs (Noschis 1984). Le type d'attachement au quartier le plus souvent noté auprès des familles de classes moyennes en ville et en banlieue est fonctionnel. Il se caractérise par un usage extensif des aménités à proximité (services, infrastructures, activités et espaces publics), sans que ces usages soient pour autant exclusifs au quartier. Proximité du travail, des axes routiers ou des transports en commun, des activités et services pour la famille, des institutions scolaires et culturelles, de la famille et des amis reviennent comme leitmotiv auprès des familles interviewées. Nous avons vu que les commerces de proximité (surtout à Ahuntsic) et les artères commerciales jouent un rôle particulièrement important dans l'organisation de la vie familiale, tout comme la présence d'écoles et de services de garde. Quant aux activités culturelles, elles étaient davantage valorisées par les familles à Ahuntsic, outre la bibliothèque, haut-lieu du quartier dans les deux contextes observés.

Que ce soit en voiture, à pied ou en transports en commun, avoir tout à proximité est à la fois devenu une exigence de la vie familiale, à la fois le privilège d'un mode de vie. Nous avons vu que c'est particulièrement le cas pour les familles à Ahuntsic, qui bien que largement motorisées, valorisent la possibilité de faire leurs courses à pied, alors que la voiture est présentée comme une contrainte associée à la vie en banlieue ou à la campagne. Le caractère pratique de la rue commerciale est mis de l'avant, tout comme sa dimension sociale. Toujours à Ahuntsic, la rue commerciale est animée par un dynamisme renouvelé : l'arrivée de familles relativement bien

nanties s'installant en grand nombre dans le quartier a entraîné une revitalisation commerciale d'un secteur jusqu'alors peu attractif (Fleury Oues). De nouveaux commerces témoignent de ce changement de clientèle à la recherche de produits spécialisés. Une boulangerie, des restaurants dont la renommée dépasse les frontières du quartier, une fromagerie, des boutiques de sports et d'articles pour enfants haut de gamme ont ouvert leurs portes au cours des cinq dernières années. La présence grandissante de ménages de classes moyennes n'est pas sans impact sur les quartiers, impacts que plusieurs jugent positifs, si ce n'est que certains avouent qu'ils ne seraient aujourd'hui plus en mesure d'acheter leur propre maison, celle-ci ayant doublé de valeur au cours des 10 dernières années.

Nous avons aussi interrogé les familles sur leurs relations sociales dans le quartier et le type de rapports qu'elles entretiennent avec leurs voisins. Les rapports de voisinage peuvent prendre diverses formes; d'une absence de contacts au développement de relations amicales. Si les relations de voisinage peuvent évoluer sur un large spectre, la majorité des familles de classes moyennes se trouvent au milieu de ce continuum : elles ont des contacts civils et courtois. Cela se traduit normalement par des « bonjour-bonsoir », mais peut évoluer vers des pratiques plus formalisées de support social ou d'aide mutuelle (prêts d'outils, arroser les plantes des voisins partis en voyage, partager les surplus de récoltes du jardin, avertir les voisins lorsque l'on tient une fête ou les inviter lors des fêtes d'enfants, etc.). Règle générale, les salutations polies sont la norme auprès des familles interrogées. Le type de rapports de voisinage diffèrent toutefois dans les deux contextes observés. Nous prendrons pour exemple deux cas : la nature et l'intensité des relations de voisinage et les conflits entre voisins.

Nous avons noté qu'à Ahuntsic, les relations de voisinage sont généralement plus intensives et elles sont aussi plus spontanées. Le plaisir des rencontres imprévisibles est partagé et participe d'une sociabilité urbaine appréciée. Comme l'ont montré Brun et Fagnani (1991) pour les familles de couches moyennes supérieures, la sociabilité des Parisiens intra-muros se distingue de celles de Parisiens extra-muros ; les premiers sortant plus fréquemment le soir (ex. pour rendre visite à des parents, à des amis ou pour aller au cinéma ou à d'autres spectacles) et aspirant à certains types de consommation, en particulier dans les loisirs culturels. À Ahuntsic, ce qui relève de la sphère privée a davantage tendance à déborder dans la sphère publique. Par exemple, le parc du quartier peut aller jusqu'à devenir la cour privée de ces familles qui n'ont pas nécessairement

accès à un espace de jeu individuel. À Vimont-Auteuil, les relations de sociabilité sont, tout comme leurs usages, fortement tournés autour du domicile familial. Les relations de voisinage dans le quartier lavallois ont de ce fait moins souvent lieu dans les espaces publics du quartier – comme le confirment les parcs peu utilisés – tout comme elles semblent être moins activement recherchées. À Vimont-Auteuil, on assiste davantage à une sociabilité privée plutôt qu’une sociabilité publique. Les enfants se voient en s’invitant à jouer ensemble dans la cour privée de l’un et de l’autre plutôt que d’aller au parc du quartier. La même chose se produit avec la piscine. Pourquoi aller à la piscine municipale lorsque l’on a sa propre piscine et que les amis du quartier en possèdent une aussi? C’est exactement l’idée des relations de voisinage développée par Stéphanie Vermeersch (2010) d’où elle tire d’ailleurs le titre : « Quand des couches moyennes voient : "Vivre ensemble, mais chacun chez soi" ». L’usage intensif de la voiture, le nombre restreint d’espaces de sociabilité publique et un parc domiciliaire dominé par le bungalow font de Vimont un quartier où les rapprochements sociaux en dehors des activités planifiées (surtout sportives) sont assez limités. Il faut toutefois souligner ici que les familles lavalloises rencontrées n’ont pas toutes des relations sociales gravitant autour du domaine privé et que celles qui font usage des parcs se plaignent qu’ils soient peu fréquentés (outre pour les activités sportives) et de leur ambiance parfois moribonde. Si la privatisation des espaces publics affecte surtout la socialisation des enfants (Authier et Lehman-Frisch 2012), elle l’est plus encore pour les adolescents qui voient l’accès aux endroits où ils peuvent socialiser leur être refusé. Dans les deux quartiers, les attroupements de jeunes sont jugés menaçants, notamment aux alentours de la bibliothèque à Vimont-Auteuil et aux abords de la station de métro à Ahuntsic. Les données recueillies pour cette thèse sont trop éparpillées pour élaborer davantage sur la question des adolescents en banlieue, n’étant pas le sujet de cette recherche, mais cette question mériterait très certainement d’être posée puisqu’elle a émergé spontanément à plusieurs reprises dans les entretiens.

Somme toute peu de répondants rapportent des situations conflictuelles avec leurs voisins. Néanmoins, en scrutant de plus près leurs relations de voisinage, nous avons pu entrevoir que celles-ci ne sont pas toujours vécues positivement. À notre surprise, nous avons constaté que les tensions entre voisins semblent être plus présentes chez les familles de Vimont-Auteuil que chez celles d’Ahuntsic. Nous aurions pensé que la plus faible densité et la possibilité d’avoir plus

d'espace en banlieue offrirait des « zones tampons » diminuant les risques de tensions. Pourtant, les Vimont-Auteuillais rencontrés semblent être plus intolérants face aux comportements qui mettent en péril l'intimité de la propriété privée qui leur est chère. Alors qu'en ville, on aurait pu croire que la densité urbaine, rimant parfois avec promiscuité, décuplerait les occasions de conflits. Au contraire, pour arriver à cohabiter somme toute harmonieusement, les familles ahuntsicoises n'ont que d'autre choix que d'apprendre à négocier proximité et distance (Andreotti, Le Galès et Fuentes 2012; Lemaire et Chamboredon 1970), mixité et proximité (Authier 2008c). Au vu des commentaires exprimant le ras-le-bol de la ville auprès de certaines familles ayant quitté Montréal pour s'installer à Laval, on peut penser que les familles qui se trouvaient dans des situations conflictuelles ont préféré déménager.

Les rapports au quartier, qu'ils relèvent des usages pratiques ou des relations sociales, ne sont pas exclusifs. Même si la plupart des habitants des deux quartiers attestent en effet de pratiques localisées relativement développées, elles ne sont pas exclusives de pratiques à d'autres échelles de la ville. Tant les usages quotidiens que les sociabilités de voisinage sont ancrés dans le quartier, mais se dispersent aussi au-delà du quartier dans une logique d'agencement fort complexe. Ces résultats ne sont pas spécifiques aux quartiers montréalais et trouvent écho dans d'autres quartiers étudiés en France comme aux États-Unis (Lehman-Frisch 2013). Par exemple, Authier (2001) confirme l'existence d'une forte continuité entre les manières d'habiter le quartier des enquêtés et leurs manières d'investir la ville. Notre recherche va dans le même sens : même les familles les plus ancrées localement dans le quartier ont des pratiques ouvertes sur la ville. Elle va même plus loin : plus les familles sont ancrées localement dans le quartier, plus elles ont en parallèle des pratiques ouvertes sur la ville.

Les manières d'habiter, et de cohabiter dans le quartier, sont fortement articulées autour des enfants, ceux-ci jouant un rôle de courroie de transmission des relations de sociabilité locales des parents, notamment dans les liens de voisinage (Weller et Bruegel 2009). Les enfants peuvent néanmoins être à l'origine de conflits, notamment en ce qui a trait au partage des jouets dans les parcs. L'éducation des enfants, lorsqu'elle révèle des différences sociales, culturelles et linguistiques, peut aussi être source de tensions. Mais plus souvent qu'autrement, les enfants sont des instigateurs de contacts sociaux. Ils relient les familles qui « habitent à proximité les unes des

autres et ces liens deviennent parfois l'occasion de développer de véritables groupes d'entraide et d'échange de services et de conseils » (Lehman-Frisch 2013, 130).

Dans un troisième temps, on a voulu comprendre les attitudes des jeunes familles de classes moyennes à l'échelle de la vie quotidienne et saisir *in situ* l'impact de l'augmentation de la diversité ethnique. Nous nous sommes basées sur les observations de différents lieux publics menées dans le cadre de l'enquête « *La ville à l'épreuve de la diversité* » et sur les entrevues effectuées auprès de ménages de classes moyennes dans deux quartiers de classes moyennes qui expérimentent une transition ethnoculturelle. D'un côté, nous nous sommes penchées sur la lecture que font de ces changements les jeunes familles, immigrantes ou non, soit des ménages particulièrement sensibles au choix d'un milieu de vie adéquat pour élever leurs enfants. De l'autre, nous nous sommes intéressés aux lieux et espaces publics où se vit la diversité au quotidien.

Les propos recueillis auprès des familles, tant natives qu'immigrantes, témoignent de leur perplexité quant aux transformations de leur milieu de vie. Certaines se sont dites surprises par la diversité de leur entourage pendant que d'autres hésitent encore quant au sens à donner aux changements de la composition ethnique de leur quartier. Bien que quelques-unes aient exprimé des points de vue plus tranchés, la plupart semblent plutôt inconfortables avec le fait de parler de diversité, surtout au chapitre des marqueurs religieux. À cet effet, il semble se dégager une plus grande réticence envers le port de signes religieux dans le milieu de la petite enfance. Enclines à adopter un discours « politiquement correct », nous avons souvent eu l'impression que cette posture cache des opinions mitigées face à la diversité croissante des quartiers.

Si nous avons relevé quelques différences au sein de notre échantillon entre natifs et immigrants, les attitudes se sont avérées plus contrastées selon les types de quartier, du fait de leur morphologie, du tissu urbain et du mode de vie qu'y mènent les jeunes familles. À Vimont-Auteuil, l'usage intensif de la voiture, le nombre restreint d'espaces de sociabilité publique et un parc domiciliaire dominé par le bungalow rendent plus rares les occasions de rencontres, tout comme celles de frictions. Alors qu'à Ahuntsic, les familles sont plus directement confrontées, dans le sens de contact, à la diversité au quotidien – ce qui n'est pas sans donner lieu à des usages différenciés des espaces publics.

Au-delà de ces différences, les représentations des jeunes familles se rejoignent jusqu'à un certain point dans les deux quartiers : les incertitudes accompagnant l'appropriation d'un contexte multiethnique et les exigences d'une vie quotidienne organisée en bonne partie autour des enfants. Les écoles, les bibliothèques, de même que les activités culturelles et de loisirs organisés dans les parcs se sont donc avérées névralgiques pour ces jeunes familles dans la construction de leurs rapports à la diversité à l'échelle de leur vie quotidienne. Nous avons vu que les familles immigrantes utilisaient plus volontiers les espaces publics, notamment les parcs, que les familles non-immigrantes et ce, tant à Ahuntsic qu'à Vimont-Auteuil. Tout comme nous avons observé une segmentation spatiale des publics et des usages des espaces selon différents marqueurs, tant générationnels qu'ethniques, comme l'avait déjà noté Germain et al. (1995) lors d'une enquête sur les quartiers les plus multiethniques de la métropole menée au début des années quatre-vingt-dix. Les tensions et inconforts dont nous avons été témoin relèvent plutôt d'usages différenciés de l'espace entre divers groupes d'utilisateurs, tels qu'entre les adolescents, les personnes âgées et les jeunes enfants. Sur ces points, les entrevues et les observations convergent. Règle générale, les espaces publics, et particulièrement les parcs, semblent être des lieux privilégiés de rencontres et de cohabitation interethnique, attirant une foule très diversifiée sur les plans socioculturels et ethnoculturels. Toutefois, c'est lorsqu'ils sont animés par des activités sportives ou des événements organisés qu'ils participent à l'attachement au quartier des jeunes familles. Autrement dit, l'attachement au quartier, dans les deux contextes étudiés, passe par la vitalité d'une vie de quartier animée par des activités programmées dans l'espace public. Sans surprise, c'est le soccer (football) qui remplit les parcs de Vimont-Auteuil et d'Ahuntsic.

Les familles rencontrées souhaitent surtout vivre dans un milieu social sécuritaire de jeunes familles qui leur ressemblent. Malgré un discours vantant la mixité des quartiers, nous avons observé une tendance vers des pratiques d'entre-soi social dans les deux quartiers. En pratique, « ceux qui se ressemblent s'assemblent » au dire d'une interlocutrice très impliquée dans la vie communautaire à Ahuntsic, faisant surtout référence à la proximité socioéconomique et affinitaire, mais aussi ethnique. À cet égard, une certaine homogénéité sociale est loin d'être néfaste aux relations de voisinage, ainsi qu'à la sociabilité des enfants, mais surtout des parents. On met plus volontiers à l'écart les secteurs à forte hétérogénéité socioéconomique et les coins plus pauvres. Si pauvreté et immigration se chevauchent, il semblerait que les contacts avec les

autres groupes sociaux du quartier soient plus problématiques qu’avec les résidants provenant d’autres origines ethniques. Cela étant dit, il est difficile de distinguer ce qui de la diversité ethnique ou de l’appauvrissement de secteurs souvent concentrés dans des zones à fortes proportions d’immigrants fait problème.

Au final, nos résultats montrent un portrait quelque peu différent du scénario de l’exode des classes moyennes blanches vers les banlieues fuyant l’ethnisation des quartiers centraux qui sont déjà somme toute assez multiethniques. Ces résultats convergent avec ceux de Charmes, Launay et Vermeersh (2013) qui ont critiqué pour le cas français le recours aux théories du “*white flight*” développées aux États-Unis à partir de la fin des années. Dans le cas montréalais, même si la diversité ethnique croissante de leur quartier ne semble pas avoir pesé d’emblée sur les choix résidentiels de nos enquêtés, il faut souligner qu’elle ne passe pas inaperçue dans les quartiers de classes moyennes pour autant. Mais pour l’instant du moins, elle ne semble pas entraver la sociabilité publique dans ces quartiers, tout comme elle ne mène pas à des stratégies d’*exit* du quartier (Hirschman 1970), l’attachement au quartier y étant pour quelque chose comme nous l’avons vu.

Dans la prochaine section, nous discuterons comment les résultats de cette thèse nous conduisent à penser autrement villes et banlieues, ainsi que les rapports au quartier.

6.2 Retour sur les questionnements de recherche

Sur le quartier

Nos recherches réitèrent la pertinence de l’échelle du quartier pour comprendre la ville, mais aussi les banlieues, et les rapports à ces espaces. Les observations menées dans les espaces publics en plus des entrevues (courtes et approfondies) avec des ménages de classes moyennes à Ahuntsic et Vimont-Auteuil révèlent que le quartier demeure un espace significatif. Espace pratiqué au quotidien, que ce soit fonctionnellement, socialement ou symboliquement, il occupe une place centrale dans la vie de tous les jours de ces familles, confirmant ainsi notre hypothèse de départ. L’augmentation de la mobilité ne semble pas avoir affranchi complètement les

individus des espaces de proximité, comme l'avaient avancé certains auteurs (Ascher 1998; Castells 1996; Dubois-Taine et Chalas 1997). Si la mobilité change très certainement les relations que l'on entretient avec les territoires qui nous entourent, on ne peut parler d'une « quasi inexistence sociale des quartiers » (Ledrut 1976). Bien au contraire, nous avons vu qu'à travers leurs pratiques quotidiennes et leurs représentations de l'espace, les familles s'inscrivent encore dans leur quartier. Elles ont des usages extensifs du quartier, que ce soit à pied ou en voiture, et l'organisation pratique de la vie quotidienne est facilitée par l'utilisation des services et infrastructures de proximité. Pratiques et sociabilité ne sont pas être exclusives au quartier, mais se dispersent au-delà des frontières d'Ahuntsic et de Vimont-Auteuil.

Le quartier demeure une échelle pertinente pour analyser les rapports à l'espace des jeunes familles d'aujourd'hui, tant en ville qu'en banlieue. Toutefois, le quartier, en tant que construction complexe façonnée par les représentations et les pratiques des résidents et usagers, comprend des significations différentes selon les individus, mais aussi selon les contextes géographiques. Nous avons vu que les frontières du quartier, telles qu'elles sont perçues, vécues et représentées par les familles, correspondent fort peu aux limites administratives. Le quartier est plus volontiers déterminé par rapport à la distance au domicile ainsi qu'aux espaces utilisés aux alentours du logement. Nous avons aussi vu que l'échelle géographique du quartier diffère dans les deux contextes urbains observés, conduisant à plus de prudence dans la définition de ce que l'on entend par quartier, ce que d'autres ont souligné ailleurs (Coulton et al. 2001). Pour les familles ahuntsicoises, le quartier correspond grosso modo à ce qu'elles sont en mesure de faire à pied, en vélo ou en transport en commun. Elles sont plus enclines à avoir une vision centrée sur le quartier, comme tremplin pour toute la ville, et moins sur le logement. Elles accordent généralement plus d'importance au quartier et sa localisation par rapport aux lieux de la vie quotidienne, dont le travail occupe une large part. Alors que pour les familles de Vimont-Auteuil, le quartier a tendance à se déployer du domicile familial à la ville entière, ce que Ledrut (1976), et à sa suite Ascher (1998), avaient signifié comme étant le couple logement-ville. Ces familles sont à la fois centrées sur le logement, l'expérience et le confort résidentiel sont centraux dans leur vision de la vie de famille, à la fois ouvertes à des pratiques géographiquement dispersées, grâce entre autres à la fluidité des transports. L'usage prédominant de la voiture fait en sorte d'étendre les limites de leur quartier, dans une vision élastique du quartier et de leur attachement

à ce lieu. Mais cette mobilité coexiste avec un ancrage dans le quartier et avec un souci de la qualité du milieu social local. Les familles vimont-auteuillaises réfèrent au quartier comme un espace social offrant un cadre de vie privilégié et sécurisant. Au final, le cadre spatial plus resserré sur le quartier des familles ahuntsicoises ne les empêche pas de pratiquer la ville à plus large échelle, tout comme les familles vimont-auteuillaises montrent qu'elles peuvent être « attachées à la fois à un ancrage local et tout autant à des mobilités qui les font participer à d'autres types d'espaces et partant à d'autres types d'identités sociales » (Bacqué et Vermeersch 2013, 76).

Sur l'attachement au quartier

Les jeunes familles de classes moyennes que nous avons rencontrées dans la RMR montréalaise demeurent attachées à leur quartier. Elles revendiquent cet attachement au quartier par des usages et des relations sociales spatialisées (un attachement fonctionnel et social), mais aussi par l'affirmation d'identités et de modes de vie territorialisés (attachement symbolique). Nos résultats nuancent les interprétations au désengagement (discursif, pratique, associatif, politique, symbolique) du quartier des classes moyennes (Allen et al. 2007; Pinkster 2014) dans certains contextes européens. Car comme l'a souligné Sonia Lehman-Frisch : « on ne peut conclure à la fin des pratiques et des sociabilités locales, quand tant d'habitants déploient tout un ensemble de pratiques et nouent un certain nombre de relations sociales à l'échelle locale, quand ils revendiquent leur attachement au quartier » (2013, 41). Cet attachement au quartier, dont parle Lehman-Frisch (2013) pour les quartiers centraux de San Francisco ou même Jean-Yves Authier (2008b) pour les quartiers anciens centraux en France, se donne aussi à voir dans les deux quartiers étudiés de la région montréalaise. Les familles rencontrées sont satisfaites tant de leur logement que de leur quartier et aimeraient rester dans le même secteur si elles avaient à déménager. Mais en ayant exploré plus en profondeur les différentes formes d'attachement qui lient ces familles à leur environnement, les résultats de la thèse vont plus loin et invitent à dépasser la tentation d'aborder le quartier uniquement selon la dialectique de la mort ou de la renaissance du quartier.

L'objectif de la thèse n'était pas uniquement de statuer sur l'attachement au quartier auprès de ces familles, mais d'explorer autour de quoi il se construit. Pour ce faire, nous avons proposé un cadre conceptuel tripartite de l'attachement au quartier. Ce schéma conceptuel reprend les dimensions physiques (fonctionnelles) et sociales sur lesquels plusieurs chercheurs ont travaillé notamment en psychologie environnementale en ajoutant la dimension symbolique préconisée par les approches phénoménologiques. Le type d'attachement au quartier le plus souvent observé auprès des familles de classes moyennes, tant à Ahuntsic qu'à Vimont-Auteuil, découle d'un usage fonctionnel du quartier, ce qui rejoint les conclusions d'autres études (Livingston, Bailey et Kearns 2010; Pinkster 2014). La présence de familles de statuts socioéconomiques comparables, de même qu'aux origines ethniques similaires, s'est aussi révélée importante dans la construction de l'attachement au quartier. Les relations de voisinage enrichissent l'attachement au quartier, mais ne semblent pas être une condition de leur attachement. À titre d'exemple, les familles vimont-auteuillaises ne sont pas particulièrement de grandes utilisatrices des espaces publics et sont moins enclines que les familles ahuntsicoises à engager des relations de sociabilité avec leur voisinage. Cela ne veut pas pour autant dire qu'elles ne sont pas attachées socialement à leur quartier (Zhu, Breitung et Li 2011). Finalement, les familles que nous avons rencontrées sont fortement attachées à ce que symbolise leur quartier, aux images et aux représentations qui s'en dégagent. Ce que représente la vie en ville et la vie en banlieue est aussi important que ce qu'elle est réellement dans leur quotidien, alors que les jeunes familles de classes moyennes sont particulièrement sensibles aux quartiers à forte valeur symbolique (Benson et Jackson 2013; Bridge 2006) pour y élever leurs enfants.

Les familles de classes moyennes déploient dans leur quartier de multiples usages, engagent des relations de sociabilité et y forment leur identité sociale et collective. Du fait de la morphologie et du mode de vie qui les caractérise, nous avons fait l'hypothèse que l'attachement au quartier s'articulerait différemment auprès des Ahuntsicois et des Vimont-Auteuillais. Les résultats confirment la présence de rapports au quartier sensiblement distincts, et donc d'attachement différencié, dans ces deux types d'espace. Ils mettent en exergue des différences dans la façon dont les Ahuntsicois et les Vimont-Auteuillais se représentent et pratiquent la ville, mais aussi la banlieue. Vivre en ville et en banlieue fait écho à des préférences distinctes quant à un choix d'un mode de vie et de déplacements, de valeurs et de représentations de la vie familiale, ce qui a aussi

été corroboré par Pisman et al. (2011) dans une étude menée auprès de résidants de quatre quartiers dans la région de Gant, en Belgique. Leurs résultats rejoignent nos observations en soutenant que les résidants des zones urbaines et suburbaines ont de styles de vie divergents, mais seulement eu égard à certains aspects tels que la protection de la propriété privée, la perception de la sécurité ou les comportements de mobilité. À cela s'ajoute le besoin d'espace, la proximité du travail et de la nature, ainsi que la tranquillité.

Sur le débat ville-banlieue

La thèse vise à contribuer au débat théorique en invitant au raffinement des termes utilisés pour qualifier les milieux en question (quartier, ville, banlieue). S'il est vrai qu'il faut éviter de tout miser sur l'attraction et la rétention des familles en se plaçant dans un contexte de concurrence ville-banlieue, il apparaît quand même utile de réfléchir dans ces termes. Même si les frontières de l'urbain, comme du périurbain (pour reprendre le vocable français) sont sans cesse repoussées, les termes de ville et de banlieue continuent de résonner auprès des résidants. Ils peuvent parfois s'y attacher, parfois s'en dissocier, mais ils en ont toujours une opinion; opinion qui engage leurs expériences et leurs perceptions de l'espace. Mais le choix de la banlieue comme celui de la ville est aussi un choix émotif, affectif qui s'arrime, mais ne se restreint pas toujours à leurs expériences et leurs représentations spatiales. Il engage aussi des représentations de la vie de famille dans la ville et dans la banlieue, en particulier ce qu'elle devrait être, ainsi que les valeurs et les modes de vie qui y sont associés. C'est pourquoi les familles rencontrées sont promptes à distinguer les modes de vie « citadins » et « banlieusards »; surtout parce qu'il est plus facile de définir la ville et la banlieue avant tout en opposition l'une par rapport à l'autre, et ce parfois, de manière caricaturale. Il va sans dire qu'en tant que chercheur, il faut demeurer attentif à ne pas exacerber ces oppositions qui renforcent des stéréotypes déjà trop bien ancrés dans les représentations, tout comme à ne pas imposer des notions prédéfinies qui ne rendent souvent que peu justice aux réalités locales telles qu'elles sont vécues. Alors qu'Ahuntsic a été présenté à plusieurs reprises par nos répondants comme « la banlieue en ville », et même « la campagne en ville », qu'en est-il réellement de l'urbanité que les Ahuntsicoises chérissent? Et si Vimont-Auteuil est « la ville en banlieue », que demeure-t-il de l'espace et de la nature qui ont attiré les

Vimont-Auteillais à Laval? Peut-on seulement encore parler de banlieue ou est-ce un terme trop négativement connoté pour être employé? La question mérite certainement d'être ici posée.

Nous avons déjà émis des réserves quant à l'association Laval=banlieue et Montréal=ville. Pour en discuter, revenons sur le choix des deux quartiers, Vimont-Auteuil, un quartier de banlieue de première couronne et Ahuntsic, un quartier péricentral de la ville centre.

Vimont-Auteuil est un quartier résidentiel relativement ancien et son bâti de petits bungalows datant des années soixante et soixante-dix est loin de correspondre aux images des nouvelles banlieues. De cette image de banlieue vieillissante est en train de naître celle d'une ville autonome et émancipée, redynamisée par l'arrivée de familles aux origines diverses. Laval apparaît comme milieu autosuffisant : on y vit, travaille, consomme des services et pratique ses loisirs. Dans cette acception, la banlieue est bien loin d'être un appendice de la ville (Lupi et Musterd 2006); elle a son identité, sa spécificité qui la distingue de la ville, mais aussi des autres banlieues (Fortin et Bédard 2003). À cet égard, la majorité des familles de Vimont-Auteuil ne considèrent pas résider en banlieue de Montréal, mais bien dans la Ville de Laval, « une ville à part entière », reprenant ici les mots exacts qu'avaient déjà utilisés Raymond E. Pahl en 1965 pour parler d'un comté au nord de Londres : *“a city in their own right”*. Cela traduit un processus entamé depuis plusieurs décennies : *“the urbanisation of the suburbs”* (Masotti et Hadden 1974). Si nous parlons de banlieue lavalloise, peut-être à tort, c'est parce que la banlieue résonne encore fortement dans les aspirations de la vie familiale. Même si la banlieue est à la fois niée dans son essence même (je n'habite pas en banlieue de Montréal, mais dans la Ville de Laval, nous dirons plus ou moins dans ces mots plusieurs répondants), elle est aussi revendiquée comme un milieu de vie sans pareil pour élever une famille (selon Nadine, mère de trois enfants : « *la banlieue, y'a pas de meilleur endroit pour élever ses enfants* »). Cette dernière représentation de la banlieue est fortement ancrée dans l'imaginaire des répondants (Walker et Fortin 2007) et elle explique en partie la propension qu'ont les Vimont-Auteillais à reproduire les milieux résidentiels de l'enfance une fois venue le temps de fonder leur propre famille. Alors que certains se distancient de la banlieue, d'autres revendiquent haut et fort leur affiliation à ce type de milieu de vie. Pourquoi alors se priver d'utiliser le terme alors que ceux qui y résident l'emploient et revendiquent leur appartenance à la banlieue? Il est du devoir du chercheur de bien définir et contextualiser les concepts sociologiques qu'il emploie, tout en étant attentif aux subtilités du

langage et aux connotations qui pourraient en proscrire l'usage. Il est aussi de son devoir de rappeler que les banlieues sont des espaces complexes et pluriels, aux évolutions et aux trajectoires multiples, qui ne sont plus à restreindre dans une logique binaire centre-périphérie, même si la perspective comparative demeure riche. La banlieue ne se définit pas uniquement par sa forme urbaine ou architecturale, par un type donné de population, ni par des structures résidentielles ou industrielles, mais par des pratiques – de consommation et de mobilité particulièrement – des représentations et des identités spatiales. Il existe de fines distinctions entre les différents types de banlieue (urbaines, suburbaines, villageoises ou rurales) pour prendre la typologie de Brais et Luka (Brais et Luka 2002) et Vimont-Auteuil a beaucoup plus à voir avec la banlieue urbaine (ou la proche banlieue) que la banlieue rurale.

Ahuntsic est une ancienne banlieue sur l'île, aujourd'hui rattrapée par l'expansion urbaine. Ce n'est pas un quartier central au sens strict du terme, mais plutôt un quartier péricentral jadis de petites classes moyennes canadiennes-françaises qui connaît aujourd'hui un changement rapide de sa population. Immigration et rajeunissement transforment le visage de ce quartier autrefois perçu comme relativement homogène et bien nanti. De densité moyenne si on le compare à Rosemont ou Villeray, il comporte toutefois des traits bien urbains. Il comprend une mixité de fonctions commerciales et résidentielles et l'architecture des plexes montréalais y est bien présente. Bien desservi en transports en commun, Ahuntsic est animé par une vie de quartier tournée autour de rues commerciales dynamiques et de parcs abondants. Même s'il est situé au nord de l'autoroute 40, grande cicatrice dans le paysage urbain montréalais, il n'en demeure pas moins sur l'île de Montréal. Si seulement un pont le sépare de Laval, quiconque va se promener à pied ou à bicyclette aux alentours ne peut que se rendre à l'évidence : la coupure est nette entre les quartiers qui bordent de part et d'autre la Rivière-des-Prairies. La morphologie des quartiers, le tissu social et les tracés routiers ne suivent pas la même logique à Ahuntsic et Vimont-Auteuil. Une simple ballade sur la Promenade Fleury et sur le boulevard des Laurentides, respectivement les deux artères commerciales de chaque quartier, ne pourrait être plus convaincante d'ambiances distinctes. Pourtant, ils ont aussi des similarités qui en font des choix privilégiés pour les approcher dans une perspective comparative. Ahuntsic et Vimont-Auteuil ont beaucoup plus de points communs que ce dernier peut en avoir avec Verdun ou le Mile-End par exemple. Outre leur proximité géographique, ils sont tous deux des quartiers de classes moyennes en transition

ethnoculturelle. Ce sont des quartiers prisés par les jeunes familles, comme en témoigne l'augmentation rapide du prix des maisons. Leur environnement naturel et paysage résidentiel est aussi comparable.

Ahuntsic et Vimont-Auteuil ne sont peut-être pas l'archétype du quartier urbain et du quartier de banlieue, mais ils sont l'avantage d'avoir été fort peu étudiés. La comparaison entre ce type de quartiers fait cruellement défaut dans les écrits, au Québec comme ailleurs, et c'est sur cette lacune que nous nous sommes penchés. Et nous ne pouvons que réitérer ici l'importance d'études qualitatives sur différents quartiers de la RMR montréalaise. La superficie étendue de Montréal, quoique délimitée par son insularité, de même que la complexité de sa morphologie urbaine fait en sorte qu'elle comprend une grande variété d'espaces et de types de quartiers. À cet effet, Montréal diffère de Paris (intra-muros) où le regard du chercheur se porte presque par défaut sur les quartiers centraux, faute d'avoir d'autres types de quartiers dans le collimateur. Une des caractéristiques reconnues de la ville-centrale de Montréal et a fortiori de l'île de Montréal est l'unicité et la spécificité des différents quartiers qui la composent, chacun ayant une ambiance, qui leur est propre. Montréal renferme des quartiers centraux, dont certains se trouvent dans différentes phases de gentrification (Rose 1984), mais aussi plusieurs autres types de quartiers : des quartiers péricentraux, des quartiers de banlieue sur l'île, des quartiers d'accueil ou d'immigration, des quartiers multiethniques ou en transition ethnoculturelle, etc. Cette réalité urbaine fort complexe, tout comme la diversité de quartiers en fait un laboratoire particulièrement intéressant pour aborder la façon dont les résidents choisissent et parlent des milieux qu'ils habitent. Et plus encore pour explorer ce qui porte les familles à vivre dans différents types de quartiers urbains, alors que l'on s'est souvent contenté de décliner tout ce qui les amenait à les quitter pour s'établir en banlieue. À cet égard, la thèse offre une portée plus globale pour expliquer les choix résidentiels des familles que celle trouvée dans des explications économiques traditionnelles. Si le prix des maisons est certes une variable décisive dans un contexte de forte augmentation, elle n'est pas la seule et il faut aussi regarder du côté des aspirations et préférences quant aux modes de vie ainsi que des expériences résidentielles antérieures.

6.3 Pour aller plus loin : des éléments de discussion pour des recherches futures

Sur le retour à la ville des classes moyennes : des familles et des femmes

En examinant les manières diversifiées d’habiter le quartier et la ville dans nos deux contextes d’enquête, nous avons également vu que « différents quartiers cristallisent différents rapports au quartier et au-delà, différentes valeurs et identités » (Lehman-Frisch 2013, 107). Les résultats de la thèse invitent à prendre en considération le type de quartier pour comprendre l’éventail des rapports d’attachement au quartier, sans tomber dans une opposition simpliste ville-banlieue. Ils montrent l’interaction réciproque entre la morphologie des quartiers et les modes de vie qu’y mènent les jeunes familles.

Alors que plusieurs grandes agglomérations à travers le monde ont vu leur centre déserté par les familles, un nombre grandissant de villes se préoccupent à nouveau du sort des familles en ville. En plaçant les familles de classes moyennes au centre de ses préoccupations politiques, la RMR de Montréal est loin d’être la seule à s’engager sur cette piste : Paris, Londres, New York, Boston, San Francisco et Amsterdam tentent aussi de faire peau neuve pour garder leurs familles. Cet intérêt politique s’est traduit au niveau académique avec la mise sur pied d’équipes de recherche s’intéressant aux classes moyennes dans la ville. Soulignons entre autres l’équipe franco-britannique “*Middle Classes in the City : Social mix or ‘people like us’ in Paris and London*”, financée par l’Agence Nationale de la Recherche et l’*Economic and Social Research Council* (UK) ou le projet « Paris 2030 : Reviendront-ils? Enquête sur le retour au centre des classes moyennes » mandaté par la Mairie de Paris. À Amsterdam et Rotterdam aux Pays-Bas, tout un groupe de recherche gravitant autour de Lia Karsten et Sako Musterd s’intéresse aussi au retour des familles en ville (“*family gentrifiers*”).

Alors que les jeunes familles de classes moyennes semblent à nouveau à l’agenda des élus municipaux, tout comme à celui des chercheurs, un revirement de tendance est-il à prévoir? Sommes-nous à l’aube d’assister à un « retour en ville » (Bidou-Zachariasen 2003), un « retour au quartier » (Authier et al. 2001) ou même un « retour à la rue » (Charmes 2005)? Comment penser nos villes et nos banlieues, et comment les penser pour en faire des milieux de vie accueillants

pour nos familles? Bon nombre des travaux menés à travers ces grandes métropoles abondent dans le même sens : de plus en plus de familles sont prêtes à faire certains compromis, en termes d'espace entre autres, pour pouvoir demeurer en ville et y fonder leur famille (Brun et Fagnani 1994; Bushin 2009; Green 1997; Pisman, Allaert et Lombaerde 2011; Rérat 2012; Sigelman et Henig 2001; Silverman, Lupton et Fenton 2005; van den Berg 2013; van der Land 2007). Alors que l'on parlait depuis quelques années du déclin des villes au profit des banlieues, serions-nous bientôt en passe de parler du déclin des banlieues et de célébrer le retour aux villes? Même aux États-Unis, où la maison unifamiliale de banlieue est partie prenante de l'emblème du rêve américain, on assiste à un rééquilibrage villes/banlieues selon les plus récentes données de recensement analysées par Giband (2013) (voir aussi Ehrendalt 2012). Même si l'étalement urbain et l'exode des familles vers les banlieues persistent, ici et là, des données statistiques tendent à montrer un léger revirement de tendance (Boterman, Karsten et Musterd 2010). Les résultats de la thèse tendent à aller dans ce sens, tout comme ils donnent des arguments pour réfléchir à une revalorisation de la vie de famille en ville, alors qu'elle avait eu tendance depuis les années d'après-guerre à être présenté comme un milieu moins convenable que la banlieue pour élever des enfants.

Les préférences des familles rencontrées pour des environnements résidentiels relativement denses, tout en conservant des espaces de verdure et des parcs, des milieux de vie bien connectés aux transports en commun rapides et efficaces constituent un de ces arguments. Leurs discours sur la proximité, la diversité et l'accessibilité, conditions de leur attachement et de leur inscription dans leur milieu de vie, sont très forts. La proximité du lieu de travail, surtout la fluidité avec laquelle on peut s'y rendre est cruciale, et ce, pour deux raisons. Elle permet d'abord de passer plus de temps en famille et moins dans les transports. Elle participe par ailleurs d'un mode de vie où tirer avantage des ressources de proximité facilite l'organisation et la gestion de la vie familiale dans un espace-temps de plus en plus compliqué.

La vie de famille implique de conjuguer différents espaces avec différentes temporalités. Elle l'est selon une imbrication complexe des parcours quotidiens dans un espace-temps (Karsten 2003) articulé autour des enfants. Étant donné que les interactions entre la localisation des emplois et la localisation résidentielle structurent la vie quotidienne et déterminent le temps disponible pour les activités quotidiennes, les déplacements domicile-travail constituent une

composante essentielle du mode de vie des familles (Brun et Fagnani 1991). En d'autres mots, puisque les tâches familiales s'ancrent la plupart du temps dans les espaces à proximité du domicile (Thomas 2011), la proximité lieu de travail-lieu de résidence devient stratégique pour la conciliation travail-famille. Alors que les pratiques et les déplacements des enfants sont très encadrés auprès de nos répondants, dus notamment à leur bas âge, une localisation urbaine gagne en avantages comparatifs par rapport à la banlieue puisqu'elle permet l'optimisation distance et temps pour accéder aux différentes sphères d'activité de la vie familiale quotidienne. C'est encore plus vrai pour les couples biactifs, en augmentation considérable de surcroît (Andersen et Mitch 2014; Rose et Villeneuve 1993), se devant d'avoir une gestion particulièrement serrée de la routine quotidienne pour être en mesure de jongler avec vie familiale et professionnelle, vie sociale et une foule d'autres tâches et occupations liées aux soins et à l'éducation des enfants (Bailey, Blake et Cooke 2004).

Une localisation urbaine n'est pas seulement stratégique lorsqu'il est question de conciliation travail-famille ou de gestion familiale. Le climat culturel de la ville est attractif pour bien des familles de classes moyennes. Si les motivations principales sont de réduire les temps et les coûts de transport, continuer de prendre part à la vie culturelle et sociale urbaine, habiter dans un quartier mixte, aux modes de vie variés, occupe aussi une place importante dans les aspirations résidentielles des familles rencontrées. Ces familles veulent pouvoir travailler, socialiser, se divertir, consommer et plus encore à proximité. Nous avons vu que la majorité d'entre elles ont une expérience urbaine qu'elles ont acquise alors qu'elles sont venues étudier en ville. Elles sont habituées à mener une vie sociale et culturelle active et ce n'est pas l'arrivée des enfants qui va les obliger à la mettre de côté, bien qu'elles avouent avoir beaucoup moins de temps pour en profiter. Elles se distinguent des générations précédentes en priorisant les activités culturelles et les loisirs, plutôt qu'en mettant l'emphasis à se réaliser uniquement dans le travail et dans la vie familiale. Elles accordent de l'importance aux activités culturelles, à leurs réseaux d'amis, aux sports et aux loisirs, aux cafés et aux restaurants, parfois autant, si ce n'est plus, qu'aux conditions de logement. L'offre gratuite et diversifiée de la ville pour les activités familiales vient faire un contrepoids à la taille plus exiguë des logements. Dans cette nouvelle donne, les milieux urbains qui conjuguent une multiplicité de fonctions et non pas seulement la fonction résidentielle ont tout pour tirer leur épingle du jeu. Les quartiers péricentraux, moins denses, et

les quartiers de banlieue de première couronne risquent fort bien de ressortir les grands gagnants auprès des familles de classes moyennes.

Par manque d'espace dû au format de la thèse par article, nous n'avons pas eu l'occasion d'aborder une facette importante de la vie de quartier : les rapports au quartier sont fortement *genrés*. Les femmes pratiquent plus volontiers le quartier avec leurs enfants. Les mères des familles biparentales sur lesquels nous nous sommes concentrées sont des piliers de la vie de quartier, mais aussi de la vie familiale. D'abord, elles sont beaucoup plus présentes dans les espaces publics du quartier, notamment autour des aires de jeux (van den Berg 2013). Le public familial des espaces publics et des activités de quartier est plus féminin comme l'atteste les observations et le fait que la presque totalité des entrevues approfondies individuelles ait été faite avec les mères, plutôt qu'avec les pères⁶⁵. Ces mères, mais aussi ces gardiennes (qui sont par ailleurs d'origines ethnoculturelles différentes des enfants dont elles ont la garde), sont aussi très visibles lorsqu'elles accompagnent les enfants aux différentes activités du quartier (bibliothèque, centre de la famille, maison buissonnière, etc.). Il est beaucoup plus rare de voir des pères seuls avec leurs enfants, alors que c'est très commun de voir une mère sans son conjoint sortir au parc avec ses enfants. Il va sans dire que le fait que ce soit les femmes qui prennent encore majoritairement un congé de maternité explique leur plus forte présence tant dans les lieux publics que dans les activités organisées dans le quartier. Les pères ont tendance (sans vouloir généraliser) à s'impliquer dans des activités familiales plus formalisées : comité de parents l'école ou de la garderie, cours de piscine, de soccer, etc. Sur les 51 familles rencontrées, seulement deux pères s'occupent de la majorité des tâches familiales, dont un qui s'affiche fièrement père à la maison. Celui-ci raconte comment ils en sont venus à prendre la décision que c'est sa conjointe travaillerait et qu'il resterait à la maison pour s'occuper des enfants. Il n'hésite pas à dire que leur décision a quelque peu semé l'émoi dans leur réseau familial et amical, bousculant les conventions établies de « l'homme pourvoyeur » (selon ces mots), d'autant plus que l'homme en question est d'origine italienne.

Les femmes sont aussi centrales à l'organisation familiale. Elles demeurent disproportionnellement plus préoccupées par les tâches liées aux soins et l'éducation des enfants.

⁶⁵ Rappelons que les répondants étaient recrutés dans les espaces publics et qu'ils tendent donc à refléter le public plus féminin de ces lieux.

Plusieurs études démontrent que le lieu de résidence est plus souvent à proximité du travail de la femme, justement puisque celles-ci assument encore aujourd'hui la plus grande partie des tâches domestiques (Brun et Fagnani 1994; Patch 2008). Plus ces femmes sont scolarisées, plus la proximité du travail et des aménités urbaines font de la ville un milieu attractif. Un milieu attractif à la fois pour fonder une famille et pour mener une carrière, ce que d'autres études ont aussi relevé (Karsten 2003; Loukaitou-Sideris et Ehrenfeucht 2009; Michelson 1973). La proximité que ces femmes retrouvent en ville, que ce soit de leur travail, de leurs amis, de leur resto préféré, du parc ou de la station de métro, rend possible la vie de famille sans que leur carrière professionnelle n'en souffre. Elles sont loin de vouloir se délocaliser de leurs réseaux sociaux pour aller s'installer dans une grande demeure en banlieue (Fischer et Malmberg 2001; Karsten 2007; Patch 2008). D'autant plus qu'elles n'hésitent pas à mobiliser ces réseaux sociaux pour obtenir du support dans une conciliation travail-famille, au demeurant difficile. Pour les mères seules étudiées par Rose et Chicoine (1991), proximité de l'emploi et des services de garde est indispensable. Bref, l'urbanité qui fut un temps un pilier central de la vie de ces femmes, de leur vie de couple sans enfant, pourrait persister dans un nouveau mode de vie familial. Ce mode de vie familial urbain sous-tend la production de nouvelles relations de genre, ou du moins un brouillage de la division sexuelle usuelle des tâches familiales. van den Berg (2013) parle même de « *genderfication* » – une contraction de « *gender* » et de « *gentrification* » – pour aborder la production de l'espace pour les différentes relations entre les sexes à Rotterdam, aux Pays-Bas. Les femmes et les familles sont perçues comme des pionnières de la gentrification et utilisées comme des agents de régénérations urbaines.

Non seulement la vie culturelle de la ville est attractive pour les parents, mais elle l'est aussi pour les enfants. Vivre en ville c'est « exposer ses enfants à la diversité » (Authier 2008a), un apprentissage que certains parents jugent nécessaire. Néanmoins, c'est une diversité (sociale, ethnique ou culturelle) choisie qui n'est pas valorisée également selon les lieux où elle se déploie: les parents appréhendent avec plus de prudence la diversité à l'école et dans les services de garde, que dans l'offre commerciale ou dans les parcs par exemple. À une certaine pédagogie de la diversité se couple l'appropriation de la différence, de l'Autre. La vie en ville, pour reprendre les mots d'un interlocuteur, est « une vie de compromis ». Et certains valorisent cet apprentissage dont les enfants tirent profit pour apprendre à négocier, à soupeser, réfléchir, concéder, partager.

L'idée est d'apprendre à ses enfants à composer avec les compromis de la vie urbaine, pour en faire des citoyens mobilisés et engagés qui seront aptes à négocier un monde contemporain en changement. La diversité urbaine dans toutes ses facettes et dans toute sa complexité est ce qui rend la ville dynamique, attrayante, bref, vivante.

Ces raisons donnent à penser qu'un renversement de tendance commence à se dessiner et que par conséquent l'avenir des villes centres est moins sombre que ne le laissent croire les statistiques démographiques. Sans pour autant reprendre à notre compte les discours politiques se portant à la défense de la ville-centre, il semble néanmoins opportun de revisiter les incompatibilités ville/famille. Plutôt que de reprendre le retour au centre des classes moyennes (en se questionnant si elles reviendront), il semble plus juste de parler de rétention ou de maintien dans la ville. On peut penser que ce non-départ par les classes moyennes est beaucoup plus plausible que d'envisager un retour à la ville des familles de banlieue. Il sera difficile de les convaincre en masse à revenir s'installer en ville alors qu'elles ont déjà « goûté » à la banlieue, l'espace, la maison individuelle, la cour gazonnée, le stationnement. S'il est fort peu probable qu'elles reviendront, il s'avère peut-être beaucoup plus envisageable qu'elles soient de moins en moins nombreuses à quitter la ville pour s'établir en banlieue. Dans cette optique, l'idée est de trouver des solutions concrètes pour permettre aux familles désireuses de rester en milieu urbain, si tel est leur souhait, ne soient pas contraintes de quitter la ville pour les banlieues. Les familles peuvent être un facteur de renouveau important des quartiers centraux et péricentraux, tout comme des quartiers vieillissants de première couronne.

Sur les environnements accueillants pour les familles

L'étalement urbain et l'exode des ménages n'ont pas été sans conséquence, même s'ils nous engagent à repenser la ville sous l'angle de nouvelles relations entre le centre et ses périphéries. Comme le mentionne à juste titre Sonia Lehman-Frisch : « Les stratégies d'éducation des familles et, en conséquence, leurs choix résidentiels et leurs pratiques spatiales ont un impact considérable sur l'évolution des villes contemporaines et de leurs quartiers » (2013, 126). Cette thèse conduit à repenser nos quartiers, nos villes et banlieues, pour en faire des milieux inclusifs pour les familles. À bâtir des villes où les familles ont encore leur place, comme des périphéries

qui se renouvellent pour mieux les accueillir. Plus globalement, les résultats encouragent à instaurer une réelle vision du quartier centrée sur la famille. Il faut penser, construire et vivre nos milieux de vie pour qu'il soit "*family friendly*", "*child-friendly*"⁶⁶. Et ce que l'on entend par un environnement tourné vers ses familles a bien changé auprès des jeunes familles aujourd'hui.

Pour ce faire, il faut être à l'écoute des modes de vie des familles de classes moyennes contemporaines, ceux-ci étant différents de ceux des générations précédentes. Les jeunes familles ne sont pas que des parents. À côté des qualités spatiales traditionnelles d'un bon milieu pour élever des enfants (sécurité, tranquillité, logement spacieux, accès à une cour, etc.) s'ajoutent aussi celles d'un milieu de vie attractif. Celui-ci se caractérise notamment par une ambiance unique, des lieux de sociabilité (parcs, rue commerciale, petits cafés), d'autres jeunes familles, ainsi que des activités culturelles et sportives (Germain et Jean 2014). Même en termes de logement, les besoins des jeunes familles ne sont plus nécessairement ceux de leurs aînés. Elles aspirent à accéder à la propriété, mais pas à tout prix, ni dans n'importe quel type de logement ou n'importe où. La construction (ou la rénovation) de logements pour familles se doit d'être concomitante à une compréhension plus fine des usages qu'elles en font, mais aussi des aspirations qu'elles en ont. Ce qui commence notamment par des architectes et des promoteurs qui soient à l'écoute des exigences des familles, bien que n'ayant souvent eux-mêmes pas d'enfants⁶⁷. Mais la question de la rétention des familles va au-delà de l'accession à la propriété. Et ce n'est pas seulement des incitatifs avec des dollars à la clé dont il est question ici. De toute façon, les économistes s'entendent pour dire que l'accession à la propriété n'ira qu'en diminuant au cours des prochaines années (Bélanger 2011). Ainsi, on aurait tort de miser uniquement sur l'accession à la propriété, ce qui suggère qu'il faille commencer à penser à des solutions alternatives et durables pour créer des milieux de vie agréables aux familles où parents comme enfants pourront s'y épanouir. Au regard des résultats de la thèse, nous proposons plutôt que l'attraction, mais surtout la rétention, passe avant tout par la création de milieux de vie ouverts et agréables aux familles.

⁶⁶ En anglais dans les entrevues.

⁶⁷ Nous reprenons ici un des constats évoqués par un architecte de renom au Québec lors de la journée de réflexion « Vivre en famille au cœur de la ville » tenue à l'Institut d'urbanisme de la Faculté d'aménagement à l'Université de Montréal. Ce constat est loin de discréditer la capacité des professionnels sans enfant à concevoir des logements qui soient adaptés aux besoins des familles.

De façon convergente dans les deux quartiers observés, les parents éprouvent un attachement au quartier, tout comme ils en font une évaluation très positive. Les entretiens révèlent que l'attachement de ces parents à ces quartiers repose en grande partie sur le sentiment que leur environnement est particulièrement compatible avec la vie de famille. Et c'est d'ailleurs pourquoi une forte majorité recommanderait leur quartier à d'autres familles comme elles. Ils reconnaissent néanmoins qu'ils ne pourraient pas en dire autant de tous les quartiers de la RMR de Montréal. Qu'est-ce qui fait de Vimont-Auteuil et d'Ahuntsic des quartiers familiaux si appréciés? Que veulent-ils dire lorsque les parents demandent des milieux plus "*family friendly*"?⁶⁸ Les quartiers familiaux sont caractérisés par un certain nombre de traits communs : proximité des services et commerces, une diversité des activités destinées aux enfants, la présence de la bibliothèque, la qualité des écoles locales publiques, une sociabilité locale et une vie de quartier dynamique, ainsi qu'un sentiment de sécurité qui participe à une mentalité d'entraide mutuelle et de surveillance croisée des enfants.

Une qualité de vie au quotidien dépend en grande partie des caractéristiques des espaces de proximité puisque nous avons vu à quel point les familles de classes moyennes s'appuient sur ce qui est à proximité pour les aider à organiser leur vie familiale. Puisque le quartier continu d'être important dans la vie quotidienne de ces familles, les pratiques d'aménagement et d'améliorations urbaines se doivent d'être à cette échelle pour être efficaces. Il faut ainsi miser sur les commerces de proximité, les activités familiales, les loisirs et les sports. Il faut favoriser la création de milieux résidentiels sécuritaires. Il faut offrir des parcs bien entretenus, des bibliothèques à l'offre culturelle diversifiée et abondante, il faut organiser des festivals, mais aussi des petites fêtes de quartier, tout comme il faut aussi des logements abordables et qui conviennent aux besoins des familles. Il faut offrir des milieux bien connectés en transport en commun sans être trop hostiles à la voiture.

Les activités et services entourant les enfants, personnages centraux des environnements résidentiels péricentraux, mais aussi de plus en plus des milieux urbains sont névralgiques. Alors que l'arrivée des enfants a sensiblement changé les pratiques des parents dans le sens d'un plus fort ancrage local, les enfants sont des agents insoupçonnés de nouvelles sociabilités de quartier.

⁶⁸ À la fin de l'entrevue, les parents étaient invités à proposer des pistes de réflexion pour améliorer la qualité de vie dans leur quartier.

Plus largement, l'arrivée de jeunes familles dans le quartier peut permettre la construction d'un sentiment de familiarité et de communauté. Bien des parents espèrent que ces changements dans la composition du quartier conduiront les commerces, les restos et les cafés à s'adapter à une clientèle de familles et d'enfants. Ils souhaitent aussi que cela aient un impact sur la sécurité routière dans les rues résidentielles et aux abords des écoles. Comme nous l'avons déjà souligné, les familles de classes moyennes rencontrées veulent continuer de mener une vie sociale et culturelle active même après l'arrivée des enfants. Sur ce point, les familles à Vimont-Auteuil se distinguent particulièrement de celles d'Ahuntsic en priorisant un recentrage sur la vie familiale, plutôt que d'intégrer les enfants à leur vie de couple.

L'attachement au quartier se construit autour de plusieurs dimensions qui varient d'un individu à l'autre, d'une famille à l'autre. Il est souvent fait de petits détails, de petites attentions qui mettent un baume sur le quotidien des familles. Ce n'est souvent pas les grands projets ambitieux d'aménagement urbain, qui parviennent le mieux à favoriser les usages locaux, les tactiques d'appropriation et d'attachement au lieu. L'attachement au quartier est fait de petits gestes souvent tout simples: un après-midi de canicule dans les modules de jeux d'eau où batifolent les enfants, une fête de quartier où l'on y rencontre par hasard un voisin, une discussion avec le pharmacien du coin sur le petit dernier qui fait des otites à répétitions ou bien les croissants chauds du samedi matin. Ce sont ces activités de plus petite taille, créant chaleur et solidarité, souvent peu dispendieuses qui sont très appréciées et qui réussissent souvent plus que toute autre chose à créer ce lien qui unit les familles et leur espace de vie.

Une ville où il fait bon vivre offre une trame urbaine favorisant la proximité des individus entre eux et dans les espaces publics, tout en conservant des espaces privés d'intimité, puisque nous avons vu l'importance accordée par les familles à la tranquillité et au respect de la vie privée. Elle réserve des espaces d'entre-soi, tout comme elle permet de se confronter à la diversité. Si les espaces publics semblent être des lieux privilégiés de la sociabilité publique, mais aussi de la cohabitation interethnique, ils doivent cependant être animés par des activités sportives ou des événements organisés pour vraiment participer à l'attachement au quartier de ces familles. Un quartier agréable à vivre est un quartier où les parcs y sont abondants. Et à cet égard, Apparicio et collaborateurs (2010) ont montré que les enfants sur l'île de Montréal étaient favorisés en termes d'accessibilité aux parcs et à leurs équipements. Néanmoins, ceux-ci s'avèrent beaucoup moins

attractifs lorsqu'ils sont jonchés de déchets ou de bouteilles de verre cassées, de poubelles pleines à craquer ou de cabanes de parc tapissées de moisissures comme nous le soulignent nos répondants. Ainsi, il ne faudrait pas hésiter à investir dans la réfection des parcs et de leurs installations sportives vétustes, à verdir les ruelles, à aménager des voies piétonnières pour favoriser la sécurité et l'autonomie de déplacements des enfants scolarisés (Cloutier 2010). Finalement, une ville où il fait bon vivre offre aussi des artères commerciales dynamiques et bien aménagées, où l'on peut notamment s'y balader à pied.

Les aspirations résidentielles des jeunes ménages, mais aussi des nouveaux arrivants, visages de demain, sont cruciales pour le développement des villes et des banlieues de demain. À cet égard, l'importance accordée par les familles d'origine immigrante aux espaces publics non privatisés, comme lieux de rencontres et d'échanges non marchandisés, aux espaces de flânage n'est certainement pas à mettre en sourdine. La fréquentation de la rue commerçante, qu'elle ait pour motif la consommation, la déambulation ou la socialisation, est un des fondements de la vie de quartier des familles de classes moyennes. Nos observations soulignent ainsi qu'il faut éviter la normalisation des usages et la privatisation des espaces qui empêchent la diversité des pratiques et l'imprévu des rencontres qui sont pourtant au fondement de la vie de quartier et de la création d'un sentiment de communauté.

6.4 Limites de la thèse et retour sur le parcours de recherche

Cette thèse comporte des limites, dont certaines sont les résultats du format de la thèse par articles qui a été ici privilégiée. Le respect des normes éditoriales des revues dans lesquelles ont été soumis les articles (*Recherches sociographiques*, *Urban Studies* et *Canadian Ethnic Studies/Études ethniques au Canada*) a notamment impliqué de couper certaines des précisions qui allongeaient le texte certes, mais qui auraient permis une compréhension plus fine des réalités observées. En plus d'un espace plus limité pour couvrir tout le matériel, la thèse par articles peut aussi être redondante. Face à ces limites, la première et la dernière partie de la thèse rassemblent autant que possible le matériel nécessaire à contextualiser l'objet de recherche et à apporter des clarifications qui ne pouvaient être incluses dans les articles. Un portrait historique, mais surtout

quantitatif plus poussé des deux quartiers à l'étude aurait pu être plus étoffé quoique tel n'était pas l'ambition.

L'attachement est le lien physique, social, culturel, symbolique et émotionnel qu'un individu peut développer avec le temps avec un lieu, ici le quartier. Accéder aux liens que les gens entretiennent avec leur environnement n'était pas toujours aisé. De fait, l'approche qualitative adoptée dans cette thèse s'est révélée être une méthodologie efficace pour accéder au vécu des répondants, de même qu'à leurs rapports d'attachement au quartier dans toute leur variabilité. Si l'attachement est un concept dynamique, notre méthode de collecte se devait de l'être tout autant. L'approche ethnographique d'observation des espaces publics et les entrevues courtes effectuées sur le terrain ont en partie permis de s'adapter aux difficultés de recrutement des répondants. En fournissant un contexte plus naturel aux conversations avec les interlocuteurs, l'accès à leur vécu en a été enrichi. Malgré tout, il était parfois difficile d'accéder aux rapports au quartier, et tout particulièrement ceux d'attachement, sans questionner directement les répondants puisque cela soulevait le risque d'orienter leur discours. Dans une optique de validité interne et externe de la thèse et afin de minimiser autant que possible les biais dans la collecte des données, toute référence à certains mots ou concepts tels que « attachement au quartier » ou « appartenance » a été évitée. Il n'en demeure pas moins que je me suis aussi heurtée à la difficulté de rendre l'attachement au quartier, celui-ci ne se laissant souvent appréhender que de façon intangible, par des commentaires parfois anodins ou anecdotiques. J'atteste de la difficulté de traduire dans un texte scientifique ce qui reflète des sentiments, des ambiances, des odeurs ou des sensations. Les hésitations, les sous-entendus, les soupirs ou regards étaient parfois beaucoup plus révélateurs que le discours des répondants et il était difficile en fonction du format de la thèse de rendre l'étendue et la variabilité de ces signes non-verbaux lourds de significations. Le défi était de dévoiler plus que de simples pratiques, mais de donner un sens à leurs expériences et leurs rapports à l'espace et à l'Autre dans ces espaces.

Je note aussi rétrospectivement que la juxtaposition des trois dimensions utilisées à la fois dans le cadre conceptuel des choix résidentiels (physique/fonctionnelle, sociale et sensible) et de l'attachement au quartier (physique/fonctionnelle, sociale et symbolique) pouvait être confondante puisqu'elle ne se recoupait que partiellement. Il faut rappeler qu'en vertu du caractère exploratoire de la thèse, ce qui compose ces trois registres a varié au fil de la recherche

afin d'apprécier l'objet qui se livrait petit à petit à nous et que l'on ne pouvait imaginer plaquer une typologie trop rigide. Il était néanmoins intéressant de systématiser autour de ces trois dimensions un spectre plus large de pratiques et de représentations, quoique la transversalité de certains éléments qui pouvaient se retrouver dans plus d'une dimension aurait pu être mieux explicitée. Par ailleurs, une mise en parallèle plus étoffée des deux cadres conceptuels aurait permis de mieux arrimer les deux perspectives temporelles : une, davantage tournée vers le passé (sur quelles bases les familles ont-elles choisi leur logement et leur quartier?), l'autre, tournée vers le présent (quelles relations entretiennent-elles avec leur milieu de vie?).

J'ai aussi été confrontée aux difficultés de la double comparaison : entre familles résidentes d'Ahuntsic et celles de Vimont-Auteuil, entre natifs et immigrants. En fait, ce fut même une triple comparaison si l'on ajoute la comparaison entre propriétaires et locataires, comparaison dont je n'ai pas vraiment pu tirer profit compte tenu du nombre restreint de répondants. La comparaison directe des Vimont-Auteuillais et des Ahuntsicois a permis de mettre en parallèle certaines dimensions de leur expérience respective de la ville et la banlieue et d'en faire ressortir les convergences et les divergences en ce qui a trait à leurs rapports au quartier. La comparaison a aussi fait ressortir l'hétérogénéité interne des groupes et de la difficulté de classer la multitude de leurs rapports au quartier. Il s'est avéré que la comparaison la plus significative a été celle entre les deux types d'environnement urbain, plutôt qu'entre l'origine ethnique des répondants ou leur statut d'occupation. J'ai donc opté pour une présentation transversale des résultats plutôt que de les mettre à plat. J'ai préféré cibler les thématiques qui ressortaient des entrevues pour ensuite mener la comparaison entre les différents sous-groupes.

Il aurait aussi été hautement intéressant et pertinent d'intégrer dans l'analyse un quartier urbain plus central, tel que Rosemont ou Petite-Patrie (nous avons vu que ces quartiers avaient la « cote » auprès des familles), ainsi qu'un quartier de 2^e ou 3^e couronne (à Blainville ou Boisbriand par exemple). Ces cas de figure plus contrastés se seraient peut-être davantage rapprochés de l'idéaux-types du quartier central et d'un quartier de banlieue éloignée qui auraient enrichi l'analyse. Par manque de temps et de ressources financières, de telles comparaisons dans le cadre de la thèse n'ont pas pu être effectuées. Nous nous en sommes tenus à deux types de quartiers peu étudiés : un quartier péricentral et un quartier de proche banlieue. Au final, l'apport de nouveaux savoirs sur des quartiers méconnus est l'une des contributions majeures de cette

thèse. Il serait néanmoins nécessaire d'étendre la recherche à d'autres types de quartier, mais surtout à différentes échelles géographiques. J'ai distingué au passage l'attachement au logement, au quartier, à la ville des jeunes familles, mais j'avais dès le départ pris le quartier comme point focal. Une analyse multiscalaire similaire à celle d'Hidalgo et Hernandez (2001) ou encore de Lewicka (2010) permettrait de raffiner les interprétations de la thèse en distinguant les rapports au logement de ceux au quartier, et du quartier avec ceux de la ville.

Les résultats de la thèse portent sur la RMR de Montréal. La problématique de l'exode urbain des familles de classes moyennes est loin d'être unique à Montréal et les résultats, bien que contextualisés, peuvent être éclairants de dynamiques à l'œuvre dans d'autres agglomérations québécoises et canadiennes. Néanmoins, nous avons vu que compte tenu de leurs spécificités locales, les comparaisons avec la ville de Québec sont boiteuses et il serait intéressant de pouvoir entreprendre des recherches dans d'autres métropoles pour pouvoir élargir la portée des résultats. Je compte entreprendre de telles comparaisons dans un avenir rapproché lors du postdoctorat.

Il aurait aussi été intéressant de comparer davantage l'expérience et les perceptions sur les changements du quartier des familles qui résident depuis longtemps dans le quartier avec celles qui ont emménagé plutôt récemment. La stratégie de recrutement a fait en sorte que j'ai été en contact majoritairement avec des familles nouvellement installées (rappelons que 70% des familles résident dans le quartier depuis moins de cinq ans) et l'observation des espaces publics laisse penser que des tensions peuvent surgir entre anciens/et nouveaux habitants. Des recherches ethnographiques fouillées comme la monographie de Nobert Elias (1997) ou celle de Wilson et Richard P. Taub (2007) démontrent l'importance de l'ancienneté des habitants pour expliquer les relations sociales au sein des quartiers. Leur description minutieuse des tensions entre établis et nouveaux venus ("*established*" et "*outsiders*"), les premiers considérant les seconds comme des étrangers qui ne partagent pas leurs valeurs et du sentiment de menace de leurs acquis sociaux et de leur mode de vie n'est pas sans résonner avec ce que j'ai pu observer et sentir dans ma propre recherche.

Cette thèse porte sur les rapports au quartier dans une perspective micro, c'est-à-dire par l'entremise de l'individu (ou du ménage), de ses pratiques quotidiennes, de ses représentations et de son attachement au lieu. Au final, elle n'éclaire cependant que trop peu comment ceux-ci induisent des changements dans les quartiers, préférant se centrer sur l'expérience qu'en ont les

acteurs. Comment les habitants, par leurs expériences et leurs représentations, produisent et reproduisent-ils l'espace? Quels impacts ont-ils à leur tour sur les quartiers? Des recherches futures qui intégreraient les structures méso ou macro à l'analyse micro pourraient bonifier la portée de cette thèse. Elles pourraient notamment intégrer davantage de liens avec le Plan métropolitain d'aménagement et de développement (PMAD), les politiques publiques ou de planification urbaine, mais aussi la gouvernance métropolitaine et le financement des municipalités qui comme on l'a vu, encourage une compétition intermunicipale à l'intérieur de la RMR montréalaise. D'un point de vue pratique, cela permettrait d'élargir certaines des conclusions de cette thèse à des pistes d'action visant à améliorer la qualité de vie des familles en ville et en banlieue. Cette thèse s'insère dans le débat scientifique sur la fin du quartier et la mort de l'attachement au lieu, mais par la force des choses, elle a pris récemment une portée politique inattendue, alors que la rétention des jeunes familles de classes moyennes est devenue un des enjeux de premier plan du développement de la métropole montréalaise.

La thèse par articles comporte plusieurs avantages et mon choix s'est arrêté sur ce format puisqu'il est plus concis, sans être réducteur. La thèse par articles permet une diffusion plus rapide des résultats une fois la collecte et l'analyse des données terminées. Elle est en outre plus conviviale qu'une thèse classique pour les différents organismes ou partenaires qui souhaiteraient y avoir accès tout comme pour la communauté scientifique. C'est pourquoi elle est une stratégie d'écriture, mais aussi de publications de plus en plus répandue en sciences sociales (Mathieu-Fritz et Quemin 2007). Chaque chapitre apporte un éclairage particulier sur les rapports d'attachement au quartier des jeunes familles de classes moyennes en mobilisant une littérature spécifique. Autant la portée sociale que scientifique de la thèse par articles explique mon choix.

En collaborant avec l'équipe de recherche sur les quartiers moyens, nous avons fait ce que peu de chercheurs font. Nous sommes allés observer dans les parcs, les centres communautaires, lors des fêtes de quartier ou durant les pratiques de soccer. Nous avons étudié une foule de lieux publics et d'activités de quartier dans le but de saisir le quotidien de ceux qui les fréquentent. Nous avons pris le temps d'observer ce que les gens font dans ces espaces, comment ils interagissent ou non entre eux. Nous avons répertorié les groupes présents (ou absents) de ces lieux et tenté de cerner leur identité (de manière approximative à partir de leur apparence, leur phénotype, les vêtements, la langue ou l'accent, etc.). Nous avons estimé les tensions et inconforts, ainsi que des modalités

de rapprochement ou d'ajustement. Nous sommes sortis de nos bureaux, nous sommes descendus dans la rue pour voir comment les résidants et les usagers vivent, sentent, expérimentent et disent la ville à l'échelle de la vie quotidienne. Nous voulions faire parler les gens sur les lieux qu'ils fréquentent et sur les gens qu'ils croisent chaque jour, parfois sans vraiment s'en rendre compte ou y porter attention. Même si dans le cadre de cette thèse je réfère somme toute peu aux observations des lieux publics menées conjointement avec cette équipe de recherche, n'étant pas le cœur de mon matériau, ces observations m'ont permis de sentir le pouls de ces quartiers et ont été essentielles pour interpréter les propos des interlocuteurs durant les entrevues approfondies.

L'ensemble des données qui auront été recueillies durant la collecte qui s'est étendue sur un peu plus d'un an m'étonne, surtout après coup, par leur richesse, par leur profondeur. On utilise souvent la métaphore de l'accouchement pour parler du dépôt de la thèse, mais on parle aussi d'en faire le deuil. De faire le deuil de matériaux dont on a parfois l'impression d'avoir traité trop superficiellement sans rendre justice à leur épaisseur historique ou leur complexité. Ce fut le cas lorsqu'il était question de certaines thématiques telles que les significations de l'accession à la propriété ou du symbole de l'espace dans la vision d'une vie de famille respectable comme l'ont montré les travaux de Dowling et Power (2012). Des informations pertinentes sur les styles familiaux, la conciliation travail-famille, sur la division sexuelle des tâches et de l'investissement différencié dans la vie familiale ont aussi été récoltés et elles seraient fort intéressants de s'y pencher plus en avant. Il serait pertinent de questionner les liens entre le style familial et les choix résidentiels, tel que l'on soulevé certains auteurs (Ærø 2006; Boterman 2011; Boterman, Karsten et Musterd 2010; Caulfield 1992; Sennett 1970a). Notons que ce matériel recueilli en marge du fil conducteur de la thèse ne tombera pas pour autant dans l'oubli et fera l'objet de futures recherches. Notons aussi qu'il a été recueilli auprès de ménages bi-familiaux que nos résultats sont limités à ce type de famille. Alors que nos sociétés connaissent une diversification des modèles familiaux et des modes de vie, il aurait été intéressant de se pencher sur d'autres types de familles tels que les familles monoparentales, recomposées ou bi-générationnelles. De riches comparaisons auraient pu en émerger, tout comme j'aurais aussi pu comparer les rapports d'attachement au quartier des classes moyennes avec ceux d'autres couches sociales.

L'usage du logiciel d'analyse qualitative assisté par ordinateur NVivo s'est avéré un outil fort utile. NVivo est un support informatique qui permet de classer de façon rigoureuse et

systématique l'importante quantité de données recueillies, des verbatim d'entrevue aux notes de terrain. NVivo a été particulièrement indispensable pour mener l'analyse comparative. En facilitant la présentation des données par sous-groupe (ici par quartier, par statut d'occupation ou par statut d'immigration des familles), il permet de comparer beaucoup plus aisément deux séries de données ou de thèmes pour en faire émerger les similitudes tout comme les divergences. Il facilite également la recherche de concepts-clés, tout comme il éclaire les relations entre les données et les thèmes d'analyse. NVivo est un puissant logiciel qui permet d'apporter rigueur et méthode à la démarche qualitative.

Pour terminer sur une touche un peu plus personnelle, ce fut un parcours long et ardu, parfois peu instructif ou même carrément inutile (du moins à première vue notamment lors d'observation de parcs complètement vides). J'ai essuyé plusieurs refus. J'ai dû à d'autres moments faire plus trois heures de transport en commun pour une activité par la suite annulée. Je me suis fait dire que je ne pouvais pas comprendre le quotidien des familles dans sa complexité, puisque je n'avais moi-même pas d'enfant. J'ai appris à surmonter ma gêne pour approcher des familles, leur présenter les objectifs de mon sujet en induisant le moins de biais possible. J'ai appris à tirer profit des bavardages ou des conversations impromptues, qui ont bien souvent été les plus riches en informations. J'ai appris à mener des entrevues approfondies tout en souplesse en laissant de côté le guide préfabriqué pour éviter que les interlocuteurs soient inhibés par un cadre trop étroit, ou trop directif, même si cela compliquait après coup l'analyse. Plus que tout, j'ai appris à observer, à écouter, à sentir, à interroger.

Si l'on peut penser que certaines considérations propres aux familles ont pu m'échapper n'ayant pas d'enfant, j'ai plutôt remarqué au contraire que les répondants allaient parfois plus dans le détail et dans la description de certaines situations familiales qu'ils jugeaient peut-être moins évidentes à comprendre puisque je n'étais pas moi-même « passée par là ». Étonnamment, plus que mon statut conjugal, c'est plutôt le fait que je réside à Montréal, dans le Plateau Mont-Royal – quartier embourgeoisé bien connu et communément appelé « Le Plateau » – qui s'est avéré plus problématique. Des changements presque imperceptibles d'attitudes à mon égard après avoir mentionné que j'étais locataire dans ce quartier m'ont invitée à plus de prudence. Je me l'explique encore difficilement, mais il semble que plusieurs répondants ont une relation amour-haine avec le Plateau. De nombreux commentaires sur la dynamique vie de quartier du Plateau,

mais sur l'attitude hautaine de ses habitants oscillaient entre envie et dégoût. Dans tous les cas, les opinions étaient tranchées et j'ai rapidement voulu m'en dissocier. Avec les discours sur les impacts environnementaux de l'étalement urbain, je ne voulais pas non plus que mon lieu de résidence montréalais soit perçu d'emblée comme un jugement de valeur face aux familles lavalloises navettant en voiture à Montréal par exemple. Voulant diminuer les biais de désirabilité sociale et dépasser autant que possible les discours convenus et les rationalisations a posteriori, j'ai choisi de miser sur mon origine rimouskoise (petite ville de 40 000 habitants située à 600 kilomètres à l'est de Montréal) lorsqu'on me demandait d'où je venais. C'est peu dire comment le chercheur peut avoir un impact sur le cours de l'entrevue et sans le vouloir orienter le discours des enquêtés.

L'intention de ce chapitre était de faire un retour sur le parcours de recherche. S'il est difficile pour le chercheur de prendre ses distances, car il est partie prenante de la réalité qu'il étudie, la réflexivité du chercheur sur son parcours et sur son objet d'étude est essentielle pour apporter objectivité dans sa subjectivité. Avec ouverture et transparence, nous avons abordé les limites de la thèse, pour ensuite en souligner sa portée.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Cette thèse entend apporter une contribution scientifique au débat sur le quartier en revisitant les choix résidentiels des jeunes familles de classes moyennes, d'une part, et en analysant leur attachement au quartier, d'autre part. Ce faisant, nous avons engagé une discussion sur les rapports au quartier de jeunes familles en centrant notre regard sur leurs pratiques et leurs représentations. La posture adoptée a consisté de partir de l'expérience et du discours des familles rencontrées pour explorer une couche sociale autrement ou difficilement saisissable : les classes moyennes. La thèse apporte des connaissances actualisées sur ces familles de classes moyennes, catégorie de population délaissée dans les recherches en sciences sociales au cours des dernières années. Elle répond ainsi à la fois à une demande scientifique, mais aussi sociale, de connaissances sur les familles de classes moyennes au Québec, et plus particulièrement dans la RMR montréalaise. Montréal souffre de l'absence de recherches approfondies comme celles menées par le Groupe interdisciplinaire de recherche sur les banlieues (GIRBa) à Québec. La thèse tente de remédier à la situation en apportant une brique de plus à l'édification des connaissances sur les banlieues montréalaises. Et qui plus est, elle le fait dans une perspective comparative ville-banlieue.

On ne peut regarder les banlieues sans les penser en rapport avec la ville-centre, tout comme on ne peut plus penser la ville sans ses banlieues. La perspective comparative privilégiée dans cette thèse permet d'éviter de penser ville et banlieue en vase clos ou seulement dans une optique de concurrence, notamment pour l'attraction et la rétention des jeunes familles. En contribuant à mieux comprendre les dynamiques à l'œuvre dans deux types de quartiers de classes moyennes peu étudiés en comparant un quartier de proche banlieue (Vimont-Auteuil) et un quartier péricentral (Ahuntsic), la thèse représente une contribution aux études urbaines. À notre connaissance, une telle perspective comparative entre « citadins » et « banlieusards » dans le cas de la RMR montréalaise remonte à une enquête par questionnaire datant de la fin des années soixante-dix (Danserau et Fortin 1979)⁶⁹ et ne peut être davantage d'actualité.

⁶⁹ Les données ont fait l'objet d'analyses subséquentes par Andrée Fortin et Mélanie Bédard (2003).

En plus de jeter un éclairage sur les conduites sociales des jeunes ménages de classes moyennes dans ces quartiers méconnus, cette thèse de doctorat met à jour les usages multiples et les représentations du quartier. Nous avons vu qu'à travers leurs pratiques quotidiennes et leurs représentations de l'espace, les familles s'inscrivent encore fortement dans les territoires de proximité. La thèse démontre qu'en dépit de l'augmentation de la mobilité, le quartier continue d'être un espace significatif auprès de ces familles, tant par les usages extensifs qu'elles en ont que par les interactions sociales dont il est le théâtre. Le quartier demeure un territoire connu et pratiqué au quotidien, un lieu où l'on se sent à l'aise. Il est le support d'un mode de vie qui fait écho aux représentations de la famille de classes moyennes. Plus largement, cette recherche doctorale met en évidence le rôle joué par les représentations de la ville et de la banlieue dans l'attachement au quartier, ainsi qu'aux préférences quant à un mode de vie qui correspond aux aspirations de la vie familiale. Elle offre une portée plus globale pour expliquer les choix résidentiels des familles que celle trouvée dans des explications économiques traditionnelles. Si à revenu égal, les choix diffèrent, vivre en ville ou en banlieue dépend de l'évaluation coûts-bénéfices certes, mais c'est aussi beaucoup plus que ça. Il est question d'où on vient et de la façon dont on vit la ville et la banlieue, et la façon dont on la vit ensemble.

L'originalité de la **démarche méthodologique** et analytique de cette thèse tient de la double comparaison : entre un quartier péricentral et un quartier de proche banlieue, ainsi qu'entre discours et pratiques. La thèse est le résultat du croisement d'entrevues approfondies auquel se sont greffées des observations dans les espaces publics et des entrevues courtes menées directement sur le terrain. Non seulement avons-nous observé le quotidien de jeunes familles de classes moyennes, mais en plus nous les avons interrogées en mobilisant ce que nous avons appris de ce qui se donnait à voir à l'échelle du quartier. La triangulation des sources de données (observations, entrevues courtes et approfondies) participe à enrichir le matériau empirique de la thèse. L'utilisation du logiciel NVivo a assuré une catégorisation et une analyse rigoureuse et systématique de l'ensemble de ces données qualitatives.

Sur le **plan théorique**, un cadre conceptuel en trois dimensions a été proposé pour comprendre les rapports au quartier des jeunes familles de classes moyennes, tant du côté de leurs choix résidentiels que de leur attachement au quartier. Le schéma intègre non seulement les dimensions physiques et sociales, abondamment traitées dans la littérature, mais aussi une autre dimension :

la dimension symbolique. Ce modèle tripartite original permet d'explorer les différentes sphères autour desquelles se construit l'attachement au quartier de jeunes ménages de classes moyennes. Le concept d'attachement au quartier est d'intérêt puisqu'il nous informe sur les représentations, les aspirations, les pratiques et les choix résidentiels, tout en apportant de nouveaux savoirs sur les dynamiques migratoires entre centre et périphéries. Il nous aide à mieux comprendre les motifs d'établissement et d'enracinement dans les espaces de proximité.

Finalement, la thèse informe les **politiques publiques**, même si l'objectif n'est pas spécifiquement d'apporter des propositions concrètes. Elle procure plutôt des pistes de réflexion aux décideurs politiques et aux planificateurs urbains en ce qui concerne les mesures à adopter pour favoriser l'attachement à leurs quartiers des jeunes familles de couches moyennes vivant dans la ville centrale ou en banlieue. L'attachement au quartier est important, car il participe à l'identification avec le lieu et favorise sociabilité et solidarité (Hay 1998; Lewicka 2005), ce qui peut prévenir la défection au quartier (Bajoit 1988; Hirschman 1970; van der Land et Doff 2010) et la mobilité (Chaskin 1995; Lee, Oropesa et Kanan 1994; Mesch et Manor 1998). Ceci est particulièrement pertinent dans le cas de la grande région de Montréal, tout comme dans les autres villes nord-américaines et européennes où l'exode des jeunes familles de classes moyennes demeure une tendance lourde. Si l'attachement résidentiel peut promouvoir et assurer la stabilité, la familiarité et la sécurité [*“residential attachments promote and provide stability, familiarity, and security”*] (Brown, Perkins et Brown 2003, 259), des valeurs qui sont essentielles pour les jeunes couples, favoriser l'attachement de quartier pour empêcher les familles d'avoir à quitter leur quartier et tous leurs réseaux de proximité à l'arrivée des enfants est un enjeu déterminant en planification urbaine.

Les partis politiques, tant au niveau municipal que provincial, ont bien saisi l'enjeu politique de l'attraction et de la rétention des ménages face au poids démographique décroissant de la ville-centre au profit des municipalités avoisinantes. Il semblerait que le regain d'intérêt pour les familles de couche moyenne auprès de la classe politique relève aussi d'une préoccupation économique. Nul doute que le fardeau fiscal des municipalités de la RMR montréalaise, dans un régime où les recettes de l'impôt foncier représentent près des trois quarts de leur portefeuille, n'est pas étranger à cet intérêt politique renouvelé. Il faut aussi dire que le fait que les ménages de classes moyennes soient relativement mobiles et qu'ils soient plus susceptibles de « voter avec

leurs pieds » si l'équilibre entre taxes et services est insatisfaisant (Boudreau 2003) est une piste d'explication intéressante. Les discours visant à contrer l'exode de familles et freiner l'étalement urbain utilisent surtout les arguments environnementaux (Filion, Bunting et Warrine 1999; Goetz 2013). On y soulève l'importance de contrôler l'expansion des fonctions résidentielles sur les terres arables des plus fertiles (Marois 2007), de réduire le nombre ou la durée des navettages, de même que de diminuer la dépendance des ménages à l'automobile et à l'énergie fossile (Crump 2003). Plus récemment, l'hypothèse du “*white flight*” a été mobilisée pour décrire l'exode des familles de classes moyennes, majoritairement blanches et francophones, ce qui a donné lieu au vocable de “*french flight*” (Marois et Bélanger 2013). En arrière-plan, des questions sensibles de langue et d'identité nationale sont en jeu. Enfin, un vieil argument quelque peu oublié tend à refaire surface, celui du déclin de la communauté causée par l'exode massif des familles vers les banlieues. Nous nous attarderons brièvement à ce dernier en explorant le rôle de la morphologie urbaine et des modes de vie sur la sociabilité et la construction du rapport à l'altérité, bref sur la communauté.

La ville, c'est un espace de rencontres qui permet diverses formes d'interactions sociales qui vont des contacts sociaux éphémères aux solidarités durables. Pour naviguer dans la ville, les « citadins » ont dû apprivoiser la diversité qui compose leur monde, car elle est devenue une condition essentielle de la vie urbaine. Peut-on en dire de même des « banlieusards »? Certaines observations portent à croire que la morphologie de la banlieue, développée en grande partie grâce à la démocratisation de la voiture privée (Bonnet et Aubertel 2006), tend à réduire les contacts sociaux formels et informels. En rendant la coprésence avec les étrangers de moins en moins courante, la morphologie de la banlieue participe à la sécurisation en protégeant leurs habitants de contacts sociaux jugés indésirables. Mais de l'autre côté, elle favorise une segmentation de la sociabilité publique, une privatisation des espaces publics et un repli dans le chez-soi. Pour paraphraser la thèse de Sennett (1977), c'est “*the fall of public man*” dans la famille, l'intimité et la sphère privée ou ce que Bourne (1996) appellera plus tard la « forteresse de la domesticité », conséquence du puritanisme et de l'individualisme. Pourtant, une question demeure : est-ce la forme suburbaine qui fait en sorte que l'on se côtoie moins au quotidien ou est-elle le résultat de pratiques d'évitement plus courantes auprès des « banlieusards » qui ont consciemment voulu fuir la diversité de la ville telle que le propose la thèse du « *white flight* »?

Si les travaux qui examinent les relations entre mobilité et formes urbaines se sont multipliés ces dernières années, peu ont dépeint les modes de vie induits par la forme et la morphologie des territoires. Dire cela ne revient pas à s'enfermer dans un déterminisme spatial, mais s'ouvrir à la compréhension de l'impact des tissus urbain et suburbain sur l'organisation sociale. Dire cela veut plutôt dire qu'il faut être attentif aux impacts des formes urbaines sur les relations sociales. Les différentes façons de « vivre » le quartier, la ville et la banlieue, ainsi que les significations que lui confèrent ceux qui l'habitent doivent être mieux comprises si l'on veut favoriser l'attachement au lieu.

ANNEXE 1 : GUIDE D'ENTRETIEN

Histoire résidentielle

- J'aimerais que vous me parliez de tous les lieux de résidence que vous avez eu au cours de votre vie?

- Dans quel genre d'environnement avez-vous vécu dans votre enfance?
- Après avoir quitté le domicile familial
- Depuis que vous êtes en couple? Avec les enfants?
(Durée de résidence, type de logement, statut d'occupation, composition du ménage, motifs d'installation et si possible, une appréciation générale (si non mentionné dans les motifs d'installation ou de déménagement))

- Pourriez-vous me raconter ce qui vous a amené à choisir de vous installer où vous habitez actuellement?

- Raisons principales, événements spécifiques, ex. projet immobilier particulier
- Autres possibilités non retenues
- Critères importants?
- Compromis que vous-avez eu à faire dans le choix de la ville, du logement ou du quartier?
- Quelqu'un vous a-t-il conseillé?
- Publicités de la ville?

- Est-ce important d'être propriétaire de votre domicile?

- Qu'est-ce que ça signifie être propriétaire / locataire?

- Quels ont été les lieux de résidence les plus marquants pour vous? Ceux qui sont des références?

Attachement fonctionnel (Importance des services de proximité)

- Pouvez-vous me décrire une journée typique? (semaine et de fin de semaine)

- Quelles sont les activités que vous faites dans votre quotidien?

- Travail (combien cela vous prend-t-il de temps?)
- Courses
- École
- Activités des enfants, sorties et loisirs en famille, activités culturelles (parc, aréna, biblio, centre sportif, communautaire)
- Sortie dans les temps libres (resto, cinéma, café, magasinage, etc.)

- Parmi toutes ces activités professionnelles, personnelles, familiales, que faites-vous ici pas trop loin de chez vous et que faites-vous ailleurs?

- *Si oui* à proximité : Est-ce que cette proximité est importante pour vous?

- *Si non* : Croyez-vous que c'est important d'avoir toutes ces choses à proximité?

- Quels sont les activités et les lieux que vous fréquentez le plus souvent dans votre vie quotidienne?
- À votre avis, qu'est-ce qui manque dans votre quartier? Devez-vous aller ailleurs pour y avoir accès?

Attachement social

- Avez-vous de la famille et des amis qui habitent dans le quartier ou à proximité?
 - Est-ce que c'est important pour vous ou aimeriez-vous cela?
- Quel genre de contacts avez-vous en général avec vos voisins, votre voisinage?
 - Peu de relations
 - Quelques échanges de services
 - Des voisins sur qui on peut compter quand on a besoin d'aide
 - Quelques personnes qu'on voisine assez régulièrement
 - De la famille ou des amis pas très loin qu'on voit ponctuellement ou au contraire très souvent
- Quel genre de monde habite dans votre quartier?
- Est-ce que vous voyez un changement? Et sur votre rue, est-ce la même chose ou est-ce différent ?
- Pour vous, est-ce que c'est important d'avoir des gens qui vous ressemblent autour de vous?
 - Jeunes familles avec enfants
 - Même classe sociale
 - Même groupe ethnique
- Y a-t-il des endroits où vous n'allez jamais ou vous évitez d'aller?

Attachement symbolique (images du quartier)

- En général, si vous aviez à décrire votre quartier à quelqu'un qui ne connaît le pas et qui souhaiterait venir y habiter, que lui diriez-vous ?
 - Nom donné au quartier
 - Localisation dans la ville
 - Proximité des services et des commerces, des écoles
 - Vie culturelle, vie de quartier, vie de famille
 - Possibilités de pratiquer des activités sportives, de loisir ou culturelles
 - Facilités de transport
 - Sécurité, tranquillité
 - Possibilité de devenir propriétaire ou choix de logement en location
- Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans votre quartier? Ce qui vous plaît le moins?
- Est-ce que croyez que votre quartier est un bon endroit pour élever une jeune famille? Le conseilleriez-vous à d'autres familles et pourquoi?
- Quelles améliorations pourraient être faites dans votre quartier pour faciliter la vie des jeunes familles?

Implication et engagement

- Est-ce que dans vos temps libres, êtes-vous impliqué quelque part?

- Association ou organisme communautaire
- Bénévolat

Attachement émotif et perspectives d'avenir (appréciation générale)

- Quels sont vos projets futurs, rester ici ou déménager ?

- Quelles sont les raisons qui vous conduiraient éventuellement à quitter?

- Seriez-vous triste à l'idée de quitter votre quartier?

- Que regretteriez-vous si vous deviez quitter?

Si oui (et non évoqué avant) : Donc peut-on dire que vous ressentez-vous un attachement au quartier? Une fierté? Un sentiment d'appartenance?

Vous identifiez vous plus à votre ville ou votre quartier?

Ex. Montréalais, Lavallois, Vimontois, Auteuillais ou Ahuntsicois

- Si vous aviez des moyens illimités, où habiteriez-vous?

- Envisageriez-vous d'habiter à Montréal ? en banlieue ? en campagne?

- Pour vous, quels sont les avantages et les désavantages d'habiter en ville? en banlieue?

Questions, suggestions, points que vous souhaiteriez ajouter dont on n'a pas parlé...

ANNEXE 2 : QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE

Fiche : Portrait sociodémographique	
Données sociodémographiques	
- Quel âge avez-vous? _____	
- Lieu de naissance : _____	(Ville et pays)
- Lieu de naissance des parents : _____	(Ville et pays)
- Quartier de résidence actuel : _____	depuis combien de temps : _____
Données familiales	
- Nombre d'enfants : _____	Âge des enfants : _____
Données générales	
- Dernier niveau de scolarité atteint (ou dernier diplôme) : _____	
- Occupation actuelle : _____	du conjoint : _____
- Statut de l'emploi (encerclez) :	
a. temps complet	e. sans emploi salarié
b. temps partiel	f. congé de maternité/paternité (parental)
c. contractuel	g. à la maison
d. travailleur autonome	
- Depuis quand êtes-vous propriétaire/locataire : _____	
- Si s'applique, à qui appartient la propriété actuelle : _____	
- Taille et/ou nombre de pièce : _____	
- Type de propriété : _____	
- Possédez-vous une résidence secondaire : _____	
- Possédez-vous une voiture? Indiquez combien: _____	
Données économiques	
Dans quelle tranche de salaire se situe votre revenu familial brut (encerclez) :	
a. Moins de 10 000\$	N. 130 000\$ - 139 999\$
b. 10 000\$ - 19 999\$	O. 140 000\$ - 149 999\$
c. 20 000\$ - 29 999\$	P. 150 000\$ - 159 999\$
d. 30 000\$ - 39 999\$	Q. 160 000\$ - 169 999\$
e. 40 000\$ - 49 999\$	R. 170 000\$ - 179 999\$
f. 50 000\$ - 59 999\$	S. 180 000\$ - 189 999\$
g. 60 000\$ - 69 999\$	T. 190 000\$ - 199 999\$
h. 70 000\$ - 79 999\$	U. 200 000\$ - 209 999\$
i. 80 000\$ - 89 999\$	V. 210 000\$ - 219 999\$
j. 90 000\$ - 99 999\$	W. 220 000\$ - 229 999\$
k. 100 000\$ - 109 999\$	X. 230 000\$ - 239 999\$
l. 110 000\$ - 119 999\$	Y. 240 000\$ - 249 999\$
m. 120 000\$ - 129 999\$	Z. 250 000\$ et plus

ANNEXE 3 : DOCUMENT D'INFORMATION SUR LE PROJET DE RECHERCHE

« Quartier et choix résidentiels »

Recherche doctorale menée par Sandrine Jean sous la direction d'Annick Germain, INRS-Urbanisation Culture Société. Cette recherche est subventionnée par le *Conseil de recherche en sciences humaines*.

Madame / Monsieur

L'objectif du projet auquel vous avez été invité à participer est de connaître la place qu'occupent les rapports au quartier dans la vie des jeunes familles d'aujourd'hui.

Votre participation au projet consistera à accorder une entrevue d'environ 1 h. Cette entrevue portera sur divers aspects de votre vie quotidienne. Les données seront utilisées dans le cadre de mon projet de doctorat en études urbaines. La participation à l'entrevue ne comporte aucun risque connu.

En participant à cette recherche, vous contribuerez à une meilleure compréhension des usages du quartier par les jeunes familles. Les données recueillies permettront de proposer des pistes de réflexion pour créer des environnements plus propices pour les familles.

Votre participation est entièrement volontaire. Vous êtes libre de vous retirer en tout temps par avis verbal, sans préjudice et sans devoir justifier votre décision. S'il y a des questions auxquelles vous ne pouvez ou préférez ne pas répondre, vous êtes tout à fait libre de choisir de ne pas répondre sans avoir à fournir de raisons et sans inconvénient. Si vous vous retirez de la recherche, les renseignements qui auront été recueillis au moment de votre retrait seront détruits.

La confidentialité des résultats sera assurée par l'utilisation de pseudonymes pour assurer l'anonymat des participants. Aucun élément du rapport de thèse et des éventuelles publications ne permettra de retracer votre identité. Malgré toutes les précautions prises à cet effet, il demeure possible que vous puissiez être identifié de manière indirecte.

Vous trouverez ci-joints deux exemplaires d'un formulaire de consentement que je vous demanderais de signer si vous acceptez de m'accorder l'entrevue. L'objectif de ce formulaire est de démontrer que la chercheuse a le souci de protéger le droit des personnes qui participent à la recherche. Avant de signer le formulaire, vous pouvez, si vous le désirez, demander toutes les informations supplémentaires que vous jugerez à propos d'obtenir sur le projet de recherche.

En vous remerciant infiniment de votre collaboration.

Sandrine Jean
Étudiante au doctorat en études urbaines

Annick Germain
Directrice de recherche

Institut national de la recherche scientifique
385, rue Sherbrooke Est,
Montréal, (Québec), H2X 1E3
Téléphone : 514-499-4085
sandrine_jean@ucs.inrs.ca

Personne ressource extérieure à l'équipe de recherche que vous pouvez contacter en cas de besoin :

Madame Nicole Gallant
Présidente du Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains

Institut national de la recherche scientifique
490, rue de la Couronne
Québec (Québec) G1K 9A9
Téléphone : (418) 687-6437
Courriel: nicole.gallant@ucs.inrs.ca

ANNEXE 4 : FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

« Quartier et choix résidentiels »

J'ai pris connaissance du projet de recherche décrit dans la lettre d'information.

J'ai été informé(e), oralement et par écrit, des objectifs du projet, de ses méthodes de collecte des données et des modalités de ma participation au projet.

Je déclare avoir pris connaissance :

- de la façon selon laquelle la chercheuse assurera la confidentialité des données et protégera les renseignements recueillis,
- de mon droit de mettre fin à l'entrevue ou à son enregistrement, si je le désire, ou de ne pas répondre à certaines questions,
- de mon droit, à titre de participant volontaire à cette étude, de m'en retirer sans préjudice à tout moment si je le juge nécessaire.
- de mon droit de communiquer, si j'ai des questions sur le projet, avec la responsable du projet.

J'ai l'assurance que les propos recueillis au cours de cet entretien seront traités de façon confidentielle et anonyme. Cependant, je suis conscient que malgré toutes les précautions prises à cet effet, il demeure possible que je sois identifié de manière indirecte.

J'accepte, par la présente, de participer librement à la recherche selon les modalités décrites dans la lettre d'information sur le projet, ci-annexée.

Je signe ce formulaire en deux exemplaires et j'en conserve une copie.

Signature du participant

Date

Sandrine Jean
385, rue Sherbrooke Est,
Montréal, (Québec), H2X 1E3
sandrine_jean@ucs.inrs.ca

Approuvé par le Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains de l'INRS CER-11-254

ANNEXE 5 : GRILLE D'OBSERVATION DES ESPACES PUBLICS

La grille d'observation comprend une description détaillée de la disposition générale des lieux (morphologie, équipements, etc.) et répertorie les populations présentes (et potentiellement absents) dans l'espace. Elle inclut une analyse de l'ordre des interactions entre les personnes qui fréquentent ces espaces (proches et voisins, avec étrangers familiers, entre autrui anonymes, etc.), les pratiques de côtoiement et d'évitement, une estimation des tensions et inconforts, ainsi que des modalités d'ajustement ("*voice*", "*exit*", "*loyalty*" ou "*apathy*" selon les catégories d'Hirshmann (1970) revisitées par Bajoit (1988).

La compréhension du registre des interactions sociales dans les espaces publics de la vie quotidienne n'est pas aisée. Les interactions avec des inconnus peuvent prendre des formes variées, qui sont à la fois souvent plus qu'une simple coprésence sans être nécessairement un échange explicite entre deux personnes inconnues, comme une conversation (Authier 2008c). Pour saisir la variété de ces interactions souvent très subtiles, nous avons défini différents principes par lesquels sont régies les interactions entre inconnu (autrui anonyme) : la mobilité coopérative, l'inattention civile, l'observation (rôle d'audience), la civilité, et enfin, l'aide restreinte.

Un compte-rendu d'observation après chaque séance d'observation de terrain a systématiquement été consigné dans un carnet de terrain. Celui-ci comprend aussi des notes de terrain sur des interactions informelles ou événements ponctuels qui se donnaient spontanément à voir ou à entendre. Elles prennent généralement la forme de descriptions écrites, parfois anecdotiques, plus ou moins systématiques, tout en mettant l'accent sur des aspects précis de l'observation ou du contexte d'observation, avec des informations à première vue aussi triviales que la température. Le fait de consigner ces impressions permet de faciliter l'opération de remémoration des journées passées sur le terrain.

ANNEXE 6 : ARBRE DE CODAGE

1. Activités
1.1 Activités culturelles et biblio.
1.2 Activités de plein-air - dehors
1.3 Activités gastronomiques - cafés et resto
1.4 Activités pour familles
1.5 Activités sportives et de loisirs
2. Ambiances, atmosphère et odeurs
3. Aspirations résidentielles
3.1 Coup de cœur - coup de chance
3.2 Devenir propriétaire
3.2.1 Opportunité d'achat
3.2.2 Opportunité de location - plex
3.2.3 Maison individuelle - chez-soi pas de voisins ou locataires
3.2.4 Pour avoir une famille
3.2.5 Investissement financier
3.2.6 Va de soi
3.2.7 Liberté ou contrainte, rénos
3.3 Endroit idéal
3.4 Endroits évités
3.5 Neuf vs usagé
3.5.1 Rénovations et entretien
3.6 Rester locataire
3.7 Habitation, foncier et taxes
3.7.1 Chambres ou sous-sol
3.7.2 Cour, terrain
3.7.3 Jardin, garage, piscine
3.7.4 Prix des maisons
3.8 Satisfaction résidentielle - Qualité de vie
4. Attachement au quartier
4.1 Repères, attaches et réseaux
4.2 Rester ou déménager
5. Banlieue/ville générique
5.1 Banlieue en ville - Entre-deux
5.2 Quartier générique et limites
6. Cadre bâti, dimension physique
7. Choix d'un mode de vie

7.1 Choix d'un quartier précis
7.2 Référence au Plateau Mont-Royal
8. Travail et conciliation travail-famille
9. Connu et reconnu, flânage
10. Densité, intimité, isolement
11. Dimension esthétique
12. Diversité
12.1 Diversité commerciale et gastronomique
12.2 Diversité démographique, générationnelle
12.3 Diversité ethnique
12.4 Diversité linguistique
12.5 Diversité socio-économique
12.6 Femmes voilées
13. École et éducation des enfants
14. Effervescence, dynamisme, bouillonnement
15. Entre-soi
16. Épiceries et commissions
17. Espace et gestion de l'espace
18. Histoire migratoire
19. Histoire résidentielle
20. Images du quartier
21. Nature et environnement
21.1 Béton, asphalte, gris
21.2 Verdure, vert, gazon, arbres
22. Parcs et espaces verts
23. Points négatifs
24. Points positifs
25. Proximité et accessibilité - tout à proximité, centre de tout
25.1 Proximité des commerces - Services de proximité
25.2 Proximité au centre-ville et Montréal
25.2.1 Proximité d'autres familles
25.2.2 Proximité de Laval
25.2.3 Proximité du nord - campagne
25.3 Proximité du travail
25.3.1 Proximité des transports - commun ou autoroutes
25.6 Proximité famille, amis
25.7 Proximité des garderies et des écoles
25.8 Proximité socio-économique et affinitaire
25.9 Proximité ethnique

25.9.1 Proximité linguistique
25.9.2 Proximité religieuse et lieux de culte
26. Proximité et accessibilité - tout est loin, voiture
27. Quartier en transition
27.1 Quartier en transition démographique
27.2 Quartier en transition ethnique
27.3 Quartier en transition linguistique
27.4 Quartier en transition socioéconomique
28. Racisme, discrimination et intégration
29. Sécurité
29.1 Criminalité et incivilités
29.2 Sécurité routière, trafic et nids-de-poule
30. Trafic
31. Tranquillité
32. Propreté
33. Transports et déplacements
33.1 Ponts et tunnel
33.2 Temps passé dans les transports
33.3 Transports actifs
33.1 Tout se fait à pied
33.4 Transports en commun
33.5 Transports en voiture
33.6 Voiture, stationnement et trottoirs
34. Vie communautaire- Bénévolat
35. Vie de famille - Quartier de famille
35.1 Journée type-routine
35.2 Surveillance et encadrement social des enfants
35.3 Taches liées aux soins et éducation des enfants
35.4 Temps passé en famille
35.5 Vie de famille en banlieue
35.6 Vie de famille en ville-ruelle
37. Vie de quartier
38. Voisinage
38.1 Des gens biens ou comme nous
38.2 Des gens différents ou peu recommandables
38.3 Présence d'enfants, de familles dans le quartier
38.4 Sociabilité pour enfants
38.5 Sociabilité pour parents

ANNEXE 7 : CERTIFICAT ÉTHIQUE



Le 31 mai 2011

Madame Sandrine Jean
Centre - Urbanisation, Culture et Société
385, rue Sherbrooke Est
Montréal (Québec) H2X 1E3

**Objet : CER-11-254 – Revisiter l'attachement au quartier en milieu métropolitain:
stratégies résidentielles des jeunes familles de classe moyenne**

Madame,

Après examen de vos réponses aux questions et commentaires du comité d'éthique, j'ai le plaisir de vous confirmer l'acceptation de votre demande et l'émission du certificat.

La présente lettre constitue l'acceptation officielle du CER sur la dimension éthique de votre projet de recherche.

Vous recevrez sous peu une copie des documents Certificat d'éthique et Déclaration des responsables dûment signés. Une copie sera également transmise aux services à la recherche et développement de l'INRS qui pourront autoriser l'accès aux fonds (le cas échéant), mais il est de votre responsabilité de transmettre votre certificat d'éthique à votre organisme subventionnaire, le cas échéant.

Ce certificat a une validité d'une durée d'un an. Avant qu'il soit échu, vous recevrez un court formulaire de renouvellement que vous devrez remplir et retourner dûment signé au secrétaire du CER dans les trois semaines suivant sa réception. Les chercheurs qui ne respecteront pas cette obligation verront leur certificat d'éthique suspendu, ce qui entraînera automatiquement le gel des fonds liés au projet de recherche pour lequel le certificat a été émis.

En terminant, il vous est rappelé qu'il est également de votre responsabilité d'informer le comité des modifications qui pourraient être apportées à votre projet, en cours de réalisation, et qui ont trait à la participation de sujets.

Les membres du comité vous souhaitent le plus grand succès dans la poursuite de vos travaux de recherche.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

A handwritten signature in blue ink, appearing to read 'Nicole Gallant', is enclosed within a light blue rectangular box.

Nicole Gallant
Présidente du CÉR

Institut national de la recherche scientifique
Direction scientifique

490, rue de la Couronne
Québec (Québec) G1K 9A9 CANADA
T 418 654-2500 F 418 654-3858
www.inrs.ca

BIBLIOGRAPHIE

- Adams, Richard E. 1992. « Is Happiness a Home in the Suburbs?: The Influence of Urban Versus Suburban Neighborhoods on Psychological Health. » *Journal of Community Psychology* 20 (4): 353-372. Article.
- Adler, Patricia A et Peter Adler. 1994. « Observational Techniques. » Dans *Handbook of Qualitative Research*, sous la dir. de Norman K Denzin et Yvonna S Lincoln, 377-392. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Ærø, Thorkild. 2006. « Residential Choice from a Lifestyle Perspective. » *Housing, Theory and Society* 23 (2): 109-130.
- Ali, S. 2009. *Budget Laval 2010*. Consulté le 28 février 2011. <http://www.monlaval.ca/node/69>.
- Allen, Chris, Ryan Powell, Rionach Casey et Sarah Coward. 2007. « 'Ordinary, the Same as Anywhere Else': Notes on the Management of Spoiled Identity in 'Marginal' Middle-Class Neighbourhoods. » *Sociology* 41 (2): 239-258.
- Alonso, William. 1964. *Location and Land Use*. Cambridge: Harvard University Press.
- Altman, Irwin et Setha M. Low. 1992. *Place attachment*. New York: Plenum.
- Andersen, Robert et McIvor Mitch. 2014. « Rising Inequality and its Impact in Canada: The Role of National Debt. » Dans *Changing Inequalities and Societal Impacts in Rich Countries: Thirty Countries' Experiences*, sous la dir. de Brian Nolan, Wiemer Salverda, Daniele Checchi, Ive Marx, Abigail McKnight, István György Tóth et Herman G. van de Werfhorst, 172-185. UK: Oxford University Press.
<http://books.google.ca/books?id=MdfQAgAAQBAJ>.
- Andreotti, Alberta, Patrick Le Galès et Francisco Javier Moreno Fuentes. 2012. Controlling the Urban Fabric: The Complex Game of Distance and Proximity in European Upper-Middle-Class Residential Strategies. Dans *International Journal of Urban and Regional Research [Online]*. <http://dx.doi.org/10.1111/j.1468-2427.2012.01177.x>.
- Apparicio, Philippe, Marie-Soleil Cloutier, Anne-Marie Séguin et Joséphina Ades. 2010. « Accessibilité spatiale aux parcs urbains pour les enfants et injustice environnementale. Exploration du cas montréalais. » *Revue Internationale de Géomatique* 20 (3): 363-389.

- Apparicio, Philippe, Xavier Leloup et Philippe Rivet. 2007. « La diversité montréalaise à l'épreuve de la ségrégation : pluralisme et insertion résidentielle des immigrants. » *Journal of International Migration and Integration* 8 (1): 63-87.
- Ascher, François. 1995. « La métropole comme mode de vie. » Dans *Métapolis: ou l'avenir des villes*, sous la dir. de François Ascher, 117-151. Éditions O. Jacob.
- . 1998. « La fin des quartiers? » Dans *L'Urbain dans tous ses états. Faire, vivre, dire la ville*, sous la dir. de Nicole Haumont, 183-201. Paris: L'Harmattan.
- Atkinson, Rowland. 2006. « Padding the Bunker: Strategies of Middle-class Disaffiliation and Colonisation in the City. » *Urban Studies* 43 (4): 819-832.
- Authier, Jean-Yves. 1999. « Le quartier à l'épreuve des «mobilités métropolitaines». » *Espace, populations, sociétés* 17 (2): 291-306.
- . 2001. « Les rapports au quartier. » Dans *Du domicile à la ville – Vivre en quartier ancien*, sous la dir. de Jean-Yves Authier, 133-168. Paris: Anthropos.
- . 2002. « Habiter son quartier et vivre en ville : les rapports résidentiels des habitants des centres anciens. » *Espaces et Sociétés* (108-109): 89-110.
- . 2006. « Le quartier : un espace de proximité ? » Dans *La proximité : construction politique et expérience sociale*, sous la dir. de Alain Bourdin, Marie-Pierre Lefeuve et Annick Germain, 207-220. Paris: L'Harmattan.
- . 2008a. « Il était une fois... des enfants dans des quartiers gentrifiés à Paris et à San Francisco. » *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* (195): 58-73.
- . 2008b. « Les citadins et leur quartier. Enquête auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France. » *L'année sociologique* 58 (1): 21-46.
- . 2008c. « Les pratiques sociales de coprésence dans les espaces résidentiels : mixité et proximité. » Dans *Diversité sociale, ségrégation urbaine et mixité*, sous la dir. de Marie-Christine Jaillet, Evelyne Perrin et Françoise Ménard, 103-122. Paris: Éditions du PUCA.
- Authier, Jean-Yves, Bernard Bensoussan, Yves Grafmeyer, Jean-Pierre Lévy et Claire Lévy-Vroelant. 2001. *Du domicile à la ville – Vivre en quartier ancien*. Paris: Anthropos.

- Authier, Jean-Yves, Jennifer Bidet, Anaïs Collet , Pierre Gilbert et Hélène Steinmetz. 2010. *État des lieux sur les trajectoires résidentielles*. Paris: Éditions du PUCA.
- Authier, Jean-Yves et Sonia Lehman-Frisch. 2013. « Le Goût des Autres: Gentrification Told by Children. » *Urban Studies* 50 (5): 994-1010.
- Authier, Jean-Yves et Sonia Lehman-Frisch. 2012. Variations sur un thème : Les manières d'habiter des enfants dans les quartiers gentrifiés à Paris, Londres et San Francisco. Dans *Métropoles [En ligne]*: 11. <http://metropoles.revues.org/4584>.
- Avenel, Cyprien. 2007. *Sociologie des « quartiers sensibles »*, 2e édition. Paris: Armand Colin.
- Bacqué, Marie-Hélène et Stéphanie Vermeersch. 2007. *Changer la vie ? Les classes moyennes et l'héritage de Mai 68*. France: Éditions de l'Atelier.
- Bacqué, Marie-Hélène et Yves Sintomee. 2001. « Affiliations et désaffiliations en banlieue. Réflexions à partir des exemples de Saint-Denis et d'Aubervilliers. » *Revue française de sociologie* 42 (2): 217-249.
- Bacqué, Marie-Hélène et Stéphanie Vermeersch. 2013. « Les classes moyennes dans l'espace urbain. Choix résidentiels et pratiques urbaines. » *Sociologie et Sociétés XLV* (2): 63-86.
- Bailey, Adrian J, Megan K Blake et Thomas J Cooke. 2004. « Migration, care and the linked lives of dual-earner households. » *Environment and Planning* 36 (9): 1617-1632
- Bajoit, Guy. 1988. « Exit, voice, loyalty... and apathy. Les réactions individuelles au mécontentement. » *Revue française de sociologie*: 325-345.
- Baldassare, Mark. 1968. *Trouble in Paradise: The Suburban Transformation in America*. New York: Columbia University Press.
- . 1992. « Suburban Communities. » *Annual Review of Sociology* 18 (1): 475-494.
- Bardin, Laurence. 2001. *L'analyse de contenu*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Bélanger, Pierre. 2011. *L'urbanisation dans la conurbation montréalaise : constats, enjeux et perspectives*. Montréal: Document de réflexion produit dans le cadre des consultations relatives au projet de Plan métropolitain d'aménagement et de développement de la Communauté métropolitaine de Montréal.

- . 2013. *Évolution des coûts, note technique*. Montréal: Association provinciale des constructeurs d'habitations du Québec.
- Belhedi, Amor. 2006. « Territoire, appartenance et identification. Quelques réflexions à partir du cas tunisien. » *L'espace géographique* 35 (4): 310-316.
- Bell, Wendell. 1968. « The city, the suburb, and a theory of social choice. » Dans *The New Urbanization*, sous la dir. de Scott A. Greer, 132-168. New York: St. Martins Press.
- Benson, Michaela et Emma Jackson. 2013. « Place-making and Place Maintenance: Performativity, Place and Belonging among the Middle Classes. » *Sociology* 47 (4): 793-809.
- Bidou-Zachariasen, Catherine. 2003. *Retours en ville. Des processus de gentrification urbaine aux politiques de revitalisation des centres*. Paris: Descartes & Cie.
- . 2004. « Les classes moyennes : définitions, travaux et controverses. » *Éducation et sociétés* 2 (14): 119-134.
- Bigot, Régis 2009. *Fins de mois difficiles pour les classes moyennes*. Paris: Editions de l'Aube
- Blaauboer, Marjolein. 2011. « The Impact of Childhood Experiences and Family Members Outside the Household on Residential Environment Choices. » *Urban Studies* 48 (8): 1635-1650.
- Blanchet, Alain et Anne Gotman. 2007. *L'enquête et ses méthodes. L'entretien*, 2e éd. Paris: Armand Colin.
- Blokland, Talja. 2003. *Urban Bonds. Social Relationships in an Inner City Neighbourhood*. Blackwell Publishing.
- Boivin, Daniel. 1985. *Que fais-tu ce soir, Ahuntsic? : portrait d'Ahuntsic, 1610/1984*. Montréal: CLSC Ahuntsic.
- Bolan, Marc. 1997. « The Mobility Experience and Neighborhood Attachment. » *Demography* 34 (2): 225-237.
- Bonaiuto, Marino. 2004. « Residential satisfaction and perceived urban quality. » Dans *Encyclopedia of applied psychology*, sous la dir. de Charles Spielberger, 267-272. Oxford: Elsevier Academic Press.

- Bonaiuto, Marino, Antonio Aiello, Marco Perugini, Mirilia Bonnes et Anna Paola Ercolani. 1999. « Multidimensional perception of residential environment quality and neighbourhood attachment in the urban environment. » *Journal of Environmental Psychology* 19 (4): 331-352.
- Bonner, Kieran. 1997. *A Great Place to Raise Kids. Interpretation, Science and the Urban-Rural Debate*. Montréal and Kingston: McGill-Queens University Press.
<http://books.google.ca/books?id=aIK9AmI5G1QC&printsec=frontcover&hl=fr#v=onepage&q&f=false>.
- Bonnet, Michel et Patrice Aubertel. 2006. *La ville aux limites de la mobilité*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Bonvalet, Catherine et Jacques Brun. 2002. « Etat des lieux des recherches sur la mobilité résidentielle en France. » Dans *L'accès à la ville, les mobilités spatiales en question*, sous la dir. de Jean-Pierre Lévy et Françoise Dureau, 15-64. Paris: L'Harmattan.
- Bonvalet, Catherine et Françoise Dureau. 2000. « Les modes d'habiter: des choix sous contraintes. » Dans *Métropoles en mouvement : une comparaison internationale*, sous la dir. de Françoise Dureau, Véronique Dupont, Eva Lelièvre, Jean-Pierre Lévy et Thierry Lulle, 131-153. Paris: IRS/Anthropos.
- Bonvalet, Catherine et Anne Gotman. 1993. *Le logement, une affaire de famille*. Paris: L'Harmattan.
- Bosc, Serge. 2008. *Sociologie des classes moyennes*. Paris: La Découverte.
- Boterman, Willem R. 2011. « Deconstructing Coincidence: How Middle-Class Households use Various Forms of Capital to Find a Home. » *Housing, Theory and Society* 29 (3): 321-338.
- Boterman, Willem R., Lia Karsten et Sako Musterd. 2010. « Gentrifiers Settling Down? Patterns and Trends of Residential Location of Middle-Class Families in Amsterdam. » *Housing Studies* 25 (5): 693-714.
- Boudreau, Julie-Anne. 2003. « The Politics of Territorialization: Regionalism, Localism and other isms ... The Case of Montreal. » *Journal of Urban Affairs* 25 (2): 179-199.

- Boudreau, Julie-Anne, Laurence Janni et Olivier Chatel. 2011. *Les pratiques de mobilité des jeunes et l'engagement sociopolitique. Une comparaison de deux quartiers de la région métropolitaine de Montréal*. Montréal: INRS-UCS.
- Bourdin, Alain. 2005. « Tout se joue au quotidien. » Dans *La métropole des individus*, sous la dir. de Alain Bourdin, 85-108. Paris: Éditions de l'Aube.
- Bourne, Larry S. 1996. « Reinventing the suburbs: Old myths and new realities. » *Progress in Planning* 46 (3): 163-184.
- Brais, Nicole et Nik Luka. 2002. « De la ville à la banlieue, de la banlieue à la ville: des représentations spatiales en évolution. » Dans *La banlieue revisitée*, sous la dir. de Andrée Fortin, Carole Després et Geneviève Vachon, 151-180. Québec: Éditions Nota bene.
- Breux, Sandra et Laurence Bherer. 2009. « Modes de vie et politiques municipales : regards sur le milieu périurbain montréalais. » *Articulo - revue de sciences humaines* 5: 1-12.
- Bridge, Gary. 2006. « Perspectives on Cultural Capital and the Neighbourhood. » *Urban Studies* 43 (4): 719-730.
- Brown, Barbara, Douglas D Perkins et Graham Brown. 2003. « Place attachment in a revitalizing neighborhood: Individual and block levels of analysis » *Journal of Environmental Psychology* 23: 259-271
- Brown, Lawrence A et Eric G Moore. 1970. « The Intra-Urban Migration Process: A Perspective. » *Geografiska Annaler. Series B, Human Geography* 52 (1): 1-13.
- Brun, Jacques et Jeanne Fagnani. 1991. « Paris ou la banlieue. Le choix d'un mode de vie? » *Les Annales de la Recherche Urbaine* 50: 92-100.
- . 1994. « Lifestyles and locational choices – Trade-offs and compromises : a case-study in middle-class couple living in the Ile-de-France région. » *Urban Studies* 31 (6): 921-934.
- Bushin, Naomi 2009. « Researching family migration decision-making: a children-in-families approach. » *Population, Space and Place* 15 (5): 429-443.
- Butler, Tim. 2003. « Living in the Bubble: Gentrification and its 'Others' in North London. » *Urban Studies* 40 (12): 2469-2486.

- Butler, Tim et Garry Robson. 2001. « Social Capital, Gentrification and Neighbourhood Change in London: A Comparison of Three South London Neighbourhoods. » *Urban Studies* 38 (12): 2145-2162.
- . 2003. « Negotiating Their Way In: The Middle Classes, Gentrification and the Deployment of Capital in a Globalising Metropolis. » *Urban Studies* 40 (9): 1791-1809.
- Butler, Tim et Mike Savage. 1995. *Social Change and The Middle Classes*. Taylor & Francis Group. <http://books.google.ca/books?id=9o5FXxnMwxsC>.
- Cailly, Laurent. 2008. « Existe-t-il un mode d'habiter spécifiquement périurbain ? » *EspacesTemps.net*.
- Cardinal, François. 2012. « La banlieue se déchaîne contre Montréal? Tant mieux. » *La Presse*, 10 février 2012. <http://blogues.lapresse.ca/avenirmtl/2012/02/10/la-banlieue-se-dechaîne-contre-montreal-tant-mieux/>.
- Castel, Frédéric. 2012. « Un mariage qui aurait tout pour marcher. Implantation et conditions de vie des Québécois d'origine algérienne. » Dans *Le Québec après Bouchard-Taylor. Les identités religieuses de l'immigration*, sous la dir. de Louis Rousseau, 196-236. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Castells, Manuel. 1996. *The Rise of the Network Society, The Information Age: Economy, Society and Culture*. Cambridge, MA; Oxford, UK: Blackwell.
- Caulfield, Jon. 1992. « Gentrification and Familism in Toronto : A Critique of Conventional Wisdom. » *City & Society*: 76-89.
- Chalas, Yves. 2000. *L'invention de la ville*. Paris: Anthropos.
- Charbonneau, Johanne et Annick Germain. 2002. « Les banlieues de l'immigration. » *Recherches sociographiques* 18 (2): 311-328.
- Charmes, Éric. 2005. « Le retour à la rue comme support de la gentrification. » *Espaces et sociétés* 4 (122): 115-135.
- Charmes, Éric, Lydie Launay et Stéphanie Vermeersch. 2013. Le périurbain, France du repli ? Dans *La Vie des idées*. <http://www.laviedesidees.fr/Le-periurbain-France-du-repli.html>.

- Chaskin, Robert J. 1995. *Defining Neighborhood: History, Theory, and Practice*. Chapin Hall, University of Chicago.
- Chauvel, Louis. 2001. « Le retour des classes sociales? » *Revue de l'OFCE* (79): 315-359.
- . 2004. « L'école et la déstabilisation des classes moyennes. » *Éducation et Sociétés* 2 (14): 101-118.
- . 2006. *Les classes moyennes à la dérive*. Paris: Éditions du Seuil.
- Chicoine, Nathalie, Damaris Rose et Nancy Guénette. 1998. « Usages et représentations de la centralité : le cas des jeunes employés du secteur tertiaire à Montréal. » Dans *Trajectoires familiales et espace de vie en milieu urbain*, sous la dir. de Yves Grafmeyer et Francine Dansereau, 315-333. Écorev.
- Chopart, Jean-Noël, Johanne Charbonneau et Jean-François René. 2003. « Des sociétés sans classes? » *Lien social et Politiques* (49): 5-11.
- Clark, Andrew. 2009. « From Neighbourhood to Network: A Review of the Significance of Neighbourhood in Studies of Social Relations. » *Geography Compass* 3 (4): 1559-1578.
- Clark, William A.V., Marinus C. Deurloo et Frans M. Dieleman. 1984. « Housing Consumption and Residential Mobility. » *Annals of the Association of American Geographers* 74 (1): 29-43.
- Clark, William A.V. et Jun L. Onaka. 1983. « Life Cycle and Housing Adjustment as Explanations of Residential Mobility. » *Urban Studies* 20 (1): 47-57.
- Clerval, Anne. 2008. « La gentrification à Paris intra-muros: dynamiques spatiales, rapports sociaux et politiques publiques. » Thèse de doctorat, Université de Paris 1.
- Cloutier, Marie-Soleil. 2010. « 'Mom, Dad, can I walk to school?' The geography of road risk in an urban family context. » Dans *Family Geographies. The Spatiality of Families and Family Life*, sous la dir. de Bonnie C. Hallman, 51-67. Oxford University Press.
- Cloutier, Marie-Soleil et Juan Torres. 2012. L'enfant et la ville : notes introductives. Dans *Enfance, familles et générations*. <http://www.efg.inrs.ca/index.php/EFG/article/view/101/96>.

- Collin, Jean-Pierre et Jaël Mongeau. 1992. « Quelques aspects démographiques de l'étalement urbain à Montréal de 1971 à 1991 et leurs implications pour la gestion de l'agglomération. » *Cahiers québécois de démographie* 21 (2): 5-30.
- Collin, Jean-Pierre et Claire Poitras. 2002. « La fabrication d'un espace suburbain : la Rive-Sud de Montréal. » *Recherches sociographiques* 43 (2): 275-310.
- Corcoran, Mary P., Jane Gray et Michel Peillon. 2009. « Making Space for Sociability: How Children Animate the Public Realm in Suburbia. » *Nature and Culture* 4 (1): 35-56.
- . 2010. *Suburban Affiliations: Social Relations in the Greater Dublin Area*. Syracuse: Syracuse University Press.
- Cornuel, Didier. 2010. « Choix résidentiels et analyse économique. » Dans *Élire domicile. La construction sociale des choix résidentiels*, sous la dir. de Jean-Yves Authier, Catherine Bonvalet et Jean-Pierre Lévy, 15-34. Lyon: Presses Universitaires de Lyon.
- Coulton, Claudia J., Jill Korbin, Tsui Chan et Marilyn Su. 2001. « Mapping Residents' Perceptions of Neighborhood Boundaries: A Methodological Note. » *American Journal of Community Psychology* 29 (2): 317-383.
- Cournoyer, Fabien. 1998. « Accéder à la propriété dans la ville centre ou dans sa banlieue. Le cas de Montréal. » Dans *Trajectoires familiales et espace de vie en milieu urbain*, sous la dir. de Yves Grafmeyer et Francine Dansereau, 221-233. Ecorev.
- Crump, Jeff R. 2003. « Finding A Place In The Country: Exurban and Suburban Development in Sonoma County, California. » *Environment and Behavior* 35 (2): 187-202.
- Cuba, Lee et David M. Hummon. 1993. « A Place to Call Home: Identification with Dwelling, Community, and Religion. » *The Social Quarterly* 34 (1): 11-113.
- Cusin, François. 2012. « Le logement, facteur de sécurisation pour des classes moyennes fragilisées? » *Espaces et sociétés* 1 (148-149): 17-36.
- Dagenais, Daniel. 2000. *La fin de la famille moderne. La signification des transformations contemporaines de la famille*. Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- Danserau, Francine et Gérald Fortin. 1979. *Les NER de Montréal et de Québec: traits généraux de l'univers et de l'échantillon*. Montréal: INRS-UCS.

- Dansereau, Francine et Annick Germain. 2002. « Fin ou renaissance des quartiers? Les significations des territoires de proximité dans une ville pluriethnique. » *Espaces et Sociétés* (108-109): 7-28.
- Dansereau, Francine, Annick Germain et Nathalie Vachon. 2011. *La diversité des milieux de vie de l'agglomération montréalaise et la place de l'immigration*. Montréal: Centre Métropolis du Québec-Immigration et métropoles.
- Danyluk, Martin et David Ley. 2007. « Modalities of the New Middle Class: Ideology and Behaviour in the Journey to Work from Gentrified Neighbourhoods in Canada. » *Urban Studies* 44 (11): 2195-2210.
- Dawkins, Casey J. 2006. « Are Social Networks the Ties that Bind Families to Neighborhoods? » *Housing Studies* 21 (6): 867-881.
- De Certau, Michel, Luce Giard et Pierre Mayol. 1994. « Le quartier. » Dans *L'invention du quotidien, 2. Habiter, Cuisiner*, 15-24. Paris: Gallimard.
- Dear, Michael J. et Steven Flusty. 2002. « The Resistible Rise of the L.A. School. » Dans *From Chicago to Los Angeles : Making Sense of Urban Theory*, sous la dir. de Michael J. Dear, 3-19. Newbury Park (Californie): Thousand Oaks.
- Debarbieux, Bernard. 2006. « Prendre position : réflexions sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie. » *L'espace géographique* 35 (4): 340-354.
- Dekker, Karien. 2013. « Testing the Racial Proxy Hypothesis: What Is It That Residents Don't Like About Their Neighbourhood? Understanding Neighbourhood Dynamics. » Dans *Understanding Neighbourhoods Dynamics: New Insights For Neighbourhood effects Research* sous la dir. de Maarten Ham, David Manley, Nick Bailey, Ludi Simpson et Duncan MacLennan, 225-254. Dordrecht: Springer Netherlands.
- Di Méo, Guy. 1994. « Épistémologie des approches géographiques et socio-anthropologiques du quartier urbain. » *Annales de Géographie* 103 (577): 255-275.
- Dieleman, Frans M. 2001. « Modelling Residential Mobility; A Review of Recent Trends in Research. » *Journal of Housing and the Built Environment* 16 (3-4): 249-265.
- Dieleman, Frans M., William A.V. Clark et Marinus C. Deurloo. 2000. « The Geography of Residential Turnover in 27 large US Metropolitan Housing Markets, 1985–1995. » *Urban Studies* 37 (2): 223-245.

- Dieleman, Frans M., Martin Dijst et Guillaume Burghouwt. 2002. « Urban Form and Travel Behaviour: Micro-level Household Attributes and Residential Context. » *Urban Studies* 39 (3): 507-527.
- Dowling, Robyn et Emma Power. 2012. « Sizing Home, Doing Family in Sydney, Australia. » *Housing Studies* 27 (5): 605-619.
- Droogleever, Jos et Lia Karsten. 1989. « Daily activity patterns of working parents in the Netherlands. » *Area* 21 (4): 365-376.
- Dubar, Claude. 2003. « Sociétés sans classes ou sans discours de classe? » *Lien social et Politiques* (49): 35-44.
- Dubet, François. 2003. « Que faire des classes sociales ? » *Lien social et Politiques* (49): 71-80.
- Dubois-Taine, Geneviève et Yves Chalas. 1997. *La Ville émergente*. Éditions de l'Aube.
- Ehrendalt, Alan. 2012. *The Great Inversion and the Future of the American City*. New York: Vintage.
- Ehrenhalt, Alan. 2012. *The Great Inversion and the Future of the American City*. New York: Knopf Doubleday Publishing Group. <http://books.google.ca/books?id=JXdqsPXb638C>.
- Ehrenreich, John et Barbara Ehrenreich. 1977. « The professional managerial class. » *Radical America* XI (2): 7-31.
- Fagnani, Jeanne. 1993. « Life Course and Space. Dual careers and residential mobility among upper-middle-class families in the Île-de-France region. » Dans *Full Circles: Geographies of Women over the Life Course*, sous la dir. de Cindi Katz et Janice Monk, 171-298. London: Routledge.
- Faure, Laurence. 2009. « Quand les enfants naissent. Choix résidentiels, transformations de l'espace domestique et redéfinition de la conjugalité chez les classes moyennes supérieures anglaises. » *Recherches familiales* 1 (6): 27-41.
- Fédération des chambres immobilières du Québec. 2013. *Le Baromètre du marché résidentiel. Région métropolitaine de Montréal*. Montréal: Service d'analyse du marché de la FCIQ.
- Feijten, Peteke et M. Van Ham. 2009. « Neighbourhood Change...Reason to leave? » *Urban Studies* 46 (10): 2103-2122.

- Feldman, Roberta M. 1990. « Settlement-identity: Psychological bonds with home places in a mobile Society. » *Environment and Behavior* 22: 183-229.
- . 1996. « Constancy and Change in Attachments to Types of Settlements. » *Environment and Behavior* 28 (4): 419-445.
- Filion, Pierre, Trudi Bunting et Keith Warrine. 1999. « The Entrenchment of Urban Dispersion: Residential Preferences and Location Patterns in the Dispersed City. » *Urban Studies* 36 (8): 1317-1347.
- Filipović, Maša. 2008. « Influences on the Sense of Neighborhood: Case of Slovenia. » *Urban Affairs Review* 43 (5): 718-732.
- Fischer, Claude S. 1973. « Urban Malaise. » *Social Forces* 52 (2): 221-235.
- Fischer, Peter A. et Gunnar Malmberg. 2001. « Settled People Don't Move: On Life Course and (Im-)Mobility in Sweden. » *International Journal of Population Geography* 7 (5): 357-371.
- Fishman, Robert. 1994. « Urbanity and Suburbanity: Rethinking the 'Burbs'. » *American Quarterly* 46 (1): 35-39.
- Fleury-Bahi, Ghazlane, Marie-Line Félonneau et Dorothée Marchand. 2008. « Processes of Place Identification and Residential Satisfaction. » *Environment and Behavior* 40 (5): 669-682.
- Fontan, Jean-Marc, Pierre Hamel, Richard Morin et Eric Shragge. 2009. « Community Organizations and Local Governance in a Metropolitan Region. » *Urban Affairs Review* 44 (6): 832-857.
- Forrest, Ray. 2008. « Who cares about neighbourhoods? » *International Social Science Journal* 59 (191): 129-141.
- Fortin, Andrée. 1988. « Du voisinage à la communauté. » *Cahiers de recherches sociologiques* 6 (2): 147-159.
- Fortin, Andrée et Mélanie Bédard. 2003. « Citadins et banlieusards. Représentations, pratiques et identités. » *Canadian Journal of Urban Research / Revue canadienne de recherche urbaine* 12 (1): 124-142.

- Fortin, Andrée et Carole Després. 2008. « Le juste milieu : représentations de l'espace des résidants du périurbain de l'agglomération de Québec. » *Cahiers de géographie du Québec* 52 (146): 153-174.
- . 2011. « Le rapport à la nature et le choix du périurbain : un mode de vie ou un milieu de vie ? » Dans *La banlieue s'étale*, sous la dir. de Andrée Fortin, Carole Després et Geneviève Vachon, 229-247. Québec: Éditions Nota Bene.
- Fortin, Andrée et Carole Després. 2009. Le choix du périurbain à Québec. Nature et biographie résidentielle. Dans *Articulo - Journal of Urban Research [Online]*. <http://articulo.revues.org/1416>.
- Fortin, Andrée, Carole Després et Geneviève Vachon. 2011. *La banlieue s'étale*. Québec: Éditions Nota Bene.
- Fortin, Andrée, Carole Després et Geneviève Vachon. 2002. *La banlieue revisitée*. Québec: Éditions Nota Bene.
- Fortin, Gérald. 1971. *La fin d'un règne*. Montréal: Éditions Hurtubise HMH.
- Gans, Herbert J. 1962. *The Urban Villagers*. Glencoe (Illinois): The Free press.
- . 1968. « Urbanism and Suburbanism as Ways of Life: A Re-evaluation of Definitions. » Dans *People and Plans. Essays on Urban Problems and Solutions*, sous la dir. de Herbert J Gans, 395. New York / London: Basics Books.
- Genestier, P. 1999. « Le sortilège du quartier: quand le lieu est censé faire lien. » *Annales de la recherche urbaines* (82).
- Germain, Annick. 1998. « Les quartiers multiethniques montréalais, lieux de sociabilité publique. » Dans *Barcelona-Montréal. Desarrollo urbano comparado/développement urbain comparé*, sous la dir. de Horacio Capel et Paul-André Linteau, 471- 482. Barcelona: Publications Universitat de Barcelona.
- . 2009. « Le quartier au coeur du mode de vie des ménages solos dans la ville. » Dans *Habiter seul: un nouveau mode de vie?*, sous la dir. de Johanne Charbonneau, Annick Germain et Marc Molgat, 199-217. Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- . 2011. Les «vieilles» nouvelles classes moyennes à l'épreuve du cosmopolitisme ou Quand le Québec devient une société normale. Dans *Inédits, Working papers*. Montréal: INRS-UCS. www.ucs.inrs.ca/sites/default/files/centre_ucs/pdf/Inedit02-11.pdf.

- Germain, Annick et Martin Alain. 2005. « La gestion de la diversité à l'épreuve de la métropole ou les vertus de l'adhocratismes montréalais. » Dans *Les métropoles et la question de la diversité culturelle : nouveaux enjeux, nouveaux défis*, sous la dir. de Bernard Jouve et Alain Gagnon, 247-264. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.
- Germain, Annick, Julie Archambault, Bernadette Blanc, Johanne Charbonneau, Francine Danserau et Damaris Rose. 1995. *Cohabitation interethnique et vie de quartier*. Gouvernement du Québec: Ministère des Affaires internationales, de l'immigration et des communautés culturelles
- Germain, Annick et Johanne Charbonneau. 1998. *Le quartier : un territoire social significatif ?* Montréal: INRS.
- Germain, Annick et Sandrine Jean. 2014. « Des jeunes familles de plus en plus urbaines. » *ARQ, ARCHITECTURE QUÉBEC* 167 (Mai): 15-17.
- Germain, Annick et Nevena Mitropolitska. 2008. « Deux Montréal dans un ou le non étalement de l'immigration. » Dans *Vivre en banlieue. Une comparaison France/Canada*, sous la dir. de Serge Jaumain et Nathalie Lemarchand, 79-94. Bruxelles: Peter Lang Éditeur.
- Germain, Annick et Cécile Poirier. 2007. « Les territoires fluides de l'immigration à Montréal ou le quartier dans tous ses états. » *GLOBE, Revue internationale d'études québécoises* 10 (1): 107-120.
- Giband, David. 2013. « Vers un rééquilibrage villes/banlieues aux États-Unis ? Les dynamiques métropolitaines en question. » *L'Information géographique* 77 (2): 57-71.
- Giddens, Anthony. 1991. *Modernity and Self-Identity: Self and Society in the Late Modern Age*. Stanford CA: Stanford University Press.
http://books.google.ca/books/about/Modernity_and_Self_Identity.html?id=Jujn_YrD6DsC&redir_esc=y.
- Girard, Chantal, Normand Thibault et Dominique André. 2002. *La migration interrégionale au Québec au cours des périodes 1991-1996 et 1996-2001*. sous la dir. de Institut de la statistique du Québec. Québec.
- Glaser, Barney G. et Anselm L. Strauss. 1967. *The Discovery of Grounded Theory*. Chicago: Aldine Publishing Compagny.

- Goetz, Andrew. 2013. « Suburban Sprawl or Urban Centres: Tensions and Contradictions of Smart Growth Approaches in Denver, Colorado. » *Urban Studies [Online]*.
- Goldthorpe, John. 1982. « On the service class : its formation and future. » Dans *Social class and the division of labour*, sous la dir. de Anthony Giddens et Gavin McKenzie. Cambridge University Press.
- . 1995. « The Service Class Revisited. », sous la dir. de Tim Butler et Mike Savage. Taylor & Francis Group.
- Goux, Dominique et Éric Maurin. 2012. *Les nouvelles classes moyennes*. Paris: Le Seuil.
- Grafmeyer, Yves. 1994. *Sociologie urbaine*. Paris: Nathan.
- . 2006. « Le quartier des sociologues. » Dans *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, sous la dir. de Jean-Yves Authier, Marie-Hélène Bacqué et France Guérin-Pace, 21-31. Paris La Découverte.
- . 2010. « Approches sociologiques des choix résidentiels. » Dans *Élire domicile. La construction sociale des choix résidentiels*, sous la dir. de Jean-Yves Authier, Catherine Bonvalet et Jean-Pierre Lévy, 35-54. Lyon: Presses Universitaires de Lyon.
- Green, Anne E. 1997. « A Question of Compromise? Case Study Evidence on the Location and Mobility Strategies of Dual Career Households. » *Regional Studies* 31 (7): 641-657.
- Greif, Meredith J. 2009. « Neighborhood Attachment in the Multiethnic Metropolis. » *City & Community* 8 (1): 27-45.
- Guay, Louis et Pierre Hamel. 2004. « Les villes contemporaines à la croisées des choix individuels et collectifs. » *Recherches sociographiques* XLV (3): 427-439.
- Guérin-Pace, France. 2006. « Sentiment d'appartenance et territoires identitaires. » *L'espace géographique* 35 (4): 298-308.
- Guérin-Pace, France et Elena Filippova. 2008. *Ces lieux qui nous habitent. Identité, territoires, territoires des identités*. Paris: INED Éditions de l'Aube.
- Guérin-Pace, France et Yves Guermond. 2006. « Identité et rapport au territoire. » *L'espace géographique* 35 (4): 289-290.

- Guest, Avery M., J. K. Cover, R. L. Matsueda et Charis E. Kubrin. 2006. « Neighborhood Context and Neighboring Ties. » *City & Community* 5 (4): 363-385.
- Guest, Avery M. et Barrett A. Lee. 1984. « How urbanites define their neighborhoods. » *Population and Environment* 7 (1): 32-56.
- Guest, Avery M. et Susan K. Wierzbicki. 1999. « Social ties at the neighbourhood level: two decades of GSS evidence. » *Urban Affairs Review* 35 (1): 92-111.
- Gumuchian, Hervé. 1991. *Les représentations et aménagement du territoire*. Paris: Anthropos.
- Hammersley, Martyn et Paul Atkinson. 1995. *Ethnography: Principles in practice*, Second ed. London: Routledge.
- Hamnett, Chris. 2003. « Gentrification and the Middle-class Remaking of Inner London, 1961-2001. » *Urban Studies* 40 (12): 2401-2426.
- Hay, Robert. 1998. « Sense of place in developmental context. » *Journal of Environmental Psychology* 18 (1): 5-29.
- Hebdos Quebec. 2011. *Découvrez le vrai visage du Québec. Un portrait social, relationnel et économique à travers 150 localités de la province.*
<http://www.hebdos.com/HQPortail/files/a5/a52dc068-088a-4e64-90bf-b98826edf1be.pdf>.
- Hedman, Lina, Maarten van Ham et David Manley. 2011. « Neighbourhood choice and neighbourhood reproduction. » *Environment and Planning A* 43 (6): 1381-1399.
- Henning, Cecilia et Mats Lieberg. 1996. « Strong ties or weak ties ? Neighbourhood networks in a new perspective. » *Scandinavian Housing & Planning Research* (13): 3-26.
- Hérouard, Florent. 2007. « Habiter et espace vécu : une approche transversale pour une géographie de l'habiter. » Dans *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, sous la dir. de Thierry Pacquot, Michel Lusseau et Chris Younès, 159-170. La Découverte.
- Hidalgo, Carmen et Bernardo Hernandez. 2001. « Place Attachment: Conceptual and Empirical Questions. » *Journal of Environmental Psychology* 21: 273-281.
- Hiebert, Daniel. 2012. Superdiversity in Canada: A new twist on the old question of integration Entretiens sur la diversité, Montréal, 27 août 2012.

- Hiebert, Daniel et David Ley. 2003. « Assimilation, Cultural pluralism, and Social Exclusion among Ethnocultural groups in Vancouver. » *Urban Geography* 24 (1): 16-44.
- Hipp, John. 2010. « What is the 'Neighbourhood' in Neighbourhood Satisfaction? Comparing the Effects of Structural Characteristics Measured at the Micro-neighbourhood and Tract Levels. » *Urban Studies* 47 (12): 2517-2536.
- Hirschman, Albert O. 1970. *Exit, Voice, and Loyalty: Responses to Decline in Firms, Organizations, and States*. Cambridge: Harvard University Press.
- Hooge, Émile et Geoffroy Bing. 2009. *Études d'image du quartier de la Part-Dieu. Quelles sont les représentations des usagers et des habitants*. Grand Lyon. Consulté le 7 février 2011. http://www.millenaire3.com/uploads/tx_reesm3/nova7_Part-Dieu_090204.pdf.
- Hou, Feng et Zheng Wu. 2009. « Racial diversity, minority concentration, and trust in Canadian urban neighborhoods. » *Social Science Research* 38 (3): 693-716.
- Hummon, David M. 1992. « Community Attachment : Local Sentiment and Sense of Place. » Dans *Place attachment*, sous la dir. de Irwin Altman et Setha M. Low, 253-278. New York et Londres: Plenum.
- Institut de la statistique du Québec. 2010. *Panorama des régions du Québec*. Gouvernement du Québec.
- . 2013. *La migration interrégionale au Québec en 2011-2012*. Montréal: Gouvernement du Québec.
- Jackson, Jonathan. 1985. *Crabgrass Frontier*. New York: Oxford University Press.
- Jacobs, Jane. 1961. « La rue et les contacts humains. » Dans *Déclin et survie des grandes villes américaines*, sous la dir. de Jane Jacobs, 65-82. Liège: P. Mardaga.
- Jaillet, Marie-Christine. 2004. « L'espace périurbain : un univers pour les classes moyennes. » *Esprit* 303: 40-62.
- . 2013. « Peut-on encore vivre en ville ? » *Esprit* 3 (Mars/Avril): 68-82.
- Jarvis, Helen. 1999. « Housing mobility as a function of household structure: towards a deeper explanation of housing related disadvantage. » *Housing Studies* 4 (14): 491-505.

- Jean, Sandrine. 2008. « Les représentations sociales de la ruralité et de l'urbanité québécoise: la méthode de la cartographie conceptuelle. » Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- Jean, Sandrine et Annick Germain. 2014. « La diversité ethnique croissante des quartiers de classes moyennes dans la métropole montréalaise : des jeunes familles perplexes. » *Canadian Ethnic Studies/Études ethniques au Canada* 46 (2): 1-23.
- Karsten, Lia. 2003. « Family gentrifiers : challenging the city as a place simultaneously to build a career and to raise a child. » *Urban Studies* 40 (12): 2573-2584.
- . 2007. « Housing as a Way of Life: Towards an Understanding of Middle-Class Families' Preference for an Urban Residential Location. » *Housing Studies* 22 (1): 83-98.
- . 2009. « From a top-down to a bottom-up urban discourse: (re) constructing the city in a family-inclusive way. » *Journal of Housing and the Built Environment* 24 (3): 317-329.
- Karsten, Lia, Tineke Lupi et Marlies Stigter-Speksnijder. 2013. « The middle classes and the remaking of the suburban family community: evidence from the Netherlands. » *Journal of Housing and the Built Environment* 28 (2): 257-271.
- Kasarda, John D. et Morris Janowitz. 1974. « Community Attachment in Mass Society. » *American Sociological Review* 39 (3): 328-339.
- Kaufmann, Jean-Claude. 1996. *L'entretien compréhensif*. Paris: Nathan.
- Kearns, Ade et Michael Parkinson. 2001. « The significance of Neighbourhood. » *Urban Studies* 38 (12): 2103-2110.
- Kirk, Jerome et Marc L. Miller. 1986. *Reliability and validity in qualitative research*. United States of America: Sage.
- Labelle, Micheline et Jean-Claude Icart. 2007. « Une lecture du débat en cours sur l'accommodement raisonnable et le racisme au Québec. » *Globe. Revue internationale d'études québécoises* 10 (1): 121-136.
- Lalli, Marco. 1992. « Urban-related identity: Theory, measurement, and empirical findings. » *Journal of Environmental Psychology* 12 (4): 285-303.

- Langegger, Sig. 2013. Viva la Raza! A Park, a Riot and Neighbourhood Change in North Denver. Dans *Urban Studies* [Online].
<http://usj.sagepub.com/content/early/2013/04/24/0042098013483603.abstract>.
- Langlois, Simon. 2008. « Mutation du niveau de vie des familles québécoises. » Dans *La famille à l'horizon 2020, Québec, Presses de l'Université du Québec*, sous la dir. de Gilles Pronovost, Chantale Dumont, Isabelle Bitauveau et Élisabeth Coutu, 59-70.
- . 2010. « Mutations des classes moyennes au Québec entre 1982 et 2008. » *Les Cahiers des Dix* (64): 121-143.
- Ledrut, Raymond. 1968. *Sociologie urbaine*. Paris: Presses Universitaires de France.
- . 1976. « La ville et le sens. » Dans *L'espace en question*, 181-218. Paris: Éditions Anthropos.
- Leduc-Primeau, Laurence, Gilles Sénécal et Nathalie Vachon. 2013. « La représentation de l'espace public par la photographie : Une étude de cas dans la région de Montréal (Québec, Canada). » *The Canadian Geographer / Le Géographe canadien* 57 (2): 206-225.
- Lee, Barrett A., R.S. Oropesa et James W. Kanan. 1994. « Neighborhood Context and Residential Mobility. » *Demography* 31 (2): 249-270.
- Lefebvre, Henri. 1974. *La production de l'espace*. Paris: Anthropos.
- Lehman-Frisch, Sonia. 2013. « Daily Life in Great American Cities: expériences citadines de la ségrégation et de la gentrification. » Habilitation à diriger des recherches, Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense.
- Leloup, Xavier. 2002. *La ville de l'Autre. Effets de composition et registres du rapport à l'Autre dans un espace pluriel (Ixelles)*. Louvain-la-Neuve: Presses universitaires de Louvain.
- Leloup, Xavier et Annick Germain. 2012. La métropole fluide: l'évolution de la diversité ethnoculturelle à Montréal (2001-2006). Dans *Inédits*. Montréal: INRS-Centre Urbanisation Culture Société.
- Lemaire, Madeleine et Jean-Claude Chamboredon. 1970. « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement. » *Revue française de sociologie* 11 (1): 3-33.

- Letki, Natalia 2008. « Does Diversity Erode Social Cohesion? Social Capital and Race in British Neighbourhoods. » *Political Studies* 56 (1): 99-126.
- Lewicka, Maria. 2005. « Ways to make people active: The role of place attachment, cultural capital, and neighborhood ties » *Journal of Environmental Psychology* 25 (4): 381-395.
- . 2010. « What makes neighborhood different from home and city? Effects of place scale on place attachment. » *Journal of Environmental Psychology* 30 (1): 35-51.
- . 2011. « Place attachment: How far we come in the last 40 years? » *Journal of Environmental Psychology* 31 (3): 207-230.
- Ley, David. 1996. *The New Middle Class and the Remaking of the Central City*. Oxford and New York: Oxford University Press.
- Livingston, Mark, Nick Bailey et Ade Kearns. 2010. « Neighbourhood Attachment in Deprived Areas: Evidence from the North of England. » *Journal of Housing and the Built Environment* 25 (4): 409-427.
- López, Ricardo A. et Barbara Weinstein. 2012. *The Making of the Middle Class: Toward a Transnational History*. Duke University Press.
- Loukaitou-Sideris, Anastasia et Renia Ehrenfeucht. 2009. *Sidewalks: Conflict and Negotiation Over Public Space*. Massachusetts: MIT Press.
- Luka, Nik. 2001. « Suburbia revisited: images and meaning of postwar suburbs in the Québec city metropolitan region. » Mémoire de maîtrise, Université Laval.
- Lupi, Tineke et Sako Musterd. 2006. « The Suburban 'Community Question'. » *Urban Studies* 43 (4): 801-817.
- Manzo, Lynne C. 2005. « For better or worse: Exploring multiple dimensions of place meaning » *Journal of Environmental Psychology* 25: 67-86
- Marois, Claude. 2007. *Dynamiques agricoles dans les territoires périurbains à Montréal : situation présente et future*. Mémoire présenté à la Commission sur l'avenir de l'agriculture et de l'agroalimentaire québécois.
- Marois, Guillaume et Alain Bélanger. 2013. Déterminants de la migration résidentielle de la ville centre vers la banlieue dans la région métropolitaine de Montréal : Clivage linguistique et

- fuite des francophones. Dans *The Canadian Geographer / Le Géographe canadien* [Online]. <http://dx.doi.org/10.1111/j.1541-0064.2013.12054.x>.
- Marsan, Jean-Claude. 1994. *Montréal en évolution. Historique du développement de l'architecture et de l'environnement urbain montréalais*. Montréal: Éditions du Méridien.
- Masotti, Louis H. et Jeffrey K. Hadden. 1974. *Suburbia in transition*. New York: New Viewpoints.
- Massey, Doreen. 1995. « The conceptualization of space. » Dans *A Place in the World*, sous la dir. de Doreen Massey et Pat Jess. Oxford: Oxford University Press.
- Mathieu-Fritz, Alexandre et Alain Quemin. 2007. Publier pendant et après la thèse. Quelques conseils à l'attention des jeunes sociologues. Dans *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie* [Online]. <http://socio-logos.revues.org/107>.
- McAndrew, Marie. 2010. *Les majorités fragiles et l'éducation : Belgique, Catalogne, Irlande du Nord, Québec*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- McDowell, Linda, Kevin Ward, Diane Perrons, Kath Ray et Colette Fagan. 2006. « Place, class and local circuits of reproduction: Exploring the social geography of middle-class childcare in London. » *Urban Studies* 43 (12): 2163-2182.
- McNicoll, Claire. 1993. *Montréal. Une société multiculturelle*. Paris: Belin.
- Mesch, Gustavo S. et Orit Manor. 1998. « Social Ties, Environmental Perception, And Local Attachment. » *Environment and Behavior* 30 (4): 504-519.
- Michelson, William. 1973. *The Place of Time in the Longitudinal Evaluation of Spatial Structures by Women*. Toronto: University of Toronto. Center for Urban and Community Studies.
- Mills, Charles Wright. 1951. *White Collar: the American Middle Classes*. New York: Oxford University Press.
- Mills, Edwin S. 1967. « An Aggregative Model of Resource Allocation in a Metropolitan Area. » *American Economic Review* 57: 197-210.

- Mohan, John et Liz Twigg. 2007. « Sense of Place, Quality of Life and Local Socioeconomic Context: Evidence from the Survey of English Housing, 2002/03. » *Urban Studies* 44 (10): 2029-2045.
- Montréal en statistiques. 2010. *Portraits démographiques. La dynamique migratoire de l'agglomération de Montréal*: Division des affaires économiques et institutionnelles, Direction du développement économique et urbain, Service de mise en valeur du territoire et du patrimoine.
- . 2011. Bilan et perspectives démographiques - Agglomération de Montréal. sous la dir. de Division du soutien au développement économique et Direction du développement économique et urbain: Ville de Montréal.
- Moquay, Patrick. 1997. « Le sentiment d'appartenance territoriale. » Dans *Pourquoi partir ? La migration des jeunes d'hier à aujourd'hui*, sous la dir. de Madeleine Gauthier, 243-256. Québec: Presses de l'Université Laval, Les Éditions de l'IQRC.
- Morin, Dominique, Andrée Fortin et Carole Després. 2000. « À des lieues du stéréotypes banlieusard: les banlieues de Québec construites dans les années 1950 et 1960. » *Cahiers québécois de démographie* 29 (2): 335-356.
- Morin, Richard, Michel Parazelli et Kenza Benali. 2008. « Conflits d'appropriation d'espaces urbains centraux : prendre en compte les modes de relation des groupes d'acteurs. » *Nouvelles pratiques sociales* 20 (2): 142-157.
- Morin, Richard et Michel Rochefort. 1998. « Quartier et lien social : des pratiques individuelles à l'action collective. » *Liens social et Politiques – RIAC* 39: 103-114.
- . 2003. « L'apport des services de proximité à la construction d'une identité de quartier : analyse de services d'économie sociale et solidaire dans trois quartiers de montréal. » *Recherches sociographiques* 44 (2): 267-290.
- Muth, Richard. 1969. *Cities and Housing*. Chicago: University of Chicago Press.
- Navez-Bouchanine, Françoise. 2006a. « Le quartier des habitants des villes marocaines. » Dans *Le quartier*, sous la dir. de Jean-Yves Authier, Marie-Hélène Bacqué et France Guérin-Pace, 163-173. Paris: La Découverte.
- . 2006b. « Les lieux des liens sociaux. » *Espaces et Sociétés* 3 (126): 13-18.

- Norbert, Elias et John Scotson. 1997. *Logiques de l'exclusion: enquête sociologique au coeur des problèmes d'une communauté*. Paris: Fayard.
- Noschis, Kaj. 1984. *Signification affective du quartier*. Paris: Librairie des Meridiens.
- Observatoire Grand Montréal. 2011. Le revenu médian des ménages du Grand Montréal Communauté métropolitaine de Montréal (CMM).
<http://observatoire.cmm.qc.ca/listeDiffusion.php?id=2656>.
- Olivier de Sardan, Jean-Pierre. 2003. « L'enquête socio-anthropologique de terrain : synthèse méthodologique et recommandations à usage des étudiants. » *Etudes et Travaux du LASDEL* 13: 58.
- Orfield, Myron. 2002. « The New Suburban Typology. » Dans *American Metropolitics: The New Suburban Reality*, sous la dir. de Myron Orfield, 21-48. Washington, DC: The Brookings Institution.
- Ortiz-Guitart, Anna. 2004. « Sens du lieu pour les femmes d'un quartier multiculturel de Barcelone (el Raval). » *Espace, populations et sociétés*: 59-69.
- Pahl, Raymond Edward. 1965. *Urba in rure: the metropolitan fringe in Hertfordshire*. London: London School of Economics and Political Science.
- Pan Ké Shon, Jean-Louis. 2007. « Residents' Perceptions of their Neighbourhood: Disentangling Dissatisfaction, a French Survey. » *Urban Studies* 44 (11): 2231-2268.
- Parkes, Alison, Ade Kearns et Rowland Atkinson. 2002. « What Makes People Dissatisfied with their Neighbourhoods? » *Urban Studies* 39 (13): 2413-2438.
- Patch, Jason. 2008. « 'Ladies and Gentrification': New Stores, New Residents, and New Relationships in Neighborhood Change. » Dans *Gender in an Urban World*, sous la dir. de Judith DeSena et Ray Hutchinson. Bingley: JAI Press.
- Pattaroni, Luca, Marie-Paule Thomas et Vincent Kaufmann. 2009. *Habitat urbain durable pour les familles. Enquête sur les arbitrages de localisation résidentielle des familles dans les agglomérations de Berne et Lausanne*. Lausanne: EPFL, Lasur.
- Permentier, Matthieu, Bolt Gideon et Maarten van Ham. 2011. « Determinants of Neighbourhood Satisfaction and Perception of Neighbourhood Reputation. » *Urban Studies* 48 (5): 977-996.

- Pinkster, Fenne M. 2014. « “I Just Live Here”: Everyday Practices of Disaffiliation of Middle-class Households in Disadvantaged Neighbourhoods. » *Urban Studies* 51 (4): 810-826.
- Piolle, Xavier. 1991. « Proximité géographique et lien social : de nouvelles formes de territorialité? » *L'Espace géographique* (4): 249-358.
- Pisman, Ann, Georges Allaert et Piet Lombaerde. 2011. « Urban and suburban lifestyles and residential preferences in a highly urbanized society experiences from a case study in Ghent (Flanders, Belgium). » *BELGEO* (1-2): 89-104.
- Potvin, Maryse. 2012. « Relations ethniques et crise des « accommodements raisonnables » au Québec. » Dans *Managing Immigration and Diversity in Canada: A Transatlantic Dialogue in the New Age of Migration*, sous la dir. de Dan Rodríguez-García, 249-279. Montréal/Kingston: McGill-Queen's University Press.
- Pourtois, J.-P. et H Desmet. 1988. *Épistémologie et instrumentation en sciences humaines*. Bruxelles Mardaga.
- Pronovost, Gilles. 2007. « Le temps dans tous ses états : temps de travail, temps de loisir et temps pour la famille à l'aube du XXI^e siècle. » *Enjeux publics IRPP* 8 (1): 1-35.
- Proshansky, Harold M. et Abbe K. Fabian. 1987. « The development of place identity in the child. » Dans *Spaces for children*, sous la dir. de Carole S. Weinstein et Thoams G. David, 21-40. New York: Plenum.
- Putnam, Robert D. 2007. « E Pluribus Unum: Diversity and Community in the Twenty-first Century The 2006 Johan Skytte Prize Lecture. » *Scandinavian Political Studies* 30 (2): 137-174.
- Qadeer, Mohammad, Sandeepk Agrawal et Alexander Lovell. 2010. « Evolution of Ethnic Enclaves in the Toronto Metropolitan Area, 2001–2006. » *Journal of International Migration and Integration / Revue de l'integration et de la migration internationale* 11 (3): 315-339.
- Ramadier, Thierry. 2002. « Centralité et banlieue depuis le quartier Duberger. » Dans *La banlieue revisitée*, sous la dir. de Andrée Fortin, Carole Després et Geneviève Vachon, 213-232. Québec: Nota bene.

- Ray, Brian et Valerie Preston. 2009. « Are Immigrants Socially Isolated? An Assessment of Neighbors and Neighboring in Canadian Cities. » *Journal of International Migration and Integration / Revue de l'integration et de la migration internationale* 10 (3): 217-244.
- Relph, Edward. 1976. *Place and placelessness*. London: Pion Limited.
- Rémy, Jean. 1990. « La ville cosmopolite et la coexistence inter-ethnique. » Dans *Immigration et nouveaux pluralismes. Une confrontation de sociétés*, sous la dir. de Albert Bastenier et Felice Dassetto, 85-105. Bruxelles: Éditions universitaires De Boeck.
- . 1996. « Mobilités et ancrage : vers une autre définition de la ville. » Dans *Mobilités et ancrage : vers un nouveau mode de spatialisation*, sous la dir. de Monique Hirschhorn et Jean-Michel Berthelot, 135-153. Paris: Éditions l'Harmattan.
- Rérat, Patrick. 2012. « Gentrifiers and their choice of housing: characteristics of the households living in new developments in Swiss cities. » *Environment and Planning A* 44 (1): 221-236.
- Riger, Stephanie et PaulJ Lavrakas. 1981. « Community ties: Patterns of attachment and social interaction in urban neighborhoods. » *American Journal of Community Psychology* 9 (1): 55-66.
- Robin, Monique. 2003. « Perception de l'espace résidentiel des mères de jeunes enfants : analyse textuelle du discours. » *Recherches féministes* 16 (1): 97-119.
- Rose, Damaris. 1984. « Rethinking gentrification: beyond the uneven development of marxist urban theory. » *Environment and Planning D: Society and Space* 2 (1): 47-74.
- . 2004. « Discourses and experiences of social mix in gentrifying neighbourhoods: a Montréal case study. » *Canadian Journal of Urban Research/Revue canadienne d'études urbaines* 13 (2): 278-316.
- . 2010. « Vivre seul et devenir propriétaire au centre de Montréal: au-delà de la trajectoire résidentielle normative. » Dans *Élire domicile. La construction sociale des choix résidentiels*, sous la dir. de Jean-Yves Authier, Catherine Bonvalet et Jean-Pierre Lévy, 209-230. Lyon: Presses Universitaires de Lyon.
- Rose, Damaris et Nathalie Chicoine. 1991. « Access to school daycare services: class, family, ethnicity and space in Montreal's old and new inner city. » *Geoforum* 22 (2): 185-201.

- Rose, Damaris, Annick Germain, Marie-Hélène Bacqué, Gary Bridge, Yankel Fijalkow et Tom Slater. 2013. « 'Social Mix' and Neighbourhood Revitalization in a Transatlantic Perspective: Comparing Local Policy Discourses and Expectations in Paris (France), Bristol (UK) and Montréal (Canada). » *International Journal of Urban and Regional Research* 37 (2): 430-450.
- Rose, Damaris et Paul Villeneuve. 1993. « Engendering class in the metropolitan city : occupational pairings and income disparities among two-earner couples. » *Urban geography* 12 (2): 123-159.
- Rossi, Peter, H. 1955. *Why Families Move: a study in the social psychology of urban residential mobility*. Glencoe, Illinois: Free Press.
- Rubinstein, Robert I. et Patricia A. Parmelee. 1992. « Attachment to Place and the Representation of the Life Course by the Elderly. » Dans *Place Attachment*, sous la dir. de Irwin Altman et Setha M. Low, 139-163. Springer US.
- Saint-Pierre, Jacques. 2011. *Laval: Histoire en bref*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Sanchez, Thomas W. et Casey J. Dawkins. 2001. « Distinguishing city and Suburban Movers: Evidence from the American housing survey. » *Housing Policy Debate* 12 (3): 607-631.
- Savage, Mike. 1995. « Class analysis and social research. » Dans *Social change and the middle classes*, sous la dir. de Tim Butler et Mike Savage, 15-25. London: UCL Press.
- Savage, Mike, Gaynor Bagnall et Brian L. Longhurst. 2001. « Ordinary, ambivalent and defensive: class identities in the North-West of England. » *Sociology* 35: 875-892.
- . 2005. *Globalisation and Belonging*. London: Sage.
- Savage, Mike, James Barlow, Peter Dickens et Tom Fielding. 1992. *Property, bureaucracy, and culture : middle-class formation in contemporary Britain*. London: Routledge.
- Savoie-Zajc, L. 1997. « L'entrevue semi-dirigée. » Dans *Recherches en sciences sociales : De la problématique à la collecte de données*, sous la dir. de Benoit Gauthier, 263-285. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Scheiner, Joachim et Birgit Kasper. 2003. « Modes de vie, choix de l'emplacement de l'habitation et déplacements quotidiens. L'approche fondée sur le mode de vie dans un contexte de déplacements quotidiens et de planification. » *Revue internationale des sciences sociales* 2 (176): 355-369.

- Segaud, Marion. 2009. « Espaces. » Dans *Traité sur la ville*, sous la dir. de Jean-Marc Stébé et Hervé Marchal, 259-302. Presses Universitaires de France.
- Sénécal, Gilles. 2011. *L'espace-temps métropolitain. Forme et représentations de la région de Montréal*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Sennett, Richard. 1970a. *Families against the city : middle class homes of industrial Chicago, 1872-1890*. Cambridge: Harvard University Press
- . 1970b. *The Uses of Disorder : Personal Identity and City Life*. New York: W.W. Norton.
- . 1977. *The Fall of Public Man*. New York: Knopf.
- . 1980. *La famille contre la ville. Les classes moyennes de Chicago à l'ère industrielle 1872-1891*. Paris: Éditions recherches.
- Sigelman, Lee et Jeffrey R. Henig. 2001. « Crossing the Great Divide : Race and Preferences for Living in the City versus the Suburbs. » *Urban Affairs Review* 37 (1): 3-18.
- Silverman, Emily, Ruth Lupton et Alex Fenton. 2005. *A good place for children? Attracting and retaining families in inner urban mixed income communities*: University of London.
- Simmons, Alan B. 2010. *Immigration and Canada: Global and Transnational Perspectives*. Toronto: Canada Scholar's Press.
- South, Scott J et Kyle D Crowder. 1997. « Residential mobility between cities and suburbs: race, suburbanization, and back-to-the-city moves. » *Demography* 34 (4): 525-538.
- Statistique Canada. 2002. *Enquête sur la diversité ethnique* Division de la statistique sociale, du logement et des familles.
http://www23.statcan.gc.ca/imdb/p2SV_f.pl?Function=getSurvey&SDDS=4508.
- . 2006. Recensement de la population de 2006, profil 2B. Consulté le 15 janvier 2013. <http://www12.statcan.ca/census-recensement/2006/as-sa/index-fra.cfm>.
- . 2011. Immigration et diversité ethnoculturelle au Canada. Enquête nationale auprès des ménages, 2011.

- Stolle, Dietlind, Stuart Soroka et Richard Johnston. 2008. « When Does Diversity Erode Trust? Neighborhood Diversity, Interpersonal Trust and the Mediating Effect of Social Interactions. » *Political Studies* 56 (1): 57-75.
- Strauss, Anselm L. et Juliet M. Corbin. 1998. *Basics Qualitative Research Techniques and Procedures for Developing Grounded Theory*, 2nd Edition. Sage Publications.
- Taplin, Dana H, Suzanne Scheld et Setha M Low. 2002. « Rapid ethnographic assessment in urban parks: a case study of Independence National Historic Park. » *Human Organization* 61 (1): 80-93.
- Thomas, Marie-Paule. 2011. « En quête d'habitat : choix résidentiels et différenciation des modes de vie familiaux en Suisse. » Thèse de doctorat, École polytechnique fédérale de Lausanne.
- Thomas, Marie-Paule et Luca Pattaroni. 2012. « Choix résidentiels et différenciation des modes de vie des familles de classes moyennes en Suisse. » *Espaces et sociétés* 1 (148-149): 111-127.
- Tremblay, Rémy et Hughes Chicoine. 2008. « Qualité de vie et attraction des entreprises hi-tech dans la banlieue montréalaise de Laval. » *Géographie, économie, société* 4 (10): 493-515.
- Tuan, Yi-Fu. 1974. *Topophilia: A Study of Environmental Perception, Attitudes, and Values*. Englewood, New Jersey: Prentice Hall, Inc. .
- Turcotte, Martin et Mireille Vézina. 2010. Migration entre municipalité centre et minicipalités avoisinantes à Toronto, Montréal et Vancouver. Ottawa: Statistique Canada.
- Twigger-Ross, Clare L. et David L. Uzzell. 1996. « Place And Identity Processes. » *Journal of Environmental Psychology* 16 (3): 205-220.
- Vachon, Geneviève et Nik Luka. 2002. « L'ère du bungalow: portrait urbain et architectural. » Dans *La banlieue revisitée*, sous la dir. de Andrée Fortin, Carole Després et Geneviève Vachon, 13-48. Québec: Éditions Nota Bene.
- Valentine, Gill. 1999. « Doing household research: interviewing couples together and apart. » *Royal Geographical Society* 31 (1): 67-74.
- van den Berg, Marguerite. 2013. « City Children and Genderfied Neighbourhoods: The New Generation as Urban Regeneration Strategy. » *International Journal of Urban and Regional Research* 37 (2): 523-536.

- van der Land, Marco. 2007. « Cursory Connections: Urban Ties of the New Middle Class in Rotterdam. » *Urban Studies* 44 (3): 477-499.
- van der Land, Marco et Wenda Doff. 2010. « Voice, exit and efficacy: dealing with perceived neighbourhood decline without moving out. » *Journal of Housing and the Built Environment* 25 (4): 429-445.
- van Eijk, Gwen. 2011. « 'They Eat Potatoes, I Eat Rice': Symbolic Boundary Making and Space in Neighbour Relations. » *Sociological Research [Online]* 16 (4). Article.
- . 2012. « Good Neighbours in Bad Neighbourhoods: Narratives of Dissociation and Practices of Neighbouring in a 'Problem' Place. » *Urban Studies* 49 (14): 3009-3026.
- van Ham, Maarten , David Manley, Nick Bailey, Ludi Simpson et Duncan Maclennan. 2012. *Understanding Neighbourhood Dynamics: New Insights for Neighbourhood Effects Research*. Springer. <http://books.google.ca/books?id=IERAKustgWgC>.
- Vermeersch, Stéphanie. 2010. « Quand des couches moyennes voient : "Vivre ensemble mais chacun chez soi". » Dans *Etranges voisins : altérité et relations de proximité dans la ville depuis le XVIIIe siècle*, sous la dir. de Judith Rainhorn et Didier Terrier. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- . 2011. « Bien vivre au-delà du « périph » : les compromis des classes moyennes. » *Sociétés contemporaines* 3 (83): 131-154.
- Vertovec, Steven. 2007. « Super-diversity and its implications. » *Ethnic & Racial Studies* 30 (6): 1024-1054. Article.
- Vézina, Jean-François. 2013. *Comité de pilotage Montréal=familles*. Montréal: Secrétariat à la région métropolitaine.
- Viard, Jean. 2006. *Éloge de la mobilité : essai sur le capital temps libre et la valeur travail*. La Tour d'Aigues: Éditions de l'Aube.
- Vieillard-Baron, Hervé 2001. *Les banlieues, des singularités françaises aux réalités mondiales*. Paris: Hachette.
- Ville de Laval. 2007. *Portail de la Ville de Laval*. Consulté le 7 février 2011. <http://www.ville.laval.qc.ca/wlav2/wlav.page.show?>

- Ville de Montréal. 2008. *Plan d'action famille de Montréal, 2008-2012. Chapitre des actions corporatives*. Montréal: Service du développement culturel, de la qualité du milieu de vie et de la diversité ethnoculturelle de la Ville de Montréal.
- . 2010. *Plan de développement durable de la collectivité montréalaise 2010-2015*. Montreal.
http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=7017,70777573&_dad=portal&_schema=PORTAL.
- . 2011. *Portail de la Ville de Montréal*. Consulté le 7 février 2011.
http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=5917,62179572&_dad=portal&_schema=PORTAL.
- Walker, Audrey et Andrée Fortin. 2007. *La banlieue : un endroit idéal pour élever des enfants ?* Québec: Université Laval.
- Walker, JoanL et Jieping Li. 2007. « Latent lifestyle preferences and household location decisions. » *Journal of Geographical Systems* 9 (1): 77-101.
- Walks, Alan. 2013. « Suburbanism as a Way of Life, Slight Return. » *Urban Studies* 50 (8): 1471-1488.
- Walks, Alan R. et Larry S. Bourne. 2006. « Ghettos in Canada's cities? Racial segregation, ethnic enclaves and poverty concentration in Canadian urban areas. » *Canadian Geographer / Le Géographe canadien* 50 (3): 273-297.
- Watt, Paul. 2009. « Living in an oasis: middle-class disaffiliation and selective belonging in an English suburb. » *Environment and Planning A* 41 (12): 2874-2892.
- Weller, Susie et Irene Bruegel. 2009. « Children's 'Place' in the Development of Neighbourhood Social Capital. » *Urban Studies* 46 (3): 629-643.
- Wellman, Barry et Barry Leighton. 1970. « Networks, Neighborhoods and Communities: Approches to the Study of Community Question. » *Urban Affairs Quarterly* 14 (31): 363-390.
- Whyte, William H. 1956. *The Organization Man*. New York: Doubleday.

Wilson, William J et Richard P Taub. 2007. *There Goes The Neighborhood. Racial, Ethnic, and Class Tensions in Four Chicago Neighborhoods and Their Meaning for America*. New York: Vintage Books.

Wirth, Louis. 1938. « Urbanism As a Way of Life. » *American Journal of Sociology* XLIV (1): 1-24.

Woldoff, Rachael A. 2002. « The Effects of Local Stressors on Neighborhood Attachment. » *Social Forces* 81 (1): 87-116.

Woolever, Cynthia. 1992. « A Contextual Approach to Neighbourhood Attachment. » *Urban Studies* 29 (1): 99-116.

Wright, Erik Olen. 1989. *The Debate on classes*. London: Verso.

Zhu, Yushu, Werner Breitung et Si-ming Li. 2011. « The Changing Meaning of Neighbourhood Attachment in Chinese Commodity Housing Estates: Evidence from Guangzhou. » *Urban Studies* 25: 1-19.

———. 2012. « The Changing Meaning of Neighbourhood Attachment in Chinese Commodity Housing Estates: Evidence from Guangzhou. » *Urban Studies* 49 (11): 2439-2457.

